



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



D.D. LE LEU
*dicat qui
caelo sculp.*



D'AUBILLY,
*gratitud.
(Relatire).*

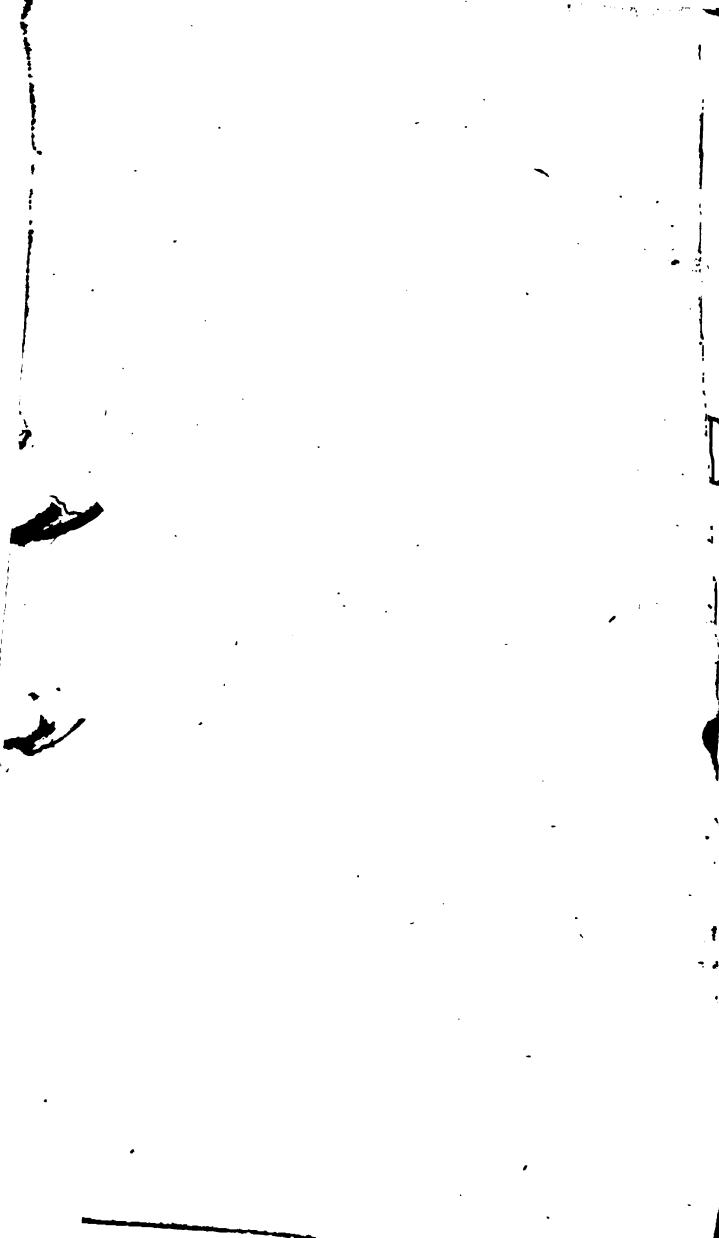
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1824



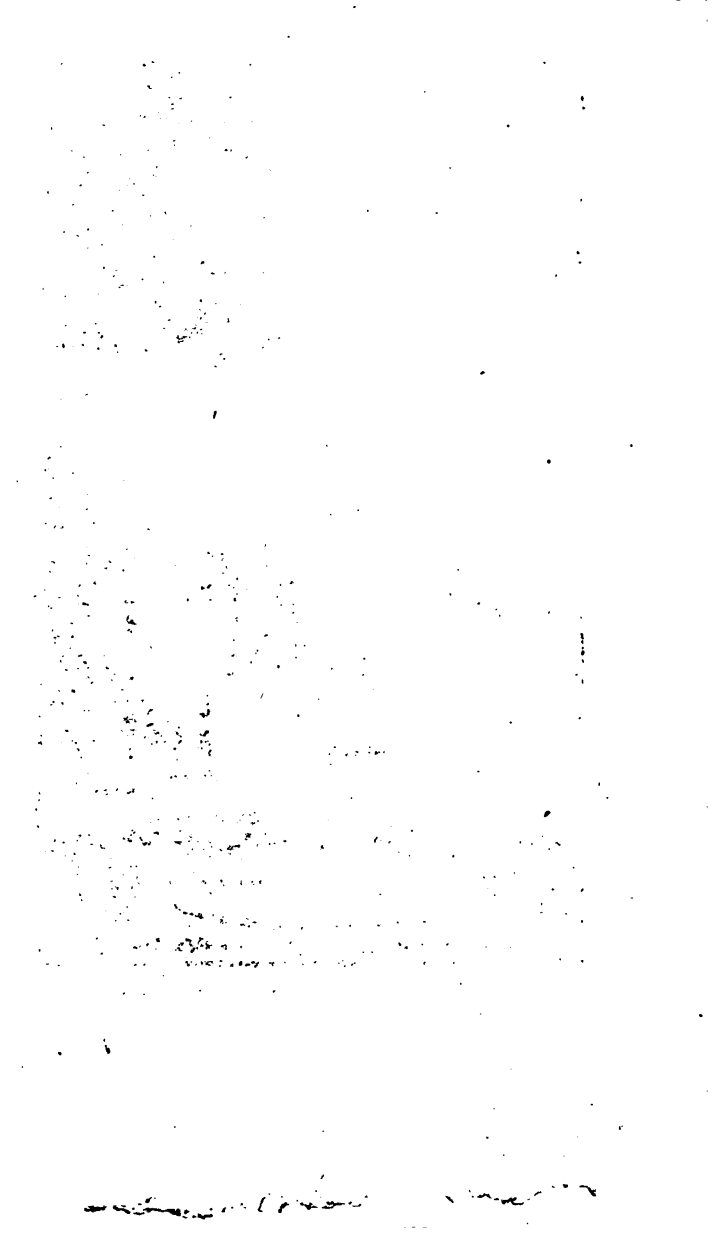
LE

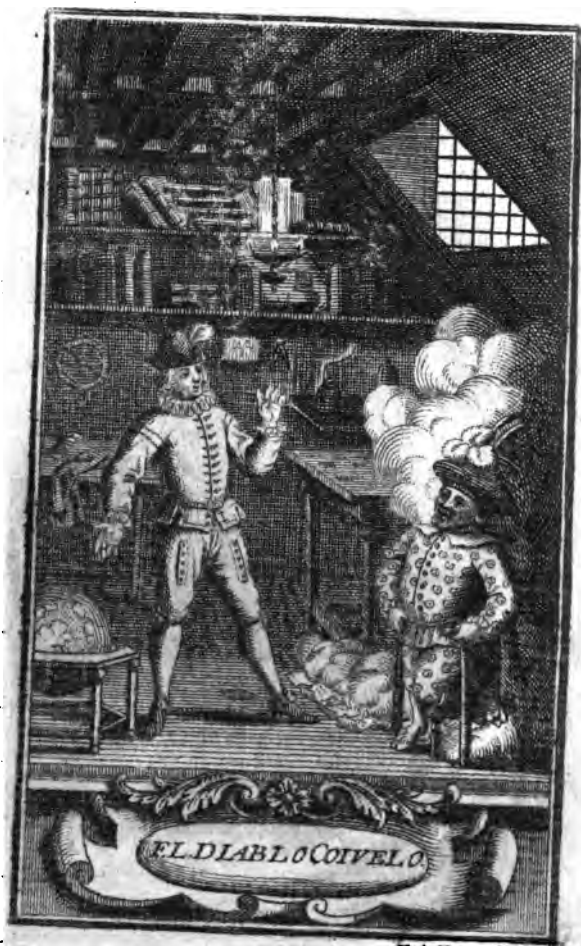
DIABLE

BOITEUX.

TOME PREMIER.

1710





F. duBercelle fecit

LE
DIABLE
BOITEUX.

Par Monsieur LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION,

*Corrigée, refondue, augmentée d'un volume par
l'Auteur, & ornée de Figures,*

AVEC

LES ENTRETIENS SÉRIEUX;
& Comiques des Cheminées de Madrid,

ET

LES BEQUILLES DUDIT DIABLE.

*Par Monsieur ****

TOME PREMIER.

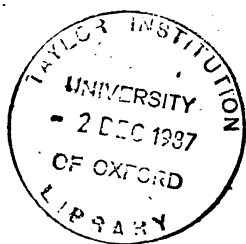


A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi





AU TRÈS-ILLUSTRE
AUTEUR
LUIS VELEZ
DE GUEVARA.



*'Est à vous, Seigneur
de Guévara, que j'ai dé-
dié cet Ouvrage dans sa
nouveauté. Si je me fis un
devoir alors de vous rendre cet hom-
mage, rien ne doit me dispenser au-
jourd'hui de vous le renouveler. J'ai
déjà déclaré & je déclare encore pu-
bliquement que votre Diablo Con-
juelo, m'en a fourni le titre & l'idée*

A ij

EPI T R E.

Ainsi je vous cede l'honneur de l'invention, sans vouloir, comme je vous l'ai dit, approfondir si quelque Auteur Grec, Latin, ou Italien ne pourroit pas justement vous le disputer.

J'avoüerai même encore, qu'en y regardant de près, on reconnoîtroit dans le corps de ce Livre quelques-unes de vos pensées. Plût au Ciel qu'il y en eût davantage, & que la nécessité de m'accommoder au génie de ma Nation m'eût permis de vous copier exactement ! j'aurois fait gloire d'être votre Traducteur ; mais j'ai esté obligé de m'écarter du texte, ou pour mieux dire, j'ai fait un Ouvrage nouveau sur le même plan.

Sous la forme que je lui ai prêtée d'abord, il a esté réimprimé en France je ne sçai combien de fois. Nous avons partagé tous deux l'honneur du succès qu'il a eu ; mais que dis-je partagé ? j'ai passé à Paris pour votre Copiste, & je n'ai esté loüé qu'en second. Il est vrai, en récompense,

ÉPI TRE.

qu'à Madrid la Copie a esté traduite en Espagnol, & qu'elle y est devenue un original.

J'en donne aujourd'hui une nouvelle Edition, que je vous adresse encore, Seigneur Luis Velez; mais pour le rendre plus digne de revoir le jour, après dix-neuf années, il a fallu le retoucher & le remettre, pour ainsi dire, à la mode. Quoique le monde soit toujours le même, il s'y fait une succession continuelle d'Originaux, qui semble y apporter quelque changement.

Je n'ai pas seulement corrigé l'Ouvrage; je l'ai refondu, & augmenté d'un Volume, que les sortis-
ses humaines m'ont aisément fourni. C'est une source de Ternes inépuisable. Mais je n'ai point entrepris de l'épuiser. J'abandonne ce travail immense à quelqu'un de ces Auteurs laborieux qui veulent bien employer une longue vie à mériter d'occuper une toise de place dans les

E P I T R E.

Bibliothèques. Pour moi, qui borne mon ambition à égayer pendant quelques heures mes Lecteurs, je me contente de leur offrir en petit un tableau des mœurs du siècle.

Après avoir reconnu, Seigneur de Guévара, que votre Diable a toujours hipotequé sur le mien, il faut encore confesser, pour la décharge de ma conscience, que j'ai emprunté des vers & quelques images de Francisco Santos, Auteur du Livre intitulé, Dia y Noche de Madrid. Quoique le larcin ne soit pas de grande importance, je déclare que je l'ai fait, afin que quelque mauvais plaisant ne vienne pas me comparer aux voleurs, qui pour vendre impunément une vaisselle, qu'ils ont volée, en ôtent les armoiries.

Puisse le Public recevoir aussi favorablement cette dernière Edition, qu'il a reçu la première. Je n'oserois me flatter de ce bonheur,

E P I T R E.

quoique l'Ouvrage soit plus nourri qu'il n'étoit, & que j'aye fait de mon mieux pour engager ceux qui le liront à y prendre un nouveau goût.

A V E R T I S S E M E N T

de l'Imprimeur.

JE croi que le Public me saura gré de lui faire part de deux Pièces que des Personnes de goût ont trouvées dignes d'être jointes à cette nouvelle Edition. Ce sont *Les Entretiens des Cheminées de Madrid*, & *les Bequilles du Diable Boiteux*. On les trouvera à la fin du Tome second.

TABLE

DES CHAPITRES.

DU PREMIER TOME.

CHAP. I.	Q uel Diable c'est que le Diable Boiteux. Où & par quel hasard Don Cléofas Léandro Perez Zambullo fit connoissance avec lui.	Page 9
CHAP. II.	Suite de la délivrance d'Asmodée.	25
CHAP. III.	Dans quel endroit le Diable Boiteux transporta l'écolier, & des premieres choses qu'il lui fit voir.	32
CHAP. IV.	Histoire des amours du Comte de Belstor, & de Léonor de Cespédes.	60
CHAP. V.	Suite & conclusion des amours du Comte de Belstor.	113
CHAP. VI.	Des nouvelles choses que vit Don Cléofas, & de quelle manière il fut vengé de Dona Thomasa.	156
CHAP. VII.	Des Prisonniers.	172
CHAP. VIII.	Asmodée montre à Don Cléofas plusieurs personnes, & lui révèle les actions qu'elles ont faites dans la journée.	215
CHAP. IX.	Des Foux enfermés.	248
CHAP. X.	Dont la manière est inséparable.	298
CHAP. XI.	De l'incendie, & de ce que fit Asmodée en cette occasion par amitié pour Don Cléofas.	324

Fin de la Table du Tome I.



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE I.

*Quel Diable c'est que le Diable
Boiteux. Où & par quel hazard
Don Cléofas Leandro Perez Zam-
balle, fit connoissance avec lui.*



NE nuit du mois d'Oc-
tobre couvroit d'épaif-
ses ténébres la célèbre
Ville de Madrid : déjà
le peuple retiré chez lui , laissoit
les rues libres aux amans qui vou-
loient chanter leurs peines ou leurs
plaisirs sous les balcons de leurs

maîtresses : déjà le son des guitares causoit de l'inquiétude aux pères & allarmoît les maris jaloux : enfin il étoit près de minuit, lorsque Don Cléofas Léandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison, où le fils indiscret de la Déesse de Cythere l'avoit fait entrer. Il tâchoit de conserver sa vie & son honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre Spadassins qui le suivoient de près pour le tuer ou pour lui faire épouser par force une Dame avec laquelle ils venoient de le surprendre.

Quoique seul contr'eux, il s'étoit défendu vaillamment, & il n'avoit pris la fuite, que parce qu'ils lui avoient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits ; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha

vers une lumière qu'il apperçut de loin, & qui toute foible qu'elle étoit, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le col, il arriva près d'un grenier d'où sortoient les rayons de cette lumière, & il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts, & fut étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plat-fonds, des livres & des papiers en confusion sur une table, une sphère & des compas d'un côté, des phioles & des quadrans de l'autre. Ce qui lui fit juger qu'il

deméuroit au-dessous quelque Astrologue qui venoit faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvoit au péril que son bonheur lui avoit fait éviter , & déliberoit en lui-même s'il demeureroit-là jusqu'au lendemain , ou s'il prendroit un autre parti , quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'étoit quelque phantôme de son esprit agité , une illusion de la nuit ; c'est pourquoi , sans s'y arrêter , il continua ses réflexions.

Mais ayant oûï soupirer pour la seconde fois , il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle , & bien qu'il ne vît personne dans la chambre , il ne laissa pas de s'écrier : Qui diable soupire ici ? C'est moi , Seigneur écolier , lui répondit aussi-tôt une voix qui avoit quelque chose d'extraordinaire ; je suis depuis six mois dans une

de ces phioles bouchées. Il loge en cette maison un sçavant Astrologue, qui est Magicien. C'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. Vous êtes donc un esprit, dit Don Cléofas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure. Je suis un Démon, repartit la voix. Vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oïveté, car je suis le Diable de l'enfer le plus vif & le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au Seigneur Zambullo; mais comme il étoit naturellement courageux, il se rassura, & dit d'un ton ferme à l'esprit : Seigneur Diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos Confreres : Si vous êtes un Démon noble ou roturier. Je suis un Diable d'importance, répondit la voix, & celui

de tous qui a le plus de réputation dans l'un & l'autre monde. Seriez-vous par hazard, repliqua Don Cléofas, le Démon qu'on appelle Lucifer ? Non, repartit l'esprit, c'est le Diable des Charlatans. Etes-vous Uriel, reprit l'écolier ? Fi donc, interrompit brusquement la voix, c'est le Patron des Marchands, des Tailleurs, des Bouchers, des Boulangers, & des autres voleurs du tiers-état.

Vous êtes peut-être Belzébut, dit Léandro. Vous moquez-vous, répondit l'esprit ? c'est le Démon des Duegnes & des Ecuiers. Cela m'étonne, dit Zambullo, je croyois Belzébut un des plus grands personnages de votre compagnie. C'est un de ses moindres sujets, repartit le Démon. Vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

Il faut donc, reprit Don Cléo-

fas , que vous soyez Léviatan , Belfégor , ou Astarot. Oh ! pour ces trois-là , dit la voix , ce sont des Diables du premier Ordre. Ce sont des Esprits de Cour. Ils entrent dans les Conseils des Princes , animent les Ministres , forment des ligues , excitent les soulèvemens dans les Etats , & allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont pas-là des marouffes , comme les premiers que vous avez nommés. Eh ! dites-moi , je vous prie , répliqua l'écolier , quelles sont les fonctions de Flagel ? Il est l'ame de la chicane , & l'esprit du barreau , repartit le Démon. C'est lui qui a composé le Protocole des Huissiers & des Notaires , Il inspire les plaideurs , possède les Avocats , & obsède les Juges.

Pour moi , j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules : j'unis des barbons avec des mineures , des maîtres avec leurs

16 LE DIABLE

servantes, & des filles mal dotées avec de tendres Amans qui n'ont point de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hazard & la Chymie. Je suis l'inventeur des Carousels, de la Danse, de la Musique, de la Comédie, & de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Asmodée, surnommé le Diable Boiteux.

Hé quoi ! s'écria Don Cléofas, vous seriez ce fameux Asmodée, dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa & dans la Clavicule de Salomon ? Ah ! vraiment vous ne m'avez pas dit tous vos amusemens. Vous avez oublié le meilleur. Je sçai que vous vous divertissez quelquefois à soulager les amans malheureux. A telles enseignes que l'année passée un Bachelier de mes amis obtint par votre secours, dans la Ville d'Alcala

cala les bonnes graces de la femme d'un Docteur de l'Université. Cela est vrai , dit l'esprit ; je vous gardois celui-là pour le dernier. Je suis le Démon de la luxure , ou pour parler plus honorablement , le Dieu Cupidon ; car les Poètes m'ont donné ce joli nom , & ces Messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des aîles dorées , un bandeau sur les yeux , un arc à la main , un carquois plein de flèches sur les épaules , & avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir toute à l'heure ce qui en est , si vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur Asmodée , repliqua Léandro Perez, il y a long-temps , comme vous sçavez , que je vous suis entièrement dévoué. Le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir ; mais le vase qui vous recèle est sans

doute un vase enchanté, Je tenterois vainement de le déboucher ou de le briser. Ainsi, je ne sçai pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. J'en ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances ; & entre nous, si tout fin Diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaires, comment un chetif mortel en pourra-t-il venir à bout ? Les hommes ont ce pouvoir, répondit le Démon. La phiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre & qu'à la jeter par terre, j'apparôîtrai tout aussi-tôt en forme humaine. Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne pensois. Apprenez-moi donc dans quelle phiole vous êtes. J'en vois un assez grand nombre de pareilles, & je ne puis la démêler. C'est la quatrième du côté de la fenêtre, ré-

pliqua l'esprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique soit sur le bouchon, la bouteille ne laissera pas de se casser.

Cela suffit, reprit Don Cléofas. Je suis prêt à faire ce que vous souhaitez. Il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête. Quand je vous aurai rendu le service, dont il s'agit, je crains de payer les pots cassés. Il ne vous arrivera aucun malheur; repartit le Démon. Au contraire, vous serez content de ma reconnoissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez sçavoir. Je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde. Je vous découvrirai les défauts des hommes, je serai votre Démon tuteur, & plus éclairé que le génie de Socrate, je prétens vous rendre encore plus sçavant que ce grand Philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes & mauvaises

qualités ; elles ne vous feront pas moins utiles les unes que les autres.

Voilà de belles promesses , repliqua l'écolier ; mais vous autres Messieurs les Diables , on vous accuse de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez. Cette accusation n'est pas sans fondement , repartit Asmodée. La plupart de mes confreres ne se font pas un scrupule de vous manquer de parole. Pour moi , toutre que je ne puis trop payer le service que j'attends de vous , je suis esclave de mes sermens & je vous jure par tout ce qui les rend inviolables , que je ne vous tromperai point. Comptez sur l'assurance que je vous en donne. Et ce qui doit vous être bien agréable , je m'offre à vous venger dès cette nuit de Dona Thomasa , de cette perfide Dame qui avoit caché chez elle quatre scélérats pour

vous surprendre & vous forcer à l'épouser.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement , il se hâta de prendre la phiole où étoit l'esprit, & sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourroit arriver , il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces , & inonda le plancher d'une liqueur noirâtre , qui s'évapora peu à peu & se convertit en une fumée , laquelle venant à se dissiper tout-à-coup fit voir à l'écolier surpris, une figure d'homme en manteau de la hauteur d'environ deux pieds & demi , appuyée sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avoit des jambes de bouc , le visage long, le menton pointu, le teint jaune & noir , le nez fort écrasé ; ses yeux qui paroissent très-petits , ressembloient à deux char-

bons allumés : sa bouche excessivement fendue , étoit surmontée de deux crocs de moustache rousse & bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avoit la tête enveloppée d'une espèce de turban de crêpon rouge , relevé d'un bouquet de plumes de coq & de paon. Il portoit au col un large collet de soie jaune , sur lequel étoient dessinés divers modèles de colliers & de pendants d'oreilles. Il étoit revêtu d'une robe courte de satin blanc , ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge , toute marquée de caractères talismaniques. On voyoit peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des Dames , très-avantageux pour la gorge , des écharpes , des tabliers bigarrés , & des coëffures nouvelles , toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison de son manteau, dont le fond étoit aussi de satin blanc. Il y avoit dessus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une si grande liberté de pinceau, & des expressions si fortes, qu'on jugeoit bien qu'il falloit que le Diable s'en fût mêlé. On y remarquoit, d'un côté, une Dame Espagnole, couverte de sa mante, qui agaçoit un étranger à la promenade; & de l'autre, une Dame Françoisse qui étudioit dans un miroir de nouveaux airs de visage, pour les essayer sur un jeune Abbé qui paroissoit à la portiere de sa chambre avec des mouches & du rouge. Ici des Cavaliers Italiens chantoient & jouïoient de la guitarre sous les balcons de leurs maîtresses; & là des Allemands débou-
tonnés, tout en désordre, plus pris de vin & plus barbouillés de tabac que des Petits-Mâtres François.

14 LE DIABLE

entouroient une table inondée des débris de leur débauche. On appercevoit dans un endroit un Seigneur Musulman sortant du bain & environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressoient à lui rendre leurs services. On découvroit dans un autre, un Gentilhomme Anglois qui presentoit galamment à sa Dame une pipe & de la biere.

On y démêloit aussi des joueurs merveilleusement bien représentés; les uns animés d'une joie vive remplissoient leurs chapeaux de pièces d'or & d'argent, & les autres ne jouant plus que sur leur parole, lançoient au Ciel des regards sacrilèges en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin, l'on y voyoit autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le Dieu Vulcain fit à la priere de Thétis. Mais il y avoit cette différence entre les ouvrages de ces deux

deux Boiteux , que les figures du bouclier n'avoient aucun rapport aux exploits d'Achille , & qu'au contraire , celles du manteau étoient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

CHAPITRE II.

Suite de la délivrance d'Asmodée.

CE Démon s'appercevant que sa vûë ne prévenoit pas en sa faveur l'Ecolier , lui dit en souriant : Hé bien , Seigneur Don Cléofas Leandro Perez Zambullo , vous voyez le charmant Dieu des Amours , ce souverain Maître des cœurs. Que vous semble de mon air & de ma beauté ? les Poètes ne sont-ils pas d'excellens Peintres ? Franchement , répondit Don Cléophas, ils sont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parû-

tes pas sous ces traits devant Pſiché. Oh! pour cela non, repartit le Diable. J'empruntai ceux d'un petit Marquis François pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairoit pas. Je prens toutes les formes que je veux, & j'aurois pû me montrer à vos yeux sous un plus beau corps fantastique, mais puisque je me suis donné tout à vous, & que j'ai deſſein de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me viſſiez sous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi & de mes exercices.

Je ne suis pas surpris, dit Léoandro, que vous ſoiez un peu laid. Pardonnez, s'il vous plaît, le terme; le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que j'avois de vous, mais apprenez moi, de gra-

ce, pourquoi vous êtes boiteux ?

C'est, répondit le Démon, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pillardoc, le Diable de l'intérêt. Il s'agissoit de sçavoir qui de nous deux posséderoit un jeune Manceau qui venoit à Paris chercher fortune. Comme c'étoit un excellent sujet, un garçon qui avoit de grands talens, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort & me jetta sur la terre de la même façon que Jupiter, à ce que disent les Poètes, culbuta Vulcain. La conformité de ces aventures fut cause que mes camarades me surnommèrent le Diable Boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet qui m'est resté depuis ce temps - là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous

28 LE DIABLE

ferez témoin de mon agilité.

Mais, ajouta-t-il , finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le Magicien y va bien-tôt monter pour travailler à l'immortalité d'une belle Sylphide qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenoit , il ne manqueroit pas de me remettre en bouteille, & il pourroit bien vous y mettre aussi. Jettons auparavant par la fenêtre les morceaux de la phiole brisée , afin que l'Enchanteur ne s'apperçoive pas de mon élargissement.

Quand il s'en appercevroit après notre départ , dit Zambullo , qu'en arriveroit-il ? Ce qu'il en arriveroit , répondit le Boireux. Il paroît bien que vous n'avez pas lû le Livre de la *Contrainte*. Quand j'irois me cacher aux extrémités de la Terre ou de la Région qu'habitent les Salamandres enflâmées , quand je descendrois chez les

Gnomes ou dans les plus profonds abîmes des Mers, je n'y serois point à couvert de son ressentiment. Il feroit des conjurations si fortes, que tout l'Enfer en trembleroit. J'aurois beau vouloir lui désobéir, je serois obligé de paroître, malgré moi, devant lui, pour subir la peine qu'il voudroit m'imposer.

Cela étant, reprit l'Ecolier, je crains fort que notre liaison ne soit pas de longue durée. Ce redoutable Négromancien découvrira bien-tôt votre fuite. C'est ce que je ne sçai point, repliqua l'Esprit, parce que nous ne sçavons pas ce qui doit arriver. Comment, s'écria Léandro Perez, les Démons ignorent l'avenir ? Assûrement, repartit le Diable, les Personnes qui se fient à nous là-dessus sont de grandes duppes. C'est ce qui fait que les Devins & les Devineresses disent tant de sottises & en font tant faire aux femmes de

qualité qui vont les consulter sur les événemens futurs. Nous ne sçavons que le passé & le présent. J'ignore donc si le Magicien s'apercevra bien-tôt de mon absence; mais j'espere que non. Il y a ici plusieurs phioles semblables à celle où j'étois enfermé: il ne soupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus que je suis dans son Laboratoire comme un Livre de droit dans la Bibliothèque d'un Financier: il ne pense point à moi; & quand il y penseroit, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir, c'est le plus fier Enchanteur que je connoisse. Depuis le temps qu'il me tient prisonnier, il n'a pas daigné me parler une seule fois.

Quel homme! Dit Don Cléofas: Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer sa haine? J'ai traversé un de ses desseins, repartit Asmodée. Il y avoit une place vacante

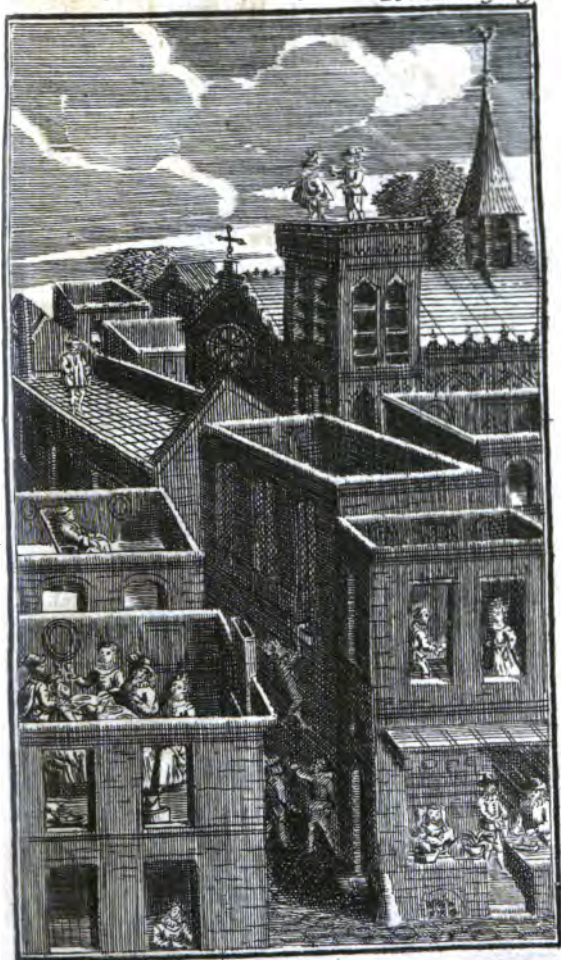
te dans certaine Academie : il prétendoit qu'un de ses amis l'eût ; je voulois la faire donner à un autre. Le Magicien fit un Talisman composé des plus puissans caractères de la Cabale ; moi , je mis mon homme au service d'un grand Ministre , dont le nom l'emporta sur le Talisman.

Après avoir parlé de cette sorte , le Démon ramassa toutes les pièces de la phiole cassée & les jeta par la fenêtre : Seigneur Zambullo , dit-il ensuite à l'Ecolier , sauvons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau , & ne craignez rien. Quelque périlleux que parût ce parti à Don Cléofas , il aima mieux l'accepter , que de demeurer exposé au ressentiment du Magicien , & il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable , qui l'emporta dans le moment.

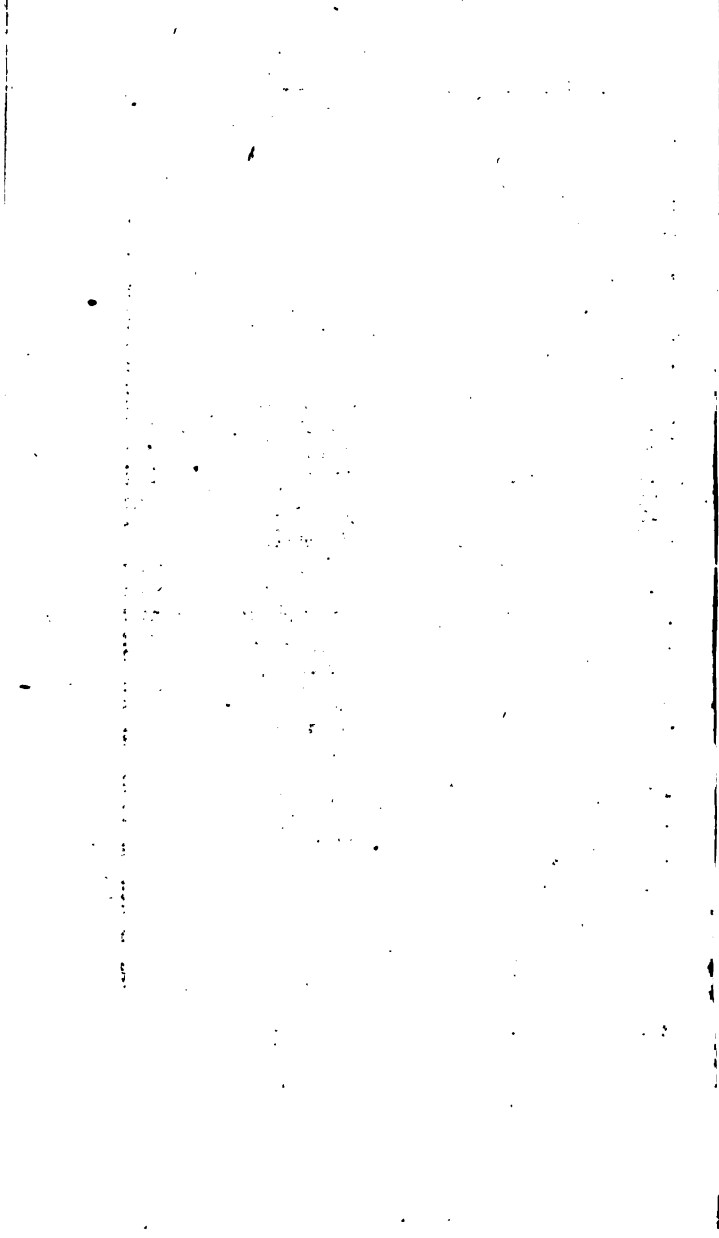
CHAPITRE III.

*Dans quel endroit le Diable Boiteux
transporta l'Ecolier, & des premie-
res choses qu'il lui fit voir.*

A Smodée n'avoit pas vanté, sans raison, son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, & s'alla percher sur la Tour de *San-Salvador*. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à son Compagnon : Hé bien, Seigneur Léandro, quand on dit d'une rude voiture, que c'est une voiture de Diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse ? Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, & avec cela si diligente qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.



Dubercelle Sculp



Oh ça, reprit le Demon, vous ne sçavez pas pourquoi je vous amène ici, je prétens vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid; & comme je veux débiter par ce quartier-ci, je ne pouvois choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais par mon pouvoir diabolique enlever les toits des Maisons, & malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va se découvrir à vos yeux. A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, & aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'Ecolier vit comme en plein midi l'interieur des Maisons. De même, dit * Luis Velez de Guévara, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Le spectacle étoit trop nouveau pour ne pas attirer son attention toute entière. Il promena sa vue de toutes parts, & la diversité des

* L'Auteur du Diable Boiteux Espagnol.

34 LE DIABLE

choses qui l'environnoient, eut de quoi occuper long-temps sa curiosité. Seigneur Don Cléofas, lui dit le Diable, cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir, est, à la vérité, très-agréable à contempler. Mais ce n'est qu'un amusement frivole. Il faut que je vous le rende utile, & pour vous donner une parfaite connoissance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que font toutes ces personnes que vous voïez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, & vous révéler jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Par où commencerons-nous ? Observons d'abord dans cette maison à main droite ce Vieillard qui compte de l'or & de l'argent. C'est un bourgeois avare. Son cahosse qu'il a eu presque pour rien à l'inventaire d'un *Alcalde de Corte* est tiré par deux mauvaises Mules

qui sont dans son écurie , & qu'il nourrit suivant la loi des douze tables , c'est-à-dire , qu'il leur donne tous les jours à chacune une livre d'orge. Il les traite comme les Romains traitoient leurs Esclaves. Il y a deux ans qu'il est revenu des Indes , chargé d'une grande quantité de lingots qu'il a changé en especes. Admirez ce vieux fou. Avec quelle satisfaction il parcourt des yeux ses richesses. Il ne peut s'en rassasier. Mais prenez garde en même tems à ce qui se passe dans une petite salle de la même Maison. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme ? Oüi , répondit Don Cléophas. Ce sont apparemment ses enfans. Non , reprit le Diable , ce sont ses neveux qui doivent en heriter , & qui dans l'impatience où ils sont de partager ses dépouilles , ont fait venir secretement. une forcierre pour

36 LE DIABLE

sçavoir d'elle quand il mourra.

J'apperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisans. L'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux , ses sourcils & ses dents sur sa toilette. L'autre un Galant sexagenaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son œil & sa moustache postiches avec sa perruque qui cachoit une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras & sa jambe de bois , pour se mettre au lit avec le reste.

Si je m'en fie à mes yeux , dit Zambullo , je vois dans cette maison une grande & jeune fille faite à peindre. Qu'elle a l'air mignon ! Hé bien , reprit le Boiteux , cette jeune beauté qui vous frappe , est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille que vous admirez , est une machine

qui a épuisé les Méchaniques. Sa gorge & ses hanches sont artificielles, & il n'y a pas long-tems qu'étant allée au Sermon, elle laissa tomber ses fesses dans l'Auditoire. Neanmoins comme elle se donne un air de Mineure, il y a deux jeunes Cavaliers qui se disputent ses bonnes graces. Ils en sont même venus aux mains pour elle. Les enragés ! Il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os.

Riez avec moi de ce concert qui se fait assez près de-là, dans une maison bourgeoise, sur la fin d'un souper de famille. On y chante des Cantates. Un vieux Jurisconsulte en a fait la musique, & les paroles sont d'un Alguasil, * qui fait l'aimable, d'un fat qui compose des Vers pour son plaisir & pour le supplice des autres. Une

* Un Alguasil est ce que sont en France les Commissaires, excepté qu'il porte l'épée.

Cornemuse & une épinette forment la symphonie. Un grand flandrin de Chantre à voix claire fait le dessus, & une jeune fille qui a la voix fort grosse fait la basse : O la plaisante chose ! s'écria Don Cléophas en riant : Quand on voudroit donner exprès un concert ridicule , on n'y. réussiroit pas si bien.

Jetez les yeux sur cet hôtel magnifique , poursuivit le Démon , vous y verrez un Seigneur couché dans un superbe appartement. Il a près de lui une cassette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueusement , car ils sont d'une Dame qu'il adore & qui lui fait faire tant de dépense , qu'il sera bien-tôt réduit à solliciter une Vice-Royauté.

Si tout repose dans cet hôtel , si tout y est tranquille , en récompense , on se donne bien du mouvement dans la maison prochaine à

main gauche. Y démêlez-vous une Dame dans un lit de Damas rouge? C'est une personne de condition. C'est Dona Fabula, qui vient d'envoyer chercher une Sage-femme, & qui va donner un héritier au vieux Don Torribio son mari que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet Epoux? Les cris de sa chere moitié lui percent l'ame. Il est pénétré de douleur. Il souffre autant qu'elle. Avec quel soin & quelle ardeur il s'empresse à la secourir! Effectivement, dit Leandro, voilà un homme bien agité. Mais j'en apperçois un autre qui paroît dormir d'un profond sommeil dans la même maison, sans se soucier du succès de l'affaire. La chose doit pourtant l'intéresser, reprit le Boiteux, puisque c'est un Domestique qui est la cause premiere des douleurs de sa Maîtresse.

46 LE DIABLE

Regardez un peu au-delà, continua-t-il, & considérez dans une salle basse cette Hypocrite qui se frotte de vieux oing pour aller à une assemblée de Sorciers qui se tient cette nuit entre Saint Sébastien & Fontarabie. Je vous y porterois tout à l'heure pour vous donner cet agréable passe-tems, si je ne craignois d'être reconnu du Démon qui fait le Bouc à cette cérémonie.

Ce Diable & vous, dit l'Ecolier, vous n'êtes donc pas bons amis ? Non parbleu, repartit Asmodée. C'est ce même Pillardoc, dont je vous ai parlé. Ce coquin me trahiroit. Il ne manqueroit pas d'avertir de ma fuite mon Magicien. Vous avez eu peut-être encore quelque démêlé avec ce Pillardoc. Vous l'avez dit, reprit le Démon : il y a deux ans que nous eûmes ensemble un nouveau différend pour un enfant de Paris qui songeoit

longeoit à s'établir. Nous prétendions tous deux en disposer. Il en vouloit faire un Commis , j'en voulois faire un homme à bonnes fortunes ; nos camarades en firent un mauvais Moine pour finir la dispute. Après cela, on nous réconcilia ; nous nous embrassâmes ; & depuis ce tems-là , nous sommes ennemis mortels.

Laissons-là cette belle assemblée, dit Don Cléofas , je ne suis nullement curieux de m'y trouver. Continuons plutôt d'examiner ce qui se présente à notre vûë. Que signifient ces étincelles de feu qui sortent de cette cave ? C'est une des plus folles occupations des hommes , répondit le Diable. Ce personnage qui dans cette cave est auprès de ce fourneau embrasé , est un souffleur. Le feu consume peu à peu son riche patrimoine, & il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous.

la Pierre Philosophale n'est qu'une belle chimère, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'esprit humain qui veut passer les bornes qui lui ont été prescrites.

Ce souffleur a pour voisin un bon Apotiquaire qui n'est pas encore couché. Vous le voyez qui travaille dans sa boutique avec son épouse surannée & son garçon. Sçavez-vous ce qu'ils font ? Le mari compose une pillule prolifique pour un vieil Avocat qui doit se marier demain. Le garçon fait une ptisane laxative, & la femme pile dans un mortier des drogues Astringeantes.

J'apperçois dans la maison qui fait face à celle de l'Apotiquaire, dit Zambullo, un homme qui se leve & s'habille à la hâte. Malepeste ! répondit l'Esprit, c'est un Medecin qu'on appelle pour une affaire bien pressante. On vient

le chercher de la part d'un Prélat , qui , depuis une heure , qu'il est au lit , a toussé deux ou trois fois.

Portez la vue au-delà sur la droite, & tâchez de découvrir, dans un grenier, un homme qui se promène en chemise à la sombre clarté d'une lampe. J'y suis, s'écria l'Écolier. A telles enseignes que je ferois l'inventaire des meubles qui sont dans ce galetas. Il n'y a qu'un grabat, un placet & une table; & les murs me paroissent tout barbouillez de noir. Le personnage qui loge si haut est un Poète, reprit Asmodée, & ce qui vous paroît noir, ce sont des Vers tragiques de sa façon, dont il a tapissé sa chambre, étant obligé faute de papier, d'écrire ses Poèmes sur le mur.

A le voir s'agiter & se démener comme il fait en se promenant, dit Don Cléofas, je juge

qu'il compose quelque Ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort d'avoir cette pensée, répliqua le Boiteux, il mit hier la dernière main à une Tragédie intitulée *Le Déluge Universel*. On ne sçauroit lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, puisque toute l'action se passe dans l'Arche de Noé.

Je vous assure que c'est une pièce excellente; toutes les bêtes y parlent comme des Docteurs. Il a dessein de la dédier : il y a six heures qu'il travaille à l'Épître Dédicatoire. Il en est à la dernière phrase en ce moment. On peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette Dédicace : toutes les vertus morales & politiques, toutes les loüanges qu'on peut donner à un homme illustre par ses ancêtres & par lui-même, n'y font point épargnées : jamais Auteur n'a tant prodigué l'engens-

A qui prétend-il adresser un éloge si magnifique, reprit l'Ecolier ? Il n'en sçait rien encore, repartit le Diable, il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche Seigneur qui soit plus liberal que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres. Mais les Gens qui payent des Epîtres Dédicatoires sont bien rares aujourd'hui. C'est un défaut dont les Seigneurs se sont corrigés; & par-là, ils ont rendu un grand service au Public, qui étoit accablé de pitoiables productions d'esprit, attendu que la plûpart des livres ne se faisoient autrefois que pour le produit des Dédicaces.

A propos d'Epîtres Dédicatoires, ajouta le Démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la Cour aiant permis qu'on lui dédiât un Ouvrage, en voulut voir la Dédicace avant qu'on l'imprimât, & ne s'y

trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon & de l'envoyer à l'Auteur pour la mettre à la tête de son Ouvrage.

Il me semble, s'écria Léandro, que voilà des voleurs qui s'introduisent dans une maison par un balcon. Vous ne vous trompez point, dit Asmodée, ce sont des voleurs de nuit. Ils entrent chez un Banquier. Suivons-les de l'œil. Voyons ce qu'ils feront. Ils visitent le comptoir ; ils fouillent par tout ; mais le Banquier les a prévenus, il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avoit d'argent dans ses coffres.

Examinons, dit Zambullo, un autre voleur qui monte par une échelle de soie à un balcon. Celui-là n'est pas ce que vous pensez, répondit le Boiteux. C'est un Marquis qui tente l'escalade pour se couler dans la chambre d'une fille

qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très-légerement qu'il l'épou-
sera, & elle n'a pas manqué de se
rendre à ses sermens; car dans le
commerce de l'amour, les Mar-
quis sont des Négocians qui ont
grand crédit sur la place.

Je suis curieux, reprit l'Ecolier
d'apprendre ce que fait certain
homme que je vois en bonnet de
nuit & en robe de chambre. Il
écrit avec application, & il y a
près de lui une petite figure noi-
re qui lui conduit la main en écri-
vant. L'homme qui écrit, répon-
dit le Diable, est un Greffier, qui
pour obliger un Tuteur très-re-
connoissant, altère un Arrêt ren-
du en faveur d'un Pupile; & la
petite figure noire qui lui conduit
la main est Griffaël, le Démon
des Greffiers. Ce Griffaël, repli-
qua Don Cléofas, n'occupe donc
cet emploi que par *interim*, puis-
que Flagel est l'Esprit du Barreau.

48 LE DIABLE

les Greffes, ce me semble, doivent être de son département ? Non repartit Asmodée, les Greffiers ont été jugés dignes d'avoir leur Diable particulier ; & je vous jure qu'il a de l'occupation de reste.

Considerez dans une maison bourgeoise auprès de celle du Greffier une jeune Dame qui occupe le premier appartement. C'est une veuve ; & l'homme que vous voyez avec elle, est son oncle qui loge au second étage. Admirez la pudeur de cette Veuve : Elle ne veut pas prendre sa chemise devant son oncle : elle passe dans un cabinet pour se la faire mettre par un Galant qu'elle y a caché.

Il demeure chez le Greffier, un gros Bachelier boiteux, de ses parens, qui n'a pas son pareil au monde pour plaisanter. Voluminus si vanté par Cicéron pour les traits

traits piquans & pleins de sel , n'étoit pas si fin railleur. Ce Bachelier nommé par excellence dans Madrid, le Bachelier *Donoso*, est recherché de toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui donnent à manger ; c'est à qui l'aura. Il a un talent tout particulier pour rejouer les convives ; il fait les délices d'une table ; aussi va-t-il tous les jours dîner dans quelque bonne maison , d'où il ne revient qu'à deux heures après minuit. Il est aujourd'hui chez le Marquis d'Alcanizas , où il n'est allé que par hazard. Comment par hazard , interrompit Leandro ? Je vais m'expliquer plus clairement , repartit le Diable. Il y avoit ce matin sur le midi à la porte du Bachelier, cinq ou six carosses qui venoient le chercher de la part de differens Seigneurs. Il a fait monter leurs Pages dans son appartement , & leur a dit , en prenant un jeu de

cartes : Mes amis , comme je ne puis contenter tous vos Maîtres à la fois , & que je n'en veux point préférer un aux autres , ces cartes en vont décider. J'irai dîner chez le Roi de Trefle.

Quel dessein , dit Don Cléofas , peut avoir de l'autre côté de la rue certain Cavalier qui se tient assis sur le seuil d'une porte ? Attend-il qu'une Soubrette vienne l'introduire dans la maison ? Non , non , répondit Asmodée. C'est un jeune Castillan qui file l'amour parfaite. Il veut , par pure galanterie , à l'exemple des Amans de l'antiquité , passer la nuit à la porte de sa Maîtresse. Il racle de temps en temps une guitare en chantant des Romances de sa composition ; mais son Infante couchée au second étage pleure en l'écoutant , l'absence de son Rival.

Venons à ce bâtiment neuf qui

contient deux corps de logis séparés. L'un est occupé par le propriétaire, qui est ce vieux Cavalier qui tantôt se promène dans son appartement, & tantôt se laisse tomber dans un fauteuil. Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Qui est cet homme-là ? Si l'on s'en rapporte à la richesse qui brille dans sa maison, ce doit être un Grand de la première Classe. Ce n'est pourtant qu'un Contador, répondit le Démon. Il a vieilli dans des emplois très-lucratifs; il a quatre millions de bien. Comme il n'est pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, & qu'il se voit sur le point d'aller rendre ses comptes dans l'autre monde, il est devenu scrupuleux; il songe à bâtir un Monastère. Il se flatte qu'après une si bonne œuvre il aura la conscience en repos. Il a déjà obtenu la permission de fon-

der un Couvent ; mais il n'y veut mettre que des Religieux qui soient tout ensemble , chastes , sobres & d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix.

Le second corps de logis est habité par une belle Dame qui vient de se baigner dans du lait , & de se mettre au lit tout-à-l'heure. Cette voluptueuse personne est veuve d'un Chevalier de saint Jacques , qui ne lui a laissé pour tout bien qu'un beau nom. Mais heureusement elle a pour amis deux Conseillers du Conseil de Castille, qui font à frais communs la dépense de sa maison,

Oh ! oh ! s'écria l'Ecolier , j'entens retentir l'air de cris & de lamentations. Viendrait-il d'arriver quelque malheur ? Voici ce que c'est , dit l'Esprit : deux jeunes Cavaliers jouoient ensemble aux cartes dans ce tripot où vous voyez tant de lampes & de chandelles

allumées. Ils se sont échauffés sur un coup, ont mis l'épée à la main, & se sont blessés tous deux mortellement. Le plus âgé est marié, & le plus jeune est fils unique; ils vont rendre l'ame. La femme de l'un & le pere de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver. Ils remplissent de cris tout le voisinage. Malheureux enfant, dit le pere en apostrophant son fils, qui ne sçauroit l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu? combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûteroit la vie? Je déclare que ce n'est pas ma faute, si tu pérís misérablement. De son côté la femme se désespere; quoique son époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage, quoiqu'il ait perdu toutes les pierreries qu'elle avoit, & jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte. Elle maudit les cartes qui en sont la cause;

elle maudit celui qui les a inventées ; elle maudit le Tripot & tous ceux qui l'habitent.

Je plains fort les gens que la fureur du jeu possède , dit Don Cléofas, ils ont souvent l'esprit dans une horrible situation. Gracias au Ciel , je ne suis point antiché de ce vice-là Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le Démon. Est-il plus raisonnable , à votre avis, d'aimer les Courtisannes ? & n'avez-vous pas ce soir couru risque d'être tué par des Spadassins ? J'admire, Messieurs, les hommes, leurs propres défauts leur paroissent des minuties , au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microscope.

Il faut encore , ajoûta-t-il, que je vous présente des images tristes. Voyez dans une maison à deux pas du Tripot , ce gros homme étendu sur un lit. C'est un malheureux Chanoine qui vient de tom-

ber en apoplexie. Son neveu & sa petite nièce , bien loin de lui donner du secours , le laissent mourir & se faisaient de ses meilleurs effets , qu'ils vont porter chez des recéleurs ; après quoi , ils auront tout le loisir de pleurer & de lamenter.

Remarquez - vous près de-là deux hommes que l'on ensevelit. Ce sont deux freres. Ils étoient malades de la même maladie , mais ils se gouvernoient différemment ; l'un avoit une confiance aveugle en son Medecin , l'autre a voulu laisser agir la nature ; ils sont morts tous deux : celui-là pour avoir pris tous les remèdes de son Docteur , celui-ci pour n'avoir rien voulu prendre. Cela est fort embarrassant , dit Léandro. Eh ! que faut-il donc que fasse un pauvre malade ? C'est ce que je puis vous apprendre , répondit le Diable. Je sçais bien qu'il y a de bons

E iiij

remèdes ; mais je ne sçai s'il y a de bons Medecins.

Changeons de spectacle , poursuivait-il ; j'en ai de plus divertissans à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un Charivari ? Une femme de soixante ans a épousé ce matin un Cavalier de dix-sept. Tous les rieurs du quartier se sont ameutés pour celebrer ces nœces par un concert bruiant de bassins, de poêles & de chaudrons. Vous m'avez dit, interrompit l'Ecolier, que c'étoit vous qui faisiez les mariages ridicules ; cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non vraiment, repartit le Boiteux, je n'avois garde de le faire, puisque je n'étois pas libre ; mais quand je l'aurois été, je ne m'en serois pas mêlé. Cette femme est scrupuleuse ; elle ne s'est remariée que pour pouvoir goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Je ne forme

point de pareilles unions. Je me plais bien davantage à troubler les consciences qu'à les rendre tranquilles.

Malgré le bruit de cette burlesque sérénade , dit Zambullo , un autre , ce me semble , frappe mon oreille. Celui que vous entendez , en dépit du charivari , répondit le Boiteux , part d'un cabaret , où il y a un gros Capitaine Flamand , un Chantre François & un Officier de la Garde Allemande , qui chantent *en trio*. Ils sont à table depuis huit heures du matin , & chacun d'eux s'imagine qu'il y va de l'honneur de sa Nation d'enivrer les deux autres.

Arrêtez vos regards sur cette maison isolée , vis-à-vis celle du Chanoine , vous verrez trois fameuses Galiciennes qui font la débauche avec trois hommes de la Cour. Ah ! qu'elles me paroissent jolies , s'écria Don Cléofas ! Je ne

58 LE DIABLE

m'étonne pas si les gens de qualité les courent. Qu'elles font de caresses à ceux-là ! Il faut qu'elles soient bien amoureuses d'eux ! Que vous êtes jeune , repliqua l'Esprit : Vous ne connoissez guère ces sortes de Dames , elles ont le cœur encore plus fardé que le visage. Quelques démonstrations qu'elles fassent , elles n'ont pas la moindre amitié pour ces Seigneurs. Elles en ménagent un pour avoir sa protection , & les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en est de même de toutes les Coquettes. Les hommes ont beau se ruiner pour elles , ils n'en sont pas plus aimés ; au contraire , tout payeur est traité comme un mari. C'est une règle que j'ai établie dans les intrigues amoureuses. Mais laissons ces Seigneurs favoriser des plaisirs qu'ils achètent si cher , pendant que leurs valets qui les attendent dans la rue , se consolent dans la

douce espérance de les avoir *gratuits*.

Expliquez-moi, de grace, interrompit Leandro Perez, un autre tableau qui se présente à mes yeux. Tout le monde est encore sur pied dans cette grande maison à gauche. D'où vient que les uns rient à gorge déployée, & que les autres dansent ? on y célèbre quelque fête apparemment. Ce sont des noces, dit le Boiteux, tous les domestiques sont dans la joye. Il n'y a pas trois jours que dans ce même Hôtel on étoit dans une extrême affliction. C'est une Histoire qu'il me prend envie de vous raconter. Elle est un peu longue, à la vérité ; mais j'espère qu'elle ne vous ennuiera point. En même-tems, il la commença de cette sorte.

CHAPITRE IV.

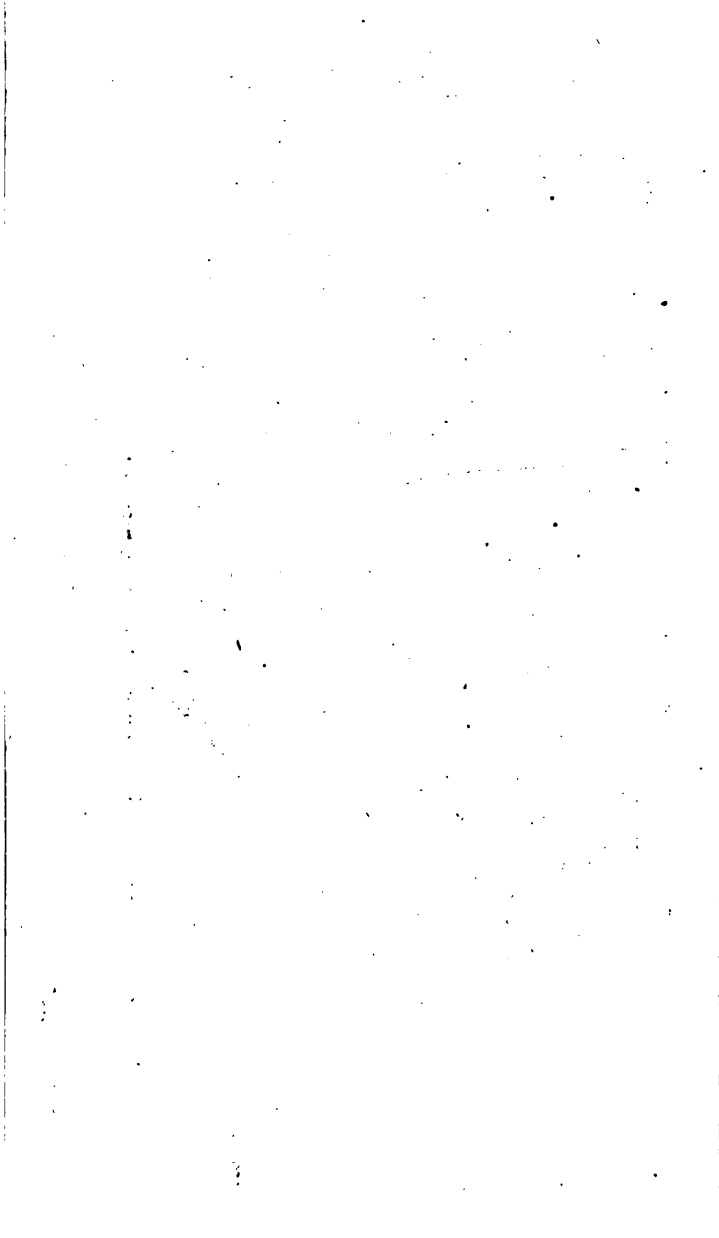
Histoire des Amours du Comte de Belflor, & de Léonor de Cespédes.

LE Comte de Belflor, un des plus grands Seigneurs de la Cour, étoit éperduëment amoureux de la jeune Léonor de Cespédes. Il n'avoit pas dessein de l'épouser; la fille d'un simple gentilhomme ne lui paroissoit pas un parti assez considérable pour lui. Il ne se proposoit que d'en faire une Maîtresse.

Dans cette vûë, il la suivoit partout, & ne perdoit pas une occasion de lui faire connoître son amour par ses regards; mais il ne pouvoit lui parler, ni lui écrire, parce qu'elle étoit incessamment obsédée d'une Duégne sévère & vigilante, appelée la Dame Mar-



Dubercelle Sculp



celle. Il en étoit au désespoir, & sentant irriter ses desirs par les difficultés, il ne cessoit de rêver aux moyens de tromper l'Argus qui gardoit son Jo.

D'un autre côté, Léonor qui s'étoit apperçûe de l'attention que le Comte avoit pour elle, n'avoit pû se défendre d'en avoir pour lui, & il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin très-violente. Je ne la fortifiois pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le Magicien, qui me tenoit alors prisonnier, m'avoit interdit toutes mes fonctions; mais il suffisoit que la nature s'en mêlât. Elle n'est pas moins dangereuse que moi; toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement.

Les choses étoient dans cette disposition, lorsque Léonor & son

62 LE DIABLE

éternelle Gouvernante , allant un matin à l'Eglise , rencontrèrent une vieille femme qui tenoit à la main un de plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hipocrisie. Elle les aborda d'un air doux & riant , & adressant la parole à la Duégne. Le Ciel vous conserve , lui dit-elle , la sainte paix soit avec vous : permettez-moi de vous demander , si vous n'êtes pas la Dame Marcelle , la chaste veuve du feu Seigneur Martin Rosette ? La Gouvernante répondit , qu'où. Je vous rencontre donc fort à propos , lui dit la vieille , pour vous avertir , que j'ai au logis un vieux parent qui voudroit bien vous parler. Il est arrivé de Flandres depuis peu de jours ; il a connu particulièrement , mais très-particulièrement votre mari , & il a des choses de la dernière conséquence à vous communiquer. Il auroit été vous les dire chez vous , s'il ne fût

pas tombé malade ; mais le pauvre homme est à l'extrémité ; je demeure à deux pas d'ici. Prenez , s'il vous plaît , la peine de me suivre.

La Gouvernante qui avoit de l'esprit & de la prudence , craignant de faire quelque fausse démarche , ne sçavoit à quoi se résoudre ; mais la vieille devina le sujet de son embarras , & lui dit ; Ma chere Madame Marcelle , vous pouvez vous fier à moi en toute assurance. Je me nomme la Chichona. Le Licencié Marcos de Figuerna & le Bachelier Mira de Mesqua , vous répondront de moi comme de leurs grandes-meres. Quand je vous propose de venir à ma maison , ce n'est que pour votre bien. Mon parent veut vous restituer certaine somme que votre mari lui a autrefois prêtée. A ce mot de restitution , la Dame Marcelle prit son parti. Allons , ma fille , dit-elle à Léonor , allons

voir le parent de cette bonne Dame. C'est une action charitable que de visiter les malades.

Elles arrivèrent bien tôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans une salle basse, où elles trouvèrent un homme alité, qui avoit une barbe blanche, & qui, s'il n'étoit pas fort malade paroïsoit du moins l'être. Tepez, Cousin, lui dit la vieille en lui présentant la Gouvernante, voici cette sage Dame Marcelle, à qui vous souhaitez de parler, la veuve du feu Seigneur Martin Rosette, votre ami. A ces paroles, le vieillard soulevant un peu la tête, salua la Duégne, lui fit signe de s'approcher, & lorsqu'elle fut près de son lit, lui dit d'une voix foible : Ma chere Madame Marcelle, je rends graces au Ciel de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment. C'étoit l'unique chose que je désirois. Je craignois de mourir sans
avoir

avoir la satisfaction de vous voir,
& de vous remettre en main propre cent ducats que feu votre époux, mon intime ami, me prêta pour me tirer d'une affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous a-t-il jamais entretenu de cette aventure?

Hélas ! non, répondit la Dame Marcelle, il ne m'en a point parlé. Devant Dieu soit son ame ! Il étoit si généreux, qu'il oublioit les services qu'il avoit rendus à ses amis. Et bien loin de ressembler à ces fanfarons qui se vantent du bien qu'ils n'ont pas fait, il ne m'a jamais dit, qu'il eût obligé personne. Il avoit l'ame belle assurément, repliqua le vieillard, j'en dois être plus persuadé qu'un autre ; & pour vous le prouver, il faut que je vous raconte l'affaire dont je suis heureusement sorti par son secours ; mais comme j'ai des choses à dire, qui sont de la dernière importan-

ce pour la mémoire du défunt, j'en ferois bien aise de ne les révéler qu'à sa discrète veuve.

Hé bien, dit alors la Chichona, vous n'avez qu'à lui faire ce récit en particulier. Pendant ce tems-là, nous allons passer dans mon cabinet, cette jeune Dame & moi. En achevant ces paroles, elle laissa la Duégne, avec le malade, & entraîna Léonor dans une autre chambre, où sans chercher de détours, elle lui dit : Belle Léonor, les momens sont trop précieux pour les mal employer. Vous connoissez de vûë le Comte de Belflor : il y a long-tems qu'il vous aime & qu'il meurt d'envie de vous le dire ; mais la vigilance & la sévérité de votre Gouvernante ne lui ont pas permis, jusqu'ici, d'avoir ce plaisir. Dans son désespoir il a eu recours à mon industrie ; je l'ai mise en usage pour lui. Ce vieillard que vous venez

de voir , est un jeune valet de chambre du Comte , & tout ce que j'ai fait n'est qu'une ruse que nous avons concertée pour tromper votre Gouvernante & vous attirer ici.

Comme elle achevoit ces mots, le Comte qui étoit caché derrière une tapisserie se montra, & courant se jeter aux pieds de Léonor : Madame , lui dit-il , pardonnez ce stratagème à un amant qui ne pouvoit plus vivre sans vous parler. Si cette obligeante personne n'eût pas trouvé moyen de me procurer cet avantage , j'allois m'abandonner à mon désespoir. Ces paroles prononcées d'un air touchant par un homme qui ne déplaisoit pas , troublèrent Léonor. Elle demeura quelque tems incertaine de la réponse qu'elle y devoit faire ; mais enfin s'étant remise de son trouble, elle regarda fièrement le Comte , & lui dit

vous croïez peut-être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuse Dame, qui vous a si bien servi; mais apprenez que vous tirerez peu de fruit du service qu'elle vous a rendu.

En parlant ainsi, elle fit quelques pas pour rentrer dans la salle. Le Comte l'arrêta : Demeurez, dit-il, adorable Léonor; daignez un moment m'entendre. Ma passion est si pure qu'elle ne doit point vous alarmer. Vous avez sujet, je vous l'avouë, de vous revolter contre l'artifice, dont je me fers pour vous entretenir; mais n'ai-je pas jusqu'à ce jour inutilement essayé de vous parler? Il y a six mois que je vous suis aux Eglises, à la promenade, aux spectacles. Je cherche en vain par tout l'occasion de vous dire, que vous m'avez charmé. Votre cruelle, votre impitoyable Gouvernante a toujours scû tromper mes desirs.

Hélas ! au lieu de me faire un crime d'un stratagème que j'ai été forcé d'employer , plaignez-moi , belle Léonor , d'avoir souffert tous les tourmens d'une si longue attente , & jugez par vos charmes des peines mortelles qu'elle a dû me causer.

Belflor ne manqua pas d'affaïsonner ce discours de tous les airs de persuasion que les jolis hommes sçavent si heureusement mettre en pratique ; il laissa couler quelques larmes. Léonor en fut émue ; il commença , malgré elle , à s'élever dans son cœur des mouvemens de tendresse & de pitié. Mais loin de céder à sa foiblesse , plus elle se sentoit attendrie , plus elle marquoit d'empressement à vouloir se retirer. Comte , s'écria-t-elle , tous vos discours sont inutiles , je ne veux point vous écouter ; ne me retenez pas davantage ; laissez-moi sortir d'une maison où

ma vertu est alarmée, ou bien je vais par mes cris attirer ici tout le voisinage & rendre votre audace publique. Elle dit cela d'un ton si ferme , que la Chichona , qui avoit de grandes mesures à garder avec la Justice , pria le Comte de ne pas pousser les choses plus loin. Il cessa de s'opposer au dessein de Léonor. Elle se débarrassa de ses mains , & ce qui jusqu'alors n'étoit arrivé à aucune fille ; elle sortit de ce cabinet comme elle y étoit entrée.

Elle rejoignit promptement sa Gouvernante. Venez, ma bonne, lui dit-elle, quittez ce frivole entretien ; on nous trompe ; sortons de cette dangereuse maison. Qu'y a-t-il , ma fille ? lui répondit avec étonnement la Dame Marcelle ; quelle raison vous oblige à vouloir vous retirer si brusquement ? Je vous en instruirai, repartit Léonor. Fuyons, chaque instant que

je m'arrête ici me cause une nouvelle peine. Quelqu'envie qu'eût la Duegne de sçavoir le sujet d'une si brusque sortie, elle ne put s'en éclaircir sur le champ, il lui falut céder aux instances de Léonor. Elles sortirent toutes deux avec précipitation, laissant, la Chichona, le Comte & son valet de chambre aussi déconcertés tous trois que des Comédiens qui viennent de représenter une pièce que le parterre a mal reçûe.

Dès que Léonor se vit dans la rue, elle se mit à raconter, avec beaucoup d'agitation, à sa Gouvernante tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet de la Chichona. La Dame Marcelle l'écouta fort attentivement, & lorsqu'elles furent arrivées au logis: je vous avouë, ma fille, lui dit-elle, que je suis extrêmement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. Comment ai-je pu être la dupe

de cette vieille femme ? j'ai fait d'abord difficulté de la suivre. Que n'ai-je continué ? Je devois me défier de son air doux & honnête. J'ai fait une sottise qui n'est pas pardonnable à une personne de mon expérience. Ah ! que ne m'avez-vous découvert chez elle cet artifice , je l'aurois dévisagée , j'aurois accablé d'injures le Comte de Belflor , & arraché la barbe au faux vieillard qui me contoit des fables. Mais je vais retourner sur mes pas porter l'argent que j'ai reçu comme une véritable restitution ; & si je les retrouve ensemble , ils ne perdront rien pour avoir attendu. En achevant ces mots , elle reprit sa mante qu'elle avoit quittée , & sortit pour aller chez la Chichona.

Le Comte y étoit encore , il se désespéroit du mauvais succès de son stratagème. Un autre en sa place auroit abandonné la partie.

mais

mais il ne se rebuta point. Avec mille bonnes qualités, il en avoit une peu louable, c'étoit de se laisser trop entraîner au penchant qu'il avoit à l'amour. Quand il aimoit une Dame, il étoit trop ardent à la poursuite de ses faveurs; & quoique naturellement honnête homme, il étoit capable alors de violer les droits les plus sacrés pour obtenir l'accomplissement de ses desirs. Il fit réflexion qu'il ne pourroit parvenir au but qu'il se proposoit sans le secours de la Dame Marcelle, & il résolut de ne rien épargner pour la mettre dans ses intérêts. Il jugea que cette Duégne, toute sévère qu'elle paroïssoit, ne seroit point à l'épreuve d'un présent considérable, & il n'avoit pas tort de faire un pareil jugement. S'il y a des Gouvernantes fidèles, c'est que les Galans ne sont pas assez riches ou assez libéraux.

D'abord que la Dame Marcelle fut arrivée, & qu'elle apperçut les trois personnes à qui elle en vouloit, il lui prit une fureur de langue; elle dit un million d'injures au Comte & à la Chichona, & fit voler la restitution à la tête du valet de chambre. Le Comte essuia patiemment cet orage, & se mettant à genoux devant la Duégne, pour rendre la scène plus touchante, il la pressa de reprendre la bourse qu'elle avoit jettée, & lui offrit mille pistoles de surcroît, en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avoit jamais vû solliciter si puissamment sa compassion; aussi ne fut-elle pas inexorable; elle eut bien-tôt quitté les invectives, & comparant en elle-même la somme proposée avec la mediocre récompense qu'elle attendoit de Don Luis de Cespedes, elle trouva qu'il y avoit plus de profit à écarter Léonor

de son devoir, qu'à l'y maintenir ; c'est pourquoi, après quelques façons, elle reprit la bourse, accepta l'offre des mille pistoles, promit de servir l'amour du Comte, & s'en alla sur le champ travailler à l'exécution de sa promesse.

Comme elle connoissoit Léonor pour une fille vertueuse, elle se garda bien de lui donner lieu de soupçonner son intelligence avec le Comte, de peur qu'elle n'en avertît Don Luis son pere ; & voulant la perdre adroitement, voici de quelle maniere elle lui parla à son retour. Léonor, je viens de satisfaire mon esprit irrité, j'ai retrouvé nos trois fourbes. Ils étoient encore tout étourdis de votre courageuse retraite. J'ai menacé la Chichona du ressentiment de votre pere & de la rigueur de la Justice, & j'ai dit au Comte de Belflor toutes les injures que la co-

lere a pû me suggérer. J'espère que ce Seigneur ne formera plus de pareils attentats, & que ses galanteries cesseront désormais d'occuper ma vigilance. Je rends grâces au Ciel, que vous aïez par votre fermeté évité le piège qu'il vous avoit tendu ; j'en pleure de joie. Je suis ravie qu'il n'ait tiré aucun avantage de son artifice ; car les Grands Seigneurs se font un jeu de séduire de jeunes personnes. La plupart même de ceux qui se piquent le plus de probité, ne s'en font pas le moindre scrupule, comme si ce n'étoit pas une mauvaise action que de deshonorer des familles. Je ne dis pas absolument, que le Comte soit de ce caractère, ni qu'il ait envie de vous tromper. il ne faut pas toujours juger mal de son prochain ; peut-être a-t-il des vûes légitimes. Quoiqu'il soit d'un rang à prétendre aux premiers partis de la

Cour, votre beauté peut lui avoir fait prendre la résolution de vous épouser. Je me souviens même que dans les réponses qu'il a faites à mes reproches, il m'a laissé entrevoir cela.

Que dites-vous, ma bonne, interrompit Léonor? S'il avoit formé ce dessein, il m'auroit déjà demandée à mon pere, qui ne me refuseroit point à une homme de sa condition. Ce que vous dites est juste, reprit la Gouvernante; j'entre dans ce sentiment; la démarche du Comte est suspecte, ou plutôt ses intentions ne sçauroient être bonnes; peu s'en faut que je ne retourne encore sur mes pas pour lui dire de nouvelles injures. Non, ma bonne, repartit Léonor, il vaut mieux oublier ce qui s'est passé & nous venger par le mépris. Il est vrai, dit la Dame Marcelle, je crois, que c'est le meilleur parti; vous êtes plus raisonnable que

moi ; mais d'un autre côté , ne jugerions-nous point mal des sentimens du Comte ? Que sçavons-nous s'il n'en use pas ainsi par délicatesse ? Avant que d'obtenir l'aveu d'un pere , il veut peut-être vous rendre de longs services , mériter de vous plaire , s'assurer de votre cœur , afin que votre union ait plus de charmes . Si cela étoit , ma fille , feroit-ce un grand crime que de l'écouter ? Découvrez-moi votre pensée ; ma tendresse vous est connue ; vous sentez-vous de l'inclination pour le Comte , ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser ?

A cette malicieuse question , la trop sincère Léonor baissa les yeux en rougissant , & avoua qu'elle n'avoit nul éloignement pour lui ; mais comme sa modestie l'empêchoit de s'expliquer plus ouvertement , la Duégnela pressa de nouveau de ne lui rien déguiser . Enfin

elle se rendit aux affectueuses démonstrations de la Gouvernante. Ma bonne, lui dit-elle, puisque vous voulez que je vous parle confidemment, apprenez que Belflor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ai trouvé si bien fait, & j'en ai ouï parler si avantageusement, que je n'ai pû me défendre d'être sensible à ses galanteries. L'attention infatigable que vous avez à les traverser, m'a souvent fait beaucoup de peine, & je vous avoürai, qu'en secret je l'ai plaint quelquefois & dedommagé par mes soupirs des maux que votre vigilance lui fait souffrir. Je vous dirai même, qu'en ce moment, au lieu de le haïr, après son action téméraire, mon cœur, malgré moi, l'excuse & rejette sa faute sur votre sévérité.

Ma fille, reprit la Gouvernante, puisque vous me donnez lieu de croire que sa recherche vous

80 LE DIABLE

feroit agréable , je veux vous ménager cet amant. Je suis très-sensible , repartit Léonor en s'attendrissant , au service que vous me voulez rendre. Quand le Comte ne tiendrait pas un des premiers rangs à la Cour , quand il ne seroit qu'un simple Cavalier , je le préférerois à tous les autres hommes ; mais ne nous flatons point , Belflor est un grand Seigneur, destiné sans doute pour une des plus riches héritières de la Monarchie. N'attendons pas qu'il se borne à la fille de Don Luis qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir. Non, non, ajouta-t-elle , il n'a point pour moi des sentimens si favorables. Il ne me regarde pas comme une personne qui mérite de porter son nom ; il ne cherche qu'à m'offenser.

Eh ! pourquoi , dit la Duégne , voulez-vous qu'il ne vous aime pas assez pour vous épouser ? L'a-

amour fait tous les jours de plus grands miracles. Il semble , à vous entendre , que le Ciel ait mis entre le Comte & vous une distance infinie. Faites-vous plus de justice, Léonor, il ne s'abaissera point en unissant sa destinée à la vôtre ; vous êtes d'une ancienne noblesse , & votre alliance ne sçauroit le faire rougir. Puisque vous avez dû pencher pour lui , continua-t-elle , il faut que je lui parle , je veux approfondir ses vûes ; & si elles sont telles qu'elles doivent être , je le flatterai de quelque espérance. Gardez-vous en bien , s'écria Léonor ; je ne suis point d'avis que vous l'alliez chercher ; s'il me soupçonneroit d'avoir quelque part à cette démarche , il cesseroit de m'estimer. Oh ! je suis plus adroite que vous ne pensez , repliqua la Dame Marcelle ; je commencerai par lui reprocher d'avoir eu dessein de vous séduire. Il ne man-

quera pas de vouloir se justifier ; je l'écouterai ; je le verrai venir. Enfin, ma fille, laissez-moi faire , je ménagerai votre honneur comme le mien.

La Duégne sortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Belflor aux environs de la maison de Don Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eû avec sa maîtresse , & n'oublia pas de lui vanter avec quelle adresse elle avoit découvert qu'il en étoit aimé. Rien ne pouvoit être plus agréable au Comte que cette découverte ; aussi en remercia-t-il la Dame Marcelle dans les termes les plus vifs ; c'est-à-dire , qu'il promit de lui livrer, dès le lendemain, les mille pistoles , & il se répondit à lui-même du succès de son entreprise , parce qu'il sçavoit bien qu'une fille prévenue est à moitié séduite. Après cela s'étant séparés fort satisfaits l'un de l'autre.

tre, la Duégne retourna au logis.

Léonor qui l'attendoit avec inquiétude, lui demanda ce qu'elle avoit à lui annoncer? La meilleure nouvelle que vous puissiez apprendre, lui répondit la Gouvernante : j'ai vû le Comte. Je vous le disois bien, ma fille, ses intentions ne sont pas criminelles ; il n'a point d'autre but que de se marier avec vous ; il me l'a juré par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Je ne me suis pas renduë à cela, comme vous pouvez penser ; si vous êtes dans cette disposition, lui-ai-je dit, pourquoi ne faites-vous pas auprès de Don Luis la démarche ordinaire ? Ah ! ma chere Marcelle, m'a-t-il répondu, sans paroître embarrassé de cette demande, approuveriez-vous que sans sçavoir de quel oeil me regarde Léonor, & ne suivant que les transports d'un aveu-

gle amour, j'allasse tyranniquement l'obtenir de son pere? Non, son repos m'est plus cher que mes desirs, & je suis trop honnête homme pour m'exposer à faire son malheur.

Pendant qu'il parloit de la sorte, continua la Duégne, je l'observois avec une extrême attention, & j'emploiois mon expérience à démêler dans ses yeux s'il étoit effectivement épris de tout l'amour qu'il m'exprimoit. Que vous dirai-je? Il m'a paru pénétré d'une véritable passion; j'en ai senti une joie que j'ai bien eu de la peine à lui cacher; néanmoins lorsque j'ai été persuadée de sa sincérité, j'ai crû que pour vous assurer un Amant de cette importance, il étoit à propos de lui laisser entrevoir vos sentimens: Seigneur, lui ai-je dit, Léonor n'a point d'aversion pour vous; je sçais qu'elle vous estime, & au-

tant que j'en puis juger, son cœur ne gémira pas de votre recherche. Grand Dieu ! s'est-il alors écrié, tout transporté de joie : Qu'entens-je ! Est-il possible que la charmante Léonor soit dans une disposition si favorable pour moi ? Que ne vous dois-je point, obligeante Marcelle, de m'avoir tiré d'une si longue incertitude ? Je suis d'autant plus ravi de cette nouvelle, que c'est vous qui me l'annoncez ; vous qui toujours revoltée contre ma tendresse, m'avez tant fait souffrir de maux. Mais achevez mon bonheur, ma chere Marcelle, faites-moi parler à la divine Léonor ; je veux lui donner ma foi : & lui jurer devant vous, que je ne serai jamais qu'à elle.

A ce discours, poursuivit la Gouvernante, il en a ajouté d'autres encore plus touchans. Enfin, ma fille, il m'a prié d'une ma

86 LE DIABLE

niere si pressante de lui procurer un entretien secret avec vous, que je n'ai pû me défendre de le lui promettre. Eh ! pourquoi lui avez-vous fait cette promesse, s'écria Léonor, avec quelque émotion ? Une fille sage, vous me l'avez dit cent fois, doit absolument éviter ces conversations, qui ne sçauroient être que dangereuses. Je demeure d'accord de vous l'avoir dit, repliqua la Duégne, & c'est une très-bonne maxime. Mais il vous est permis de ne la pas suivre dans cette occasion, puisque vous pouvez regarder le Comte comme votre mari. Il ne l'est point encore, repartit Léonor, & je ne le dois pas voir que mon pere n'ait agréé sa recherche.

La Dame Marcelle, en ce moment, se repentit d'avoir si bien élevé une fille, dont elle avoit tant de peine à vaincre la retenue,

Voulant toutefois en venir à bout, à quelque prix que ce fût : ma chère Léonor, reprit-elle, je m'applaudis de vous voir si réservée. Heureux fruits de mes soins ! Vous avez mis à profit toutes les leçons que je vous ai données. Je suis charmée de mon ouvrage ; mais, ma fille, vous avez enchéri sur ce que je vous ai enseigné. Vous outreze ma morale ; je trouve votre vertu un peu trop sauvage. De quelque sévérité que je me pique, je n'approuve point une farouche sagesse qui s'arme indifféremment contre le crime & l'innocence. Une fille ne cesse pas d'être vertueuse pour écouter un amant, quand elle connoît la pureté de ses desirs ; & alors elle n'est pas plus criminelle de répondre à sa passion, que d'y être sensible. Reposez-vous sur moi, Léonor. J'ai trop d'expérience, & je suis trop dans vos intérêts pour vous faire fai-

88 LE DIABLE

re un pas qui puisse vous nuire.

Eh ! dans quel lieu voulez-vous que je parle au Comte ? dit Léonor. Dans votre appartement , reparti la Duégne , c'est l'endroit le plus sûr. Je l'introduirai ici demain pendant la nuit. Vous n'y pensez pas ma bonne , repliqua Léonor ! Quoi , je souffrirai qu'un homme.... Oüi , vous le souffrirez , interrompit la Gouvernante ; ce n'est pas une chose si extraordinaire que vous vous l'imaginez, Cela arrive tous les jours , & plutôt au Ciel que toutes les filles qui reçoivent de pareilles visites eussent des intentions aussi bonnes que les vôtres ! D'ailleurs , qu'avez-vous à craindre ? Ne serai-je pas avec vous ? Si mon pere venoit nous surprendre , reprit Léonor ? Soyez encore en repos là-dessus , reparti la Dame Marcelle. Votre pere a l'esprit tranquille sur votre conduite ; il connoît ma fidélité ,
il

il a une entière confiance en moi. Léonor si vivement poussée par la Duégne, & pressée en secret par son amour, ne put résister plus long-temps, elle consentit à ce qu'on lui proposoit.

Le Comte en fut bien-tôt informé. Il en eut tant de joie qu'il donna sur le champ à son agente cinq cens pistoles avec une bague de pareille valeur. La Dame Marcelle voyant qu'il tenoit si bien sa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la sienne. Dès la nuit suivante, quand elle jugea que tout le monde reposoit au logis, elle attacha à un balcon une échelle de soie que le Comte lui avoit donnée, & fit entrer par-là ce Seigneur dans l'appartement de sa maîtresse.

Cependant, cette jeune personne s'abandonnoit à des réflexions qui l'agitoient vivement. Quelque penchant qu'elle eût pour Belflor,

& malgré tout ce que pouvoit lui dire sa Gouvernante, elle se reprochoit d'avoir eu la facilité de consentir à une visite qui bleffoit son devoir. La pureté de ses intentions ne la rassuroit point. Recevoir la nuit dans sa chambre un homme, qui n'avoit pas l'aveu de son pere, & dont elle ignoroit même les véritables sentimens, lui paroissoit une démarche non-seulement criminelle, mais digne encore des mépris de son amant. Cette dernière pensée faisoit sa plus grande peine, & elle en étoit fort occupée, lorsque le Comte entra.

Il se jeta d'abord à ses genoux, pour la remercier de la faveur qu'elle lui faisoit. Il parut pénétré d'amour & de reconnoissance, & il l'assura qu'il étoit dans le dessein de l'épouser ; néanmoins comme il ne s'étendoit pas là-dessus autant qu'elle l'auroit sou-

haïté : Comte , lui dit-elle , je veux bien croire , que vous n'avez pas d'autres vûes que celles-là ; mais quelques assurances què vous m'en puissiez donner , elles me seront toujours suspectes , jusqu'à ce qu'elles soient autorisées du consentement de mon pere. Madame , répondit Belflor , il y a long-temps que je l'aurois demandé , si je n'eusse pas craint de l'obtenir aux dépens de votre repos. Je ne vous reproche point de n'avoir pas encore fait cette démarche , reprit Léonor ; j'approuve même sur cela votre délicatesse ; mais rien ne vous retient plus , & il faut que vous parliez au plutôt à Don Luis ; ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais.

Hé ! pourquoi , répliqua-t-il , ne vous verrois-je plus , belle Léonor ? que vous êtes peu sensible aux douceurs de l'amour ! Si vous sçaviez aussi-bien aimer que moi ,

vous vous feriez un plaisir de recevoir secrètement mes soins, & d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connoissance à votre pere. Que ce commerce mystérieux a de charmes pour deux cœurs étroitement liés ! Il en pourroit avoir pour vous, dit Léonor ; mais il n'auroit pour moi que des peines. Ce raffinement de tendresse ne convient point à une fille qui a de la vertu. Ne me vantez plus les délices de ce commerce coupable. Si vous m'estimiez, vous ne me l'auriez pas proposé ; & si vos intentions sont telles que vous voulez me le persuader, vous devez au fond de votre ame me reprocher de ne m'en être pas offensée. Mais, hélas ! ajouta-t-elle, en laissant échapper quelques pleurs, c'est à ma seule foiblesse que je dois imputer cet ouvrage ; je m'en suis rendu digne en faisant ce que je fais pour vous.

Adorable Léonor , s'écria le Comte , c'est vous qui me faites une mortelle injure ! Votre vertu trop scrupuleuse prend de fausses alarmes. Quoi ! parce que j'ai été assez heureux pour vous rendre favorable à mon amour , vous craignez que je ne cesse de vous estimer ? Quelle injustice ! Non , Madame , je connois tout le prix de vos bontés. Elles ne peuvent vous ôter mon estime , & je suis prêt à faire ce que vous exigez de moi ! Je parlerai dès demain au Seigneur Don Luis. Je ferai tout mon possible pour qu'il consente à mon bonheur ; mais je ne vous le cèle point , j'y vois peu d'apparence. Que dites-vous , reprit Léonor , avec une extrême surprise ? mon pere pourra-t-il ne pas agréer la recherche d'un homme qui tient le rang que vous tenez à la Cour ? Eh ! c'est ce même rang , repartit Belflor , qui me fait crain-

dre ses refus. Ce discours vous surprend ; vous allez cesser de vous étonner.

Il y a quelques jours , poursuivit-il, que le Roi me déclara qu'il vouloit me marier. Il ne m'a point nommé la Dame qu'il me destine ; il m'a seulement fait comprendre que c'est un des premiers partis de la Cour , & qu'il a ce mariage fort à cœur. Comme j'ignorois quels pouvoient être vos sentimens pour moi , car vous sçavez bien que votre rigueur ne m'a pas permis jusqu'ici de les démêler, je ne lui ai laissé voir aucune répugnance à suivre ses volontés. Après cela , jugez , Madame , si Don Luis voudra se mettre au hazard de s'attirer la colere du Roi en m'acceptant pour gendre.

Non , sans doute , dit Léonor, je connois mon pere. Quelque avantageuse que soit pour lui votre alliance, il aimera mieux y re-

noncer que de s'exposer à déplaire au Roi. Mais quand mon pere ne s'opposeroit point à notre union, nous n'en serions pas plus heureux ; car , enfin , Comte, comment pourriez-vous me donner une main que le Roi veut engager ailleurs. Madame , répondit Belflor , je vous avouërai de bonne foi que je suis encore dans un assez grand embarras de ce côté-là. J'espere néanmoins qu'en tenant une conduite délicate avec le Roi , je ménagerai si bien son esprit , & l'amitié qu'il a pour moi, que je trouverai moyen d'éviter le malheur qui me menace. Vous pourriez même , belle Léonor, m'aider en cela , si vous me jugiez digne de m'attacher à vous. Eh ! de quelle maniere , dit-elle , puis-je contribuer à rompre le mariage que le Roi vous a proposé ? Ah ! Madame , repliqua-t-il , d'un air passionné , si vous vouliez re-

96 LE DIABLE

cevoir ma foi, je sçaurois bien me conserver à vous, sans que ce Prince m'en pût sçavoir mauvais gré.

Permettez, charmante Léonor, ajoûta-t-il, en se jettant à ses genoux, permettez-moi que je vous épouse en presence de la Dame Marcelle; c'est un témoin qui répondra de la sainteté de notre engagement. Par-là, je me déroberai sans peine aux tristes nœuds dont on veut me lier; car si après cela le Roi me presse d'accepter la Dame qu'il me destine; je me jetterai aux pieds de ce Monarque, je lui dirai que je vous aimois depuis long-temps & que je vous ai secrètement épousée, Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier avec une autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher à ce que j'adore, & trop juste pour faire cet affront à votre famille.

Que

Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se tournant vers la Gouvernante, que pensez-vous de ce projet que l'Amour vient de m'inspirer ? J'en suis charmée, dit la Dame Marcelle ; il faut avouer que l'Amour est bien ingénieux ! Et vous, adorable Léonor, reprit le Comte, qu'en dites-vous ? Votre esprit, toujours armé de défiances, refusera-t-il de l'approuver ? Non, répondit Léonor, pourvu que vous y fassiez entrer mon père, je ne doute pas qu'il n'y souscrive ; dès que vous l'en aurez instruit.

Il faut bien se garder de lui faire cette confidence, interrompit en cet endroit l'abominable Duégne ; vous ne connoissez pas le Seigneur Don Luis, il est trop délicat sur les matières d'honneur pour se prêter à de mystérieuses amours. La proposition d'un mariage secret l'offensera ; d'ailleurs, sa prudence

ne manquera pas de lui faire apprehender les suites d'une union qui lui paroîtra choquer les des-seins du Roi. Par cette démarche indiscrette, vous lui donnerez des soupçons ; ses yeux seront incessamment ouverts sur toutes nos actions, & il vous ôtera tous les moyens de vous voir.

J'en mourrois de douleur ! s'écria notre Courtisan. Mais, Madame Marcelle , poursuivit-il, en affectant un air chagrin, croyez-vous effectivement que Don Luis rejette la proposition d'un hymen clandestin ? N'en doutez nullement, répondit la Gouvernante ; mais je veux qu'il l'accepte. Régulier & scrupuleux, comme il est, il ne consentira point que l'on supprime les cérémonies d'Eglise, & si on les pratique dans votre mariage, la chose sera bien-tôt divulguée.

Ah ! ma chere Léonor, dit alors

le Comte ; en serrant tendrement la main de sa Maîtresse entre les siennes, faut-il pour satisfaire une vaine opinion de bienveillance, nous exposer à l'affreux péril de nous voir séparés pour jamais. Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous donner à moi. L'aveu d'un père vous épargneroit peut-être quelques peines d'esprit ; mais puisque la Dame Marcelle nous a prouvé l'impossibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes innocens desirs. Recevez mon cœur & ma main ; & lorsqu'il sera temps d'informer Don Luis de notre engagement, nous lui apprendrons les raisons que nous avons eues de le lui cacher. Hé bien ! Comte , dit Léonor , je consens que vous ne parliez pas si-tôt à mon pere. Sondez auparavant l'esprit du Roi, avant que je reçoive en secret votre main ; parlez à ce Prince, dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez

secrètement épousée : Tâchons par cette fausse confidence... Oh ! pour cela , non , Madame , repartit Belflor , je suis trop ennemi du mensonge , pour oser soutenir cette feinte. Je ne puis me trahir jusques-là. De plus , tel est le caractère du Roi , que s'il venoit à découvrir que je l'eusse trompé , il ne me le pardonneroit de sa vie.

Je ne finirois point , Seigneur Don Cléofas , continua le Diable , si je vous repetois , mot pour mot , tout ce que Belflor dit pour séduire cette jeune personne. Je vous dirai seulement , qu'il lui tint tous les discours passionnés que je souffle aux hommes en pareille occasion ; mais il eut beau jurer qu'il confirmeroit publiquement le plutôt qu'il lui seroit possible la foi qu'il lui donnoit en particulier ; il eut beau prendre le Ciel à témoin de ses sermens , il ne put triompher de la vertu de Léonor , & le jour qui étoit

prêt à paroître , l'obligea , malgré lui , à se retirer.

Le lendemain, la Duegne croyant qu'il y alloit de son honneur , ou pour mieux dire, de son intérêt, de ne point abandonner son entreprise, dit à la fille de Don Luis : Lénor, je ne sçais plus quel discours je dois vous tenir, je vous vois révoltée contre la passion du Comte , comme s'il n'avoit pour objet qu'une simple galanterie. N'auriez-vous point remarqué en sa personne quelque chose qui vous en eût dégoûtée ? Non , ma bonne, lui répondit Léonor, il ne m'a jamais paru plus aimable ; & son entretien m'a fait appercevoir en lui de nouveaux charmes. Si cela est, reprit la Gouvernante, je ne vous comprends pas. Vous êtes prévenue pour lui d'une inclination violente , & vous refusez de souscrire à une chose dont on vous a représenté la nécessité.

Ma bonne, repliqua la fille de Don Luis, vous avez plus de prudence & plus d'expérience que moi ; mais avez-vous bien pensé aux suites que peut avoir un mariage contracté sans l'aveu de mon père ? Oui, oui, répondit la Duegne, j'ai fait là-dessus toutes les réflexions nécessaires ; & je suis fâchée que vous vous opposiez avec tant d'opiniâtreté au brillant établissement que la fortune vous présente. Prenez garde que votre obstination ne fatigue & ne rebute votre amant. Craignez qu'il n'ouvre les yeux sur l'intérêt de sa fortune, que la violence de sa passion lui fait négliger. Puisqu'il veut vous donner sa foi, recevez-la sans balancer. Sa parole le lie, il n'y a rien de plus sacré pour un homme d'honneur. D'ailleurs, je suis témoin qu'il vous reconnoît pour sa femme. Ne sçavez-vous pas qu'un témoignage tel que le mien

suffit pour faire condamner en justice un amant qui oseroit se parjurer?

Ce fut par de semblables discours que la perfide Marcelle ébranla Léonor, qui se laissant étourdir sur le péril qui la menaçoit, s'abandonna de bonne foi, quelques jours après, aux mauvaises intentions du Comte. La Duegne l'introduisoit toutes les nuits par le balcon, dans l'appartement de sa maîtresse & le faisoit sortir avant le jour.

Une nuit qu'elle l'avoit averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de se retirer, & que déjà l'aurore commençoit à percer l'obscurité, il se mit brusquement en devoir de se couler dans la rue; mais par malheur il prit si mal ses mesures, qu'il tomba par terre assez rudement.

Don Luis de Cespedes qui étoit couché dans l'appartement au-

dessus de sa fille , & qui s'étoit levé ce jour-là de très-grand matin , pour travailler à quelques affaires pressantes , entendu le bruit de cette chute. Il ouvrit sa fenêtre pour voir ce que c'étoit. Il apperçut un homme qui achevoit de se relever avec beaucoup de peine , & la Dame Marcelle sur le Balcon , occupée à détacher l'échelle de soie , dont le Comte ne s'étoit pas si bien servi pour descendre que pour monter. Il se frotta les yeux & prit d'abord ce spectacle pour une illusion ; mais après l'avoir bien considéré , il jugea qu'il n'y avoit rien de plus réel , & que la clarté du jour , toute foible qu'elle étoit encore , ne lui découvroit que trop sa honte.

Troublé de cette fatale vûë , transporté d'une juste colere , il descend en robe de chambre dans l'appartement de Léonor , tenant son épée d'une main & une bou-

BOITEUX. 105

gie de l'autre. Il la cherche, elle & sa Gouvernante, pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne d'ouvrir : elles reconnoissent sa voix ; elles obéissent en tremblant. Il entre d'un air furieux, & montrant son épée nuë à leurs yeux éperdus. Je viens, dit-il, laver dans le sang d'une infâme l'affront qu'elle fait à son pere, & punir en même temps la lâche Gouvernante qui trahit ma confiance.

Elles se jettèrent à genoux devant lui l'une & l'autre, & la Duegne prenant la parole : Seigneur, dit-elle, avant que nous recevions le châtiment que vous nous préparez, daignez m'écouter un moment. Hé bien ! malheureuse, repliqua le vieillard, je consens de suspendre ma vengeance pour un instant. Parle, apprends-moi toutes les circonstances de mon

malheur ; mais que dis-je , toutes les circonstances ? Je n'en ignore qu'une , c'est le nom du téméraire qui deshonne ma famille. Seigneur , reprit la Dame Marcelle , le Comte de Belflor est le Cavalier dont il s'agit. Le Comte de Belflor ! s'écria Don Luis. Où a-t-il vu ma fille ? Par quelles voies l'a-t'il séduite ? Ne me cache rien. Seigneur , repartit la Gouvernante , je vais vous faire ce récit avec toute la sincérité dont je suis capable.

Alors elle lui débita avec un art infini , tous les discours qu'elle avoit fait accroire à Léonor que le Comte lui avoit tenus. Elle le peignit avec les plus belles couleurs ; c'étoit un amant tendre , délicat & sincère. Comme elle ne pouvoit s'écarter de la vérité au dénouement , elle fut obligée de la dire ; mais elle s'étendit sur les raisons que l'on avoit eues

de faire, à son insçu, ce mariage secret, & elle leur donna un si bon tour, qu'elle appaisa la fureur de Don Luis. Elle s'en aperçut bien, & pour achever d'adoucir le vieillard : Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que vous vouliez sçavoir. Punissez-nous presentement ; plongez votre épée dans le sein de Léonor ; mais qu'est-ce que je dis ? Léonor est innocente, elle n'a fait que suivre les conseils d'une personne que vous avez chargée de sa conduite. C'est à moi seule que vos coups doivent s'adresser. C'est moi qui ai introduite le Comte dans l'appartement de votre fille ; c'est moi qui ai formé les noeuds qui les lient. J'ai fermé les yeux sur ce qu'il y avoit d'irrégulier dans un engagement que vous n'autorisez pas, pour vous assurer un gendre dont vous sçavez ; que la faveur est le canal par où coulent aujourd'hui toutes les

graces de la Cour. Je n'ai envisagé que le bonheur de Léonor, & l'avantage que votre famille pourroit tirer d'une si belle alliance ; l'excès de mon zèle m'a fait trahir mon devoir.

Pendant que l'artificieuse Marcelle parloit ainsi, sa Maîtresse ne s'épargnoit point à pleurer, & elle fit paroître une si vive douleur, que le bon vieillard n'y put résister. Il en fut attendri ; sa colère se changea en compassion ; il laissa tomber son épée ; & dépouillant l'air d'un pere irrité : Ah ! ma fille, s'écria-t-il les larmes aux yeux, que l'amour est une passion funeste ! Helas ! vous ne sçavez pas toutes les raisons que vous avez de vous affliger ; la honte seule que vous cause la présence d'un pere qui vous surprend, excite vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore tous les sujets de douleur que votre amant vous

prépare peut-être. Et vous , imprudente Marcelle , qu'avez-vous fait ? Dans quel précipice nous jete votre zèle indiscret pour ma famille ! J'avoüe que l'alliance d'un homme tel que le Comte , a pû vous ébloüir , & c'est ce qui vous sauve dans mon esprit ; mais , malheureuse que vous êtes , ne falloit-il pas vous défier d'un Amant de ce caractère ? Plus il a de crédit & de faveur , plus vous deviez être en garde contre lui , S'il ne se fait pas un scrupule de manquer de foi à Léonor , quel parti faudra-t'il que je prenne ? implorerai-je le secours des loix ? Une personne de son rang sçaura bien se mettre à l'abri de leur sévérité. Je veux bien que fidèle à ses sermens il ait envie de tenir parole à ma fille ; si le Roi , comme il vous l'a dit , a dessein de lui faire épouser une autre Dame , il est à craindre , que ce Prince

110 LE DIABLE

ne l'y oblige par son autorité.

Oh ! pour l'y obliger, Seigneur, interrompit Léonor, ce n'est pas ce qui doit nous allarmer. Le Comte nous a bien assuré que le Roi ne fera pas une si grande violence à ses sentimens. J'en suis persuadée, dit la Dame Marcelle ; outre que ce Monarque aime trop son favori, pour exercer sur lui cette tyrannie, il est trop généreux pour vouloir causer un déplaisir mortel au vaillant Don Luis de Céspedes , qui a donné tous ses beaux jours au service de l'Etat.

Fasse le Ciel, reprit le vieillard, en soupirant, que mes craintes soient vaines ! je vais chez le Comte lui demander un éclaircissement là-dessus ; les yeux d'un pere sont pénétrants ; je verrai jusqu'au fond de son ame. Si je le trouve dans la disposition que je souhaite, je vous pardonnerai le

passé ; mais , ajouta-t'il , d'un ton plus ferme , si dans ses discours je démêle un cœur perfide , vous irez toutes deux dans une retraite pleurer votre imprudence le reste de vos jours. A ces mots , il ramassa son épée , & les laissant se remettre de la frayeur qu'il leur avoit causée , il remonta dans son appartement pour s'habiller.

Asmodée , en cet endroit de son recit , fut interrompu par l'Ecolier , qui lui dit : Quelque interessante que soit l'Histoire que vous me racontez , une chose que j'aperçois m'empêche de vous écouter aussi attentivement que je le voudrois. Je découvre dans une maison une femme , qui me paroît gentille , entre un jeune homme & un vieillard. Ils boivent tous trois apparemment des liqueurs exquisés , & tandis que le Cavalier suranné embrasse la Dame , la friponne , par derrière , donne

une de ses mains à baiser au jeune homme, qui, sans doute, est son Galant. Tout au contraire, répondit le Boiteux, c'est son mari, & l'autre son amant. Ce vieillard est un homme de conséquence, un Commandeur de l'Ordre Militaire de Calatrava. Il se ruine pour cette femme, dont l'époux a une petite Charge à la Cour. Elle fait des caresses par intérêt à son vieux soupirant, & des infidélités, en faveur de son mari, par inclination.

Ce tableau est joli, repliqua Zambullo. L'époux ne seroit-il pas François ? Non, repartit le Diable, il est Espagnol. Oh ! la bonne Ville de Madrid ne laisse pas d'avoir aussi dans ses murs des maris débonnaires ; mais ils n'y fourmillent pas comme dans celle de Paris, qui, sans contredit, est la cité du monde la plus fertile en pareils habitans. Pardon, Seigneur

gneur Asmodée , dit Don Cléofas , si j'ai coupé le fil de l'Histoire de Léonor. Continuez-la, je vous prie ; elle m'attache infiniment ; j'y trouve des nuances de séduction qui m'enlèvent. Le Démon la reprit ainsi.

CHAPITRE V.

*Suite & conclusion des amours
du Comte de Belflor.*

DON Luis sortit de bon matin & se rendit chez le Comte , qui ne croyant pas avoir été découvert , fut surpris de cette visite. Il alla au-devant du vieillard , & après l'avoir accablé d'embrassades. Que j'ai de joie , dit-il , de voir ici le Seigneur Don Luis ! Viendrait-il m'offrir l'occasion de le servir ? Seigneur , lui répondit Don Luis , ordonnez , s'il

vous plaît, que nous soyons seuls.

Belflor fit ce qu'il souhaitoit. Ils s'assirent tous deux, & le vieillard prenant la parole : Seigneur, dit-il, mon bonheur & mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je viens vous demander. Je vous ai vû ce matin sortir de l'appartement de Léonor. Elle m'a tout avoué; elle m'a dit..... Elle vous a dit, que je l'aime, interrompit le Comte, pour éluder un discours qu'il ne vouloit pas entendre; mais elle ne vous a que foiblement exprimé tout ce que je sens pour elle. J'en suis enchanté; c'est une fille toute adorable; esprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a dit, que vous avez aussi un fils qui acheve ses études à Alcalá. Ressemble-t'il à sa sœur? S'il en a la beauté, & pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un Cavalier parfait. Je meurs d'envie de le voir, &

je vous offre tout mon crédit pour lui.

Je vous suis redevable de cette offre, dit gravement Don Luis; mais venons à ce que.... Il faut le mettre incessamment dans le service, interrompit encore le Comte; je me charge de sa fortune. Il ne vieillira point dans la foule des Officiers subalternes; c'est de quoi je puis vous assurer. Répondez-moi, Comte, reprit brusquement le vieillard, & cessez de me couper la parole. Avez-vous dessein ou non, de tenir la promesse...? Oui, sans doute, interrompit Belflor, pour la troisième fois, je tiendrai la promesse que je vous fais d'appuyer votre fils de toute ma faveur. Comptez sur moi, je suis homme récl. C'en est trop, Comte, s'écria Cespedes en se levant; après avoir séduit ma fille, vous osez encore m'insulter, mais je suis noble, &

l'offense que vous me faites ne demeurera pas impunie. En achevant ces mots , il se retira chez lui le cœur plein de ressentiment, & roulant dans son esprit mille projets de vengeance.

Dès qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Léonor & à la Dame Marcelle: Ce n'étoit pas sans raison que le Comte m'étoit suspect ; c'est un traître dont je veux me venger. Pour vous , dès demain vous entrerez toutes deux dans un Couvent ; vous n'avez qu'à vous y préparer ; & rendez grâces au Ciel ; que ma colère se borne à ce châtiment. En disant cela , il alla s'enfermer dans son cabinet, pour penser meurement au parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture si délicate.

Quelle fut la douleur de Léonor , quand elle eut entendu dire que Belflor étoit perfide. Elle de-

meura quelque temps immobile. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Ses esprits l'abandonnèrent , & elle tomba sans mouvement entre les bras de sa Gouvernante , qui crut qu'elle alloit expirer. Cette Duegne apporta tous ses soins pour la faire revenir de son évanouissement. Elle y réussit. Léonor reprit l'usage de ses sens , ouvrit les yeux ; & voyant sa Gouvernante empressée à la secourir : Que vous êtes barbare , lui dit-elle , en poussant un profond soupir ! pourquoi m'avez-vous tirée de l'heureux état où j'étois ? Je ne sentoispas l'honneur de ma destinée. Que ne me laissiez-vous mourir ! Vous qui sçavez toutes les peines qui doivent troubler le repos de ma vie , pourquoi me la voulez-vous conserver ?

Marcelle essaya de la consoler , mais elle ne fit que l'aigrir davantage. Tous vos discours sont super-

flus, s'écria la fille de Don Luis !
Je ne veux rien écouter. Ne perdez
pas le temps à combattre mon dés-
espoir. Vous devriez plutôt l'irri-
ter, vous qui m'avez plongée dans
l'abîme affreux où je suis. C'est
vous qui m'avez répondu de la sin-
cérité du Comte ; sans vous je ne
me serois pas livrée à l'inclination
que j'avois pour lui ; j'en aurois in-
sensiblement triomphé. Il n'en au-
roit jamais du moins tiré le moin-
dre avantage. Mais je ne veux pas,
poursuivit-elle, vous imputer mon
malheur, & je n'en accuse que moi.
Je ne devois pas suivre vos con-
seils en recevant la foi d'un hom-
me sans la participation de mon
pere. Quelque glorieuse que fût
pour moi la recherche du Comte
de Belflor, il falloit le mépriser
plutôt que de le ménager aux dé-
pens de mon honneur. Enfin, je de-
vois me défier de lui, de vous &
de moi. Après avoir été assez for-

ble pour me rendre à ses sermens perfides , après l'affliction que je cause au malheureux Don Luis , & le deshonneur que je fais à ma famille , je me déteste moi-même ; loin de craindre la retraite dont on me menace , je voudrois aller cacher ma honte dans le plus horrible séjour.

En parlant de cette sorte , elle ne se contentoit pas de pleurer abondamment , elle déchiroit ses habits & s'en prenoit à ses beaux cheveux de l'injustice de son Amant. La Duegne pour se conformer à la douleur de sa Maîtresse , n'épargna pas les grimaces. Elle laissa couler quelques larmes de commande , fit mille imprécations contre les hommes en général , & en particulier contre Belflor. Est-il possible , s'écria-t-elle , que le Comte qui m'a paru plein de droiture & de probité , soit assez scélérat pour nous avoir trompé toutes

deux. Je ne puis revenir de ma surprise ; ou plutôt je ne puis encore me persuader cela.

En effet , dit Léonor , quand je me le représente à mes genoux , quelle fille ne se seroit pas fiée à son air tendre , à ses sermens dont il prenoit si hardiment le Ciel à témoin , à ses transports qui se renouvelloient sans cesse ? Ses yeux me montroient encore plus d'amour que sa bouche ne m'en exprimait. En un mot , il paroissoit charmé de ma vue. Non , il ne me trompoit point. Je ne le puis penser. Mon pere ne lui aura pas parlé peut-être avec assez de ménagement : Ils se seront piqués tous deux , & le Comte lui aura moins répondu en Amant , qu'en grand Seigneur. Mais je me flatte aussi peut-être ! Il faut que je sorte de cette incertitude. Je vais écrire à Belflor , lui mander que je l'attends ici cette nuit. Je veux qu'il vienne

nienne rassurer mon cœur allar-
mé, ou me confirmer lui-même
sa trahison.

La Dame Marcelle applaudit
à ce dessein. Elle conçut même
quelque espérance que le Comte,
tout ambitieux qu'il étoit, pour-
roit bien être touché des larmes
que Léonor répandroît dans cette
entrevûe, & se déterminer à l'é-
pouser.

Pendant ce temps-là Belflor dé-
barrassé du bon - homme Don
Luis, rêvoit dans son appartement
aux suites que pourroit avoir la
reception qu'il venoit de lui faire.
Il jugea bien que tous les Ces-
pedes irrités de l'injure, songe-
roient à la venger; mais cela ne
l'inquiétoit que foiblement. L'in-
terêt de son amour l'occupoit
bien davantage. Il pensoit que
Léonor seroit mise dans un Con-
vent, ou du moins qu'elle seroit
déformais gardée à vûe : Que se-

lon toutes les apparences il ne la reverroit plus. Cette pensée l'affligoit , & il cherchoit dans son esprit quelque moïen de prévenir ce malheur , lorsque son Valet de Chambre lui apporta une lettre que la Dame Marcelle venoit de lui mettre entre les mains. C'étoit un billet de Léonor conçu en ces termes ;

Je dois demain quitter le monde , pour aller m'ensevelir dans une retraite. Me voir deshonorée , odieuse à ma famille et à moi-même , c'est l'état déplorable où je suis réduite pour vous avoir écouté. Je vous attends encore cette nuit. Dans mon désespoir je cherche de nouveaux tourmens : venez m'avouer que votre cœur n'a point eu de part aux sermens que votre bouche m'a faits , ou venez les justifier par une conduite qui peut seule adoucir la rigueur de mon destin. Comme il pourroit y avoir quelque péril dans ce

rendez-vous, après ce qui s'est passé entre vous & mon pere, faites-vous accompagner par un ami. Quoique vous fassiez tout le malheur de ma vie, je sens que je m'intéresse encore à la vôtre.

LEONOR.

Le Comte lut deux ou trois fois cette lettre ; & se représentant la fille de Don Luis dans la situation où elle se dépeignoit, il en fut ému. Il rentra en lui-même : la raison, la probité, l'honneur dont sa passion lui avoit fait violer toutes les loix, commencerent à reprendre sur lui leur empire. Il sentit tout d'un coup dissiper son aveuglement ; & comme un homme sorti d'un violent accès de fièvre, rougit des paroles & des actions extravagantes qui lui sont échappées ; il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'étoit servi pour contenir ses desirs.

L ij

Qu'ai-je fait? dit-il, malheureux! Quel Démon m'a possédé? J'ai promis d'épouser Leonor. J'en ai pris le Ciel à témoin. J'ai feint que le Roi m'avoit proposé un parti. Mensonge, perfidie, sacrilège; j'ai tout mis en usage pour corrompre l'innocence. Quelle fureur! Ne valoit-il pas mieux employer mes efforts à détruire mon amour, qu'à le satisfaire par des voyes si criminelles? Cependant voilà une fille de condition séduite. Je l'abandonne à la colère de ses parens que je deshonore avec elle, & je la rends misérable pour prix de m'avoir rendu heureux. Quelle ingratitude! Ne dois-je pas plutôt réparer l'outrage que je lui fais? Oüi, je le dois & je veux, en l'épousant, dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourroit s'opposer à un dessein si juste? Ses bontés doivent-elles me prévenir contre sa vertu?

Non, je sçai combien sa résistance m'a coûté à vaincre. Elle s'est moins rendu à mes transports qu'à la foi jurée.... Mais d'un autre côté si je me borne à ce choix, je me fais un tort considérable. Moi qui puis aspirer aux plus nobles & aux plus riches heritieres de l'Etat, je me contenterai de la fille d'un simple Gentilhomme, qui n'a qu'un bien mediocre ! Que pensera-t'on de moi à la Cour ? On dira que j'ai fait un mariage ridicule.

Belflor, ainsi partagé entre l'amour & l'ambition, ne sçavoit à quoi se résoudre ; mais quoiqu'il fût encore incertain s'il épouserait Léonor ou s'il ne l'épouserait point, il ne laissa pas de se déterminer à l'aller trouver la nuit prochaine, & il chargea son valet de chambre d'en avertir la Dame Marcelle.

Don Luis, de son côté, passa la

journée à songer au rétablissement de son honneur. La conjoncture lui paroissoit fort embarrassante. Recourir aux Loix civiles, c'étoit rendre son deshonneur public, outre qu'il craignoit avec grande raison, que la Justice ne fût d'une part & les Juges de l'autre. Il n'osoit pas non plus s'aller jeter aux pieds du Roi. Comme il croyoit que ce Prince avoit dessein de marier Bel-flor, il avoit peur de faire une démarche inutile. Il ne lui restoit donc que la voye des armes, & ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

Dans la chaleur de son ressentiment, il fut tenté de faire un appel au Comte; mais venant à considérer qu'il étoit trop vieux & trop foible pour oser se fier à son bras, il aim mieux s'en remettre à son fils, dont il jugea les coups plus sûrs que les siens. Il envoya donc un de ses domestiques à Alcalá avec une lettre par laquelle

il mandoit à son fils de venir incessamment à Madrid, venger une offense faite à la famille des Céspedes.

Ce fils nommé Don Pedre, est un Cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait, & si brave qu'il passe dans la Ville d'Alcala pour le plus redoutable écolier de l'Université; mais vous le connoissez, ajouta le Diable, & il n'est pas besoin que je m'étende sur cela. Il est vrai, dit Don Cleofas, qu'il a toute la valeur & tout le mérite que l'on puisse avoir.

Ce jeune homme, reprit Asmodée, n'étoit point alors à Alcala, comme son pere se l'imaginoit. Le desir de revoir une Dame qu'il aimoit, l'avoit amené à Madrid. La dernière fois qu'il y étoit venu voir sa famille, il avoit fait cette conquête au Prado. Il n'en sçavoit point encore le nom. On avoit exigé de lui, qu'il ne feroit aucune

démarche pour s'en informer, & il s'étoit soumis, quoi qu'avec beaucoup de peine, à cette cruelle nécessité. C'étoit une fille de condition qui avoit pris de l'amitié pour lui, & qui croyant devoir se défier de sa discrétion & de la confiance d'un écolier, jugeoit à propos de le bien éprouver avant que de se faire connoître.

Il étoit plus occupé de son inconnuë que de la Philosophie d'Aristote; & le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcalá, étoit cause qu'il faisoit souvent, comme vous, l'école buissonniere; avec cette différence, que c'étoit pour un objet qui le méritoit mieux que votre Dona Thomasa. Pour dérober la connoissance de ses amoureux voyages à Don Luis son pere, il avoit coutume de loger dans une Auberge à l'extrémité de la Ville, où il avoit soin de se tenir caché sous un nom emprunté. Il n'en

sortoit que le matin à certaine heure qu'il lui falloit aller à une maison où la Dame, qui lui faisoit si mal faire ses études, avoit la bonté de se rendre accompagnée d'une femme de chambre. Il demouroit donc enfermé dans son Auberge pendant le reste du jour ; mais en récompense, dès que la nuit étoit venue, il se promenoit par tout dans la Ville.

Il arriva qu'une nuit, comme il traversoit une rue détournée, il entendit des voix & des instrumens qui lui parurent dignes de son attention. Il s'arrêta pour les écouter ; c'étoit une serenade. Le Cavalier qui la donnoit étoit yvre & naturellement brutal. Il n'eut pas si-tôt apperçu notre écolier, qu'il vint à lui avec précipitation ; & sans autre compliment : Ami, lui dit-il, d'un ton brusque, passez votre chemin. Les gens curieux

sont ici fort mal reçûs. Je pourrois me retirer , répondit Don Pedre , choqué de ces paroles , si vous m'en aviez prié de meilleure grace ; mais je veux demeurer pour vous apprendre à parler. Voyons donc , reprit le Maître du concert , en tirant son épée , qui de nous deux cedera la place à l'autre.

Don Pedre mit aussi l'épée à la main , & ils commencerent à se battre. Quoique le Maître de la serenade s'en acquittât avec assez d'adresse , il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté , & il tomba sur le carreau. Tous les Acteurs du concert qui avoient déjà quitté leurs instrumens & tiré leurs épées pour accourir à son secours , s'avancerent pour le venger. Ils attaquèrent tous ensemble Don Pedre , qui dans cette occasion montra ce qu'il sçavoit faire. Outre qu'il paroît avec une agilité sur-

prenante toutes les bottes qu'on lui portoit , il en pouffoit de furieuses , & occupoit à la fois tous ses ennemis.

Cependant ils étoient si opiniâtres & en si grand nombre , que tout habile escrimeur qu'il étoit , il n'auroit pû éviter sa perte , si le Comte de Belflor , qui passoit alors par cette rue , n'eût pris sa défense. Le Comte avoit du cœur & beaucoup de générosité. Il ne put voir tant de gens armés contre un seul homme sans s'intéresser pour lui. Il tira son épée , & courant se ranger auprès de Don Pedre , il pouffa si vivement avec lui les Acteurs de la serenade , qu'ils s'enfuirent tous , les uns blessés , & les autres de peur de l'être.

Après leur retraite, l'écolier voulut remercier le Comte du secours qu'il en avoit reçu. Mais Belflor l'interrompit : laissons-là les discours , lui dit-il ; n'êtes-vous point

bleffé? Non, répondit Don Pedre. Eloignons-nous donc d'ici, reprit le Comte. Je vois que vous avez tué un homme. Il est dangereux de vous arrêter plus long-tems dans cette rue; la justice vous y pourroit surprendre. Ils marchèrent, auffi-tôt à grands pas, gagnèrent une autre rue, & quand ils furent loin de celle où s'étoit donné le combat, ils s'arrêtèrent.

Don Pedre, pouffé par les mouvemens d'une juſte reconnoiſſance, pria le Comte de ne lui pas cacher le nom du Cavalier à qui il avoit tant d'obligation. Belflor ne fit aucune difficulté de le lui apprendre, & il lui demanda auffi le ſien; mais l'écolier ne voulant pas ſe faire connoître, répondit qu'il s'appelloit Don Juan de Matos, & l'affura qu'il ſe ſouviendrait éternellement de ce qu'il avoit fait pour lui.

Je veux, lui dit le Comte, vous offrir dès cette nuit une occasion de vous acquitter envers moi. J'ai un rendez-vous qui n'est pas sans péril. J'allois chercher un ami pour m'y accompagner. Je connois votre valeur. Puis-je vous proposer Don Juan, de venir avec moi? Ce doute m'outrage, repartit l'écolier. Je ne sçaurois faire un meilleur usage de la vie que vous m'avez conservée, que de l'exposer pour vous. Partons, je suis prêt à vous suivre. Ainsi Belflor conduisit lui-même Don Pedre à la maison de Don Luis, & ils entrèrent tous deux par le balcon dans l'appartement de Léonor.

Don Cléophas en cet endroit interrompit le Diable : Seigneur Asmodée, lui dit-il, comment est-il possible que Don Pedre ne reconnût point la maison de son père? Il n'avoit garde de la recon-

noître, répondit le Démon; c'étoit une nouvelle demeure. Don Luis avoit changé de quartier, & logeoit dans cette maison depuis huit jours; ce que Don Pedre ne sçavoit pas. C'est ce que j'allois vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vif, vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens. Corrigez-vous de ce défaut-là.

Don Pedre, continua le Boiteux, ne croyoit donc pas être chez son pere. Il ne s'apperçut pas non plus que la personne qui les introduisoit, étoit la Dame Marcelle, puisqu'elle les reçut sans lumiere dans une anti-chambre, où Belflor pria son compagnon de rester pendant qu'il seroit dans la chambre de sa Dame. L'écolier y consentit, & s'assit sur une chaise l'épée nuë à la main, de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'Amour

alloit combler Belflor , & il souhaitoit d'être aussi heureux que lui ; quoiqu'il ne fût pas maltraité de sa Dame inconnue , elle n'avoit pas encore pour lui toutes les bontés que Léonor avoit pour le Comte.

Pendant qu'il faisoit là-dessus toutes les réflexions que peut faire un Amant passionné , il entendit qu'on essayoit doucement d'ouvrir une porte qui n'étoit pas celle des Amans , & il vit paroître de la lumière par le trou de la serrure. Il se leva brusquement , s'avança vers la porte qui s'ouvrit , & présenta la pointe de son épée à son pere ; car c'étoit lui qui venoit dans l'appartement de Léonor pour voir si le Comte n'y seroit point. Le bonhomme ne croyoit pas , après ce qui s'étoit passé , que sa fille & Marcelle , eussent osé le recevoir encore ; c'est ce qui l'avoit empêché de les faire cou-

cher dans un autre appartement. Il s'étoit toutefois avisé de penser que devant entrer le lendemain dans un Convent, elles auroient peut-être voulu l'entretenir pour la dernière fois.

Qui que tu sois, lui dit l'écolier, n'entre point ici, ou bien il t'en coûtera la vie. A ces mots, Don Luis envisagea Don Pedre, qui de son côté le regarde avec attention. Ils se reconnoissent. Ah! mon fils, s'écrie le vieillard, avec quelle impatience je vous attendois! pourquoi ne m'avez-vous pas fait avertir de votre arrivée? Craignez-vous de troubler mon repos? Hélas! je n'en puis prendre dans la cruelle situation où je me trouve! O mon pere! dit Don Pedre, toute éperdu, est-ce vous que je vois? Mes yeux ne sont-ils point déçus par une trompeuse ressemblance? D'où vient cet étonnement, reprit Don Luis? N'êtes-vous

vous pas chez votre pere ? Ne vous ai-je pas mandé que je demeure dans cette maison depuis huit jours ? Juste Ciel ! repliqua l'écolier , qu'est-ce que j'entends ? Je suis donc ici dans l'appartement de ma sœur.

Comme il achevoit ces paroles, le Comte qui avoit entendu du bruit & qui crut qu'on attaquoit son escorte, sortit l'épée à la main de la chambre de Léonor. Dès que le vieillard l'apperçut , il devint furieux , & le montrant à son fils : Voilà , s'écria-t'il , l'audacieux qui a ravi mon repos , & porté à notre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-nous. Hâtons-nous de punir ce traître. En disant cela , il tira son épée qu'il avoit sous sa robe de chambre , & voulut attaquer Belflor ; mais Don Pedre le retint. Arrêtez , mon pere , lui dit-il , moderez , je vous prie , les transports de votre colére. Quel est

votre dessein? mon fils, répondit le vieillard, vous retenez mon bras. Vous croyez, sans doute, qu'il manque de force pour nous venger. Hé bien, tirez donc raison vous-même de l'offense qu'on nous a faite, aussi-bien est-ce pour cela que je vous ai mandé de revenir à Madrid. Si vous périssez, je prendrai votre place. Il faut que le Comte tombe sous nos coups, ou qu'il nous ôte à tous deux la vie, après nous avoir ôté l'honneur.

Mon pere, reprit Don Pedre, je ne puis accorder à votre impatience ce qu'elle attend de moi. Bien loin d'attenter à la vie du Comte, je ne suis venu ici que pour la défendre. Ma parole y est engagée. Mon honneur le demande. Sortons, Comte, poursuivit-il, en s'adressant à Belflor. Ah! lâche, interrompit Don Luis en regardant Don Pedre d'un oeil irri-

ré, tu t'opposes, toi-même, à une vengeance, qui devrait t'occuper tout entier ! Mon fils, mon propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné ma fille ! Mais n'espere pas tromper mon ressentiment. Je vais appeller tous mes domestiques, je veux qu'ils me vengent de sa trahison & de sa lâcheté.

Seigneur, repliqua Don Pedre, rendez plus de justice à votre fils. Cessez de le traiter de lâche : il ne merite point ce nom odieux. Le Comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a proposé, sans me connoître, de l'accompagner à son rendez-vous. Je me suis offert à partager les périls qu'il y pouvoit courir, sans sçavoir que ma reconnoissance engageoit imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours. Par-là je m'acquitte envers

M. ij

lui. Mais je ne ressens pas moins vivement que vous, l'injure qu'il nous a faite, & dès demain vous me verrez chercher à répandre son sang avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'hui à le conserver.

Le Comte qui n'avoit point parlé jusques-là, tant il avoit été frappé du merveilleux de cette aventure, prit alors la parole. Vous pourriez, dit-il à l'écolier, assez mal venger cette injure par la voye des armes. Je veux vous offrir un moyen plus sûr de rétablir votre honneur. Je vous avouërai que jusqu'à ce jour je n'ai pas eu dessein d'épouser Léonor ; mais ce matin j'ai reçu de sa part une lettre qui m'a touché, & ses pleurs viennent d'achever l'ouvrage ; le bonheur d'être son époux fait à présent ma plus chere envie. Si le Roi vous destine une autre femme, dit Don Luis, comment vous dispenserez-

vous ? ... Le Roi ne m'a proposé aucun parti , interrompit Belflor en rougissant. Pardonnez , de grâce , cette fable à un homme dont la raison étoit troublée par l'amour. C'est un crime que la violence de ma passion m'a fait commettre , & que j'expie en vous l'avouant ,

Seigneur , reprit le vieillard , après cet aveu qui sied bien à un grand cœur , je ne doute plus de votre sincérité. Je vois que vous voulez en effet réparer l'affront que nous avons reçu ; ma colere cede aux assurances que vous m'en donnez. Souffrez que j'oublie mon ressentiment dans vos bras. En achevant ces mots , il s'approcha du Comte , qui s'étoit avancé pour le prévenir. Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises ; ensuite Belflor se tournant vers Don Pedre : & vous faux Don Juan , lui dit-il , vous qui avez déjà gagné mon

estime par une valeur incomparable & par des sentimens généreux, venez, que je vous voue une amitié de frere. En disant cela, il embrassa Don Pedre, qui reçut ses embrassemens d'un air soumis & respectueux, & lui répondit : Seigneur, en me promettant une amitié si précieuse, vous acquererez la mienne. Comptez sur un homme qui vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie.

Pendant que ces Cavaliers tenoient de semblables discours, Léonor qui étoit à la porte de sa chambre, ne perdoit pas un mot de tout ce que l'on disoit. Elle avoit d'abord été tentée de se montrer & de s'aller jeter au milieu des épées, sans sçavoir pourquoi ; Marcelle l'en avoit empêchée ; mais lorsque cette adroite Duegne vit que les affaires se terminoient à l'amiable, elle jugea

que la présence de sa Maîtresse & la sienne ne gâteroient rien. C'est pourquoi elles parurent toutes deux le mouchoir à la main, & coururent en pleurant se prosterner devant Don Luis. Elles craignoient, avec raison, qu'après les avoir surprises la nuit dernière, il ne leur fût mauvais gré de la récidive ; mais il fit relever Léonor, & lui dit : Ma fille, essuyez vos larmes, je ne vous ferai point de nouveaux reproches ; puisque votre amant veut garder la foi qu'il vous a jurée, je consens d'oublier le passé.

Oùi, Seigneur Don Luis, dit le Comte, j'épouserai Léonor, & pour réparer encore mieux l'offense que je vous ai faite ; pour vous donner une satisfaction plus entière, & à votre fils un gage de l'amitié que je lui ai vouée, je lui offre ma sœur Eugénie. Ah ! Seigneur, s'écria Don Luis, avec

transports, que je suis sensible à l'honneur que vous faites à mon fils ! Quel pere fut jamais plus content ? Vous me donnez autant de joie que vous m'avez causé de douleur.

Si le vieillard parut charmé de l'offre du Comte, il n'en fut pas de même de Don Pedre : comme il étoit fortement épris de son inconnue, il demeura si troublé, si interdit, qu'il ne put dire une parole. Mais Belflor, sans faire attention à son embarras, sortit en disant, qu'il alloit ordonner les apprêts de cette double union, & qu'il lui tardoit d'être attaché à eux par des chaînes si étroites.

Après son départ, Don Luis laissa Léonor dans son appartement, & monta dans le sien avec Don Pedre, qui lui dit avec toute la franchise d'un écolier : Seigneur dispensez - moi, je vous prie, d'épouser la sœur du Comte.
C'est

C'est assez qu'il épouse Leonor.
 Ce mariage suffit pour rétablir
 l'honneur de notre famille. Hé
 quoi ! mon fils , répondit le vieil-
 lard, auriez-vous de la répugnance
 à vous marier avec la sœur du
 Comte ? Oüi, mon pere , repartit
 Don Pedre ; cette union , je vous
 l'avouë , seroit un cruel supplice
 pour moi , & je ne vous en cache-
 rai point la cause. J'aime , ou pour
 mieux dire, j'adore depuis six mois,
 une Dame charmante. J'en suis
 écouté. Elle seule peut faire le
 bonheur de ma vie.

Que la condition d'un pere est
 malheureuse , dit alors Don Luis !
 il ne trouve presque jamais ses en-
 fans disposés à faire ce qu'il desire.
 Mais quelle est donc cette person-
 ne qui a fait sur vous une si forte
 impression ? Je ne le sçai point en-
 core, lui répondit Don Pedre. Elle
 a promis de me l'apprendre , lors-
 qu'elle sera satisfaite de ma conf-

tance & de ma discretion. Mais je ne doute pas que sa maison ne soit une des plus illustres d'Espagne.

Et vous croyez, repliqua le vieillard, en changeant de ton, que j'aurai la complaisance d'approuver votre amour romanesque ? Je souffrirai que vous renonciez au plus glorieux établissement que la fortune puisse vous offrir, pour vous conserver fidèle à un objet dont vous ne sçavez pas seulement le nom ? N'attendez point cela de ma bonté. Etouffez plutôt les sentimens que vous avez pour une personne qui est peut-être indigne de vous les avoir inspirés, & ne songez qu'à mériter l'honneur que le Comte veut vous faire. Tous ces discours sont inutiles, mon pere, repartit l'écolier, je sens que je ne pourrai jamais oublier mon inconnu : rien ne sera capable de me détacher d'el-

le. Quand on me proposeroit une Infante..... Arrêtez , s'écria brusquement Don Luis , c'est trop insolemment vanter une constance qui excite ma colère. Sortez , & ne vous présentez plus devant moi , que vous ne soyez prêt à m'obéir.

Don Pedre n'osa repliquer à ces paroles , de peur de s'en attirer de plus dures. Il se retira dans une chambre où il passa le reste de la nuit à faire des reflexions autant tristes qu'agréables. Il pensoit avec douleur qu'il alloit se broüiller avec toute sa famille en refusant d'épouser la sœur du Comte. Mais il en étoit tout consolé , lorsqu'il venoit à se représenter que son inconnue lui tiendrait compte d'un si grand sacrifice. Il se flattoit même qu'après une si belle preuve de fidélité , elle ne manqueroit pas de lui découvrir sa condition qu'il s'imaginoit éga-

le pour le moins à celle d'Eugénie.

Dans cette espérance , il sortit dès qu'il fut jour , & alla se promener au Prado , en attendant l'heure de se rendre au logis de Dona Juana , c'est le nom de la Dame chez qui il avoit coutume d'entretenir tous les matins sa maîtresse. Il attendit ce moment avec beaucoup d'impatience , & quand il fut venu , il courut au rendez-vous.

Il y trouva l'inconnue qui s'y étoit rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; mais il la trouva qui fondeoit en pleurs avec Dona Juana , & qui paroissoit agitée d'une vive douleur. Quel spectacle pour un amant ! Il s'approcha d'elle tout troublé , & se jettant à ses genoux : Madame , lui dit-il , que dois-je penser de l'état où je vous vois ? Quel malheur m'annonce ces larmes qui me percent le cœur ?

Vous ne vous attendez pas , lui répondit-elle , au coup fatal que j'ai à vous porter. La fortune cruelle va nous séparer pour jamais. Nous ne vous verrons plus.

Elle accompagna ces paroles de tant de soupirs , que je ne sçai si Don Pedre fut plus touché des choses qu'elle disoit , que de l'affliction dont elle paroissoit saisie en les disant. Juste Ciel , s'écria-t'il avec un transport de fureur dont il ne fut pas maître , peux-tu souffrir que l'on détruise une union dont tu connois l'innocence ! Mais , Madame , ajouta-t'il , vous avez pris peut-être de fausses alarmes. Est-il certain qu'on vous arrache au plus fidèle amant qui fût jamais ? Suis-je en effet le plus malheureux de tous les hommes ? Notre infortune n'est que trop assurée , répondit l'inconnue ; mon frere , de qui ma main dépend , me marie aujourd'hui. Il vient de me

le déclarer lui-même. Eh ! quel est cet heureux époux, répliqua Don Pedre, avec précipitation ? Nommez-le moi, Madame, je vais dans mon désespoir.... Je ne sçai point encore son nom, interrompit l'inconnue ; mon frere n'a pas voulu m'en instruire. Il m'a dit seulement, qu'il souhaitoit que je visse le Cavalier auparavant.

Mais, Madame, dit Don Pedre, vous soumettez-vous sans résistance aux volontés d'un frere ? Vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans vous plaindre d'un si cruel sacrifice ? Ne ferez-vous rien en ma faveur ? Helas ! je n'ai pas craint de m'exposer à la colère de mon pere, pour me conserver à vous. Ses menaces n'ont pû ébranler ma fidélité, & avec quelque rigueur qu'il puisse me traiter, je n'épouserai point la Dame qu'on me propose, quoique ce soit un parti très-considérable. Et qui est

Cette Dame , dit l'inconnuë ? C'est la sœur du Comte de Belflor , répondit l'écolier. Ah ! Don Pedre , répliqua l'inconnuë , en faisant paroître une extrême surprise , vous vous méprenez sans doute ; vous n'êtes point sûr de ce que vous dites. Est-ce en effet Eugénie , la sœur de Belflor , que l'on vous a proposée ?

Oùï , Madame ; repartit Don Pedre , le Comte lui-même m'a offert sa main. Hé quoi ! s'écria-t-elle , il seroit possible que vous fussiez ce Cavalier à qui mon frère me destine ? Qu'entens-je ! s'écria l'écolier à son tour , la sœur du Comte de Belflor seroit mon inconnuë ! Oùï , Don Pedre , repartit Eugénie ; mais peu s'en faut que je ne croye plus l'être en ce moment , tant j'ai de peine à me persuader du bonheur dont vous m'assurez.

A ces mots , Don Pedre lui em-

brassa les genoux. Ensuite il lui prit une de ses mains qu'il baïsa avec tous les transports que peut sentir un Amant, qui passe subitement d'une extrême douleur à un excès de joye. Pendant qu'il s'abandonnoit aux mouvemens de son amour, Eugenie de son côté lui faisoit mille caresses, qu'elle accompagnoit de mille paroles tendres & flatteuses: Que mon frere, disoit-elle, m'eût épargné de peines, s'il m'eût nommé l'époux qu'il me destine! Que j'avois déjà conçu d'aversion pour cet époux! Ah! mon cher Don Pedre, que je vous ai haï! Belle Eugenie, répondoit-il, que cette haine a de charme pour moi! Je veux la mériter en vous adorant toute ma vie.

Après que ces deux amans se furent donnés toutes les marques les plus touchantes d'une tendresse mutuelle, Eugenie voulut sça-

voir comment l'écolier avoit pu gagner l'amitié de son frere. Don Pedre ne lui cacha point les amours du Comte & de sa sœur ; & lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit dernière. Ce fut pour elle un surcroît de plaisir d'apprendre que son frere devoit épouser la sœur de son amant. Dona Juana prenoit trop de part au sort de son amie , pour n'être pas sensible à cet heureux événement. Elle lui en témoigna sa joie aussi-bien qu'à Don Pedre , qui se sépara enfin d'Eugenie , après être convenu avec elle , qu'ils ne feroient pas semblant tous deux de se connoître quand ils se verroient devant le Comte.

Don Pedre s'en retourna chez son pere , qui le trouvant disposé à lui obéir , en fut d'autant plus réjoui , qu'il attribua son obéissance à la maniere ferme dont il lui avoit parlé la nuit. Ils atten-

doient des nouvelles de Belflor ; lorsqu'ils reçurent un billet de sa part. Il leur mandoit, qu'il venoit d'obtenir l'agrément du Roi pour son mariage & pour celui de sa sœur, avec une Charge considérable pour Don Pedre : Que dès le lendemain ces deux mariages se pourroient faire ; parce que les ordres qu'il avoit donnés pour cela s'exécutoient avec tant de diligence que les préparatifs étoient déjà fort avancés. Il vint l'après-dînée confirmer ce qu'il leur avoit écrit, & leur présenter Eugenie.

Don Luis fit à cette Dame toutes les caresses imaginables, & Léonor ne se laissoit point de l'embrasser. Pour Don Pedre, de quelques mouvemens d'amour & de joye qu'il fût agité, il se contraignit assez pour ne pas donner au Comte le moindre soupçon de leur intelligence.

Comme Belflor s'attachoit particulièrement à observer sa sœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, que Don Pedre ne lui déplaisoit pas. Pour en être plus assuré, il la prit un moment en particulier, & lui fit avouer qu'elle trouvoit le Cavalier fort à son gré. Il lui apprit ensuite son nom & sa naissance, ce qu'il n'avoit pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévînt contre lui, & ce qu'elle feignit d'entendre, comme si elle l'eût ignoré.

Enfin, après beaucoup de complimens de part & d'autre, il fut résolu que les nûces se feroient chez Don Luis. Elles ont été faites ce soir & ne sont point encore achevées; voilà pourquoi l'on se réjouît dans cette maison. Tout le monde s'y livre à la joye. La seule Dame Marcelle n'a point de

part à ces réjouissances. Elle pleure en ce moment , tandis que les autres rient ; car le Comte de Bel-flor , après son mariage , a tout avoué à Don Luis , qui a fait enfermer cette Duégne en *Monasterio de las Arrepentidas* , où les mille pistoles qu'elle a reçues pour séduire Léonor , serviront à lui en faire faire pénitence le reste de ses jours.

CHAPITRE VI.

Des nouvelles choses que vit Don Cléofas & de quelle maniere il fut vengé de Dona Thomasa.

Tournons-nous d'un autre côté , pour suivre Asmodée. Parcourons de nouveaux objets. Laissez tomber vos regards sur l'Hôtel qui est directement au-dessous de nous ; vous y verrez une chose

assez rare. C'est un homme chargé de dettes, qui dort d'un profond sommeil. Il faut donc que ce soit une personne de qualité, dit Léandro. Justement, répondit le Démon. C'est un Marquis de cent mille ducats de rente, & dont pourtant la dépense excède le revenu. Sa table & ses Maîtresses le mettent dans la nécessité de s'endetter ; mais cela ne trouble point son repos ; au contraire, quand il veut bien devoir à un Marchand, il s'imaginer que ce Marchand lui a beaucoup d'obligation. C'est chez vous, disoit-il l'autre jour à un Draprier, c'est chez vous que je veux désormais prendre à crédit ; je vous donne la préférence.

Pendant que ce Marquis goûte si tranquillement la douceur du sommeil qu'il ôte à ses créanciers, considérez un homme qui.... Attendez, Seigneur Asmodée, interrompit brusquement Don Cléo-

fas; j'apperçois un carosse dans la
 rue, je ne veux pas le laisser passer
 sans vous demander ce qu'il y a
 dedans. Chut! lui dit le Boiteux
 en baissant la voix, comme s'il eût
 craint d'être entendu: Apprenez
 que ce carosse recèle un des plus
 graves personnages de la Monar-
 chie. C'est un Président qui va s'é-
 gayer chez une vieille Asturienne
 dévouée à ses plaisirs. Pour n'être
 pas reconnu, il a pris la précaution
 que prenoit Caligula, qui mettoit
 en pareille occasion une perruque
 pour se déguiser.

Revenons au tableau que je
 voulois offrir à vos regards quand
 vous m'avez interrompu. Regar-
 dez tout au haut de l'Hôtel du
 Marquis un homme qui travaille
 dans un cabinet rempli de Livres
 & de Manuscrits. C'est peut-être,
 dit Zambullo, l'Intendant qui s'oc-
 cupe à chercher les moyens de
 payer les dettes de son Maître. Bon,

répondit le Diable , c'est bien à cela vraiment que s'amusent les Intendans de ces sortes de Maisons. Ils songent plutôt à profiter du dérangement des affaires , qu'à y mettre ordre. Ce n'est donc pas un Intendant que vous voyez. C'est un Auteur. Le Marquis le loge dans son Hôtel pour se donner un air de protecteur des Gens de Lettres. Cet Auteur , repliqua Don Cléofas , est apparemment un grand sujet. Vous en allez juger , repartit le Démon. Il est entourré de mille volumes , & il en compose un où il ne met rien du sien. Il pille dans ces livres & ces manuscrits , & quoiqu'il ne fasse qu'arranger & lier ses larcins, il a plus de vanité qu'un véritable Auteur.

Vous ne sçavez pas , continua l'Esprit , qui demeure à trois portes au-dessous de cet Hôtel : C'est la Chichona ; cette même femme , dont j'ai fait une si honnête men-

tion dans l'histoire du Comte de Belflor. Ah ! que je suis ravi de la voir , dit Léandro. Cette bonne personne si utile à la jeunesse , est sans doute une de ces deux vieilles que j'apperçois dans une salle basse. L'une a les coudes appuyés sur une table & regarde attentivement l'autre , qui compte de l'argent. Laquelle des deux est la Chichona ? C'est , dit le Démon , celle qui ne compte point. L'autre nommée la Pébrada , est une honorable Dame de la même profession. Elles sont associées & elles partagent en ce moment les fruits d'une aventure qu'elles viennent de mettre à fin.

La Pébrada est la plus achalandée ; elle a la pratique de plusieurs veuves riches à qui elle porte tous les jours sa liste à lire. Qu'appellez-vous la liste ? interrompit l'écolier. Ce sont , repartit Asmodée , les noms de tous les étrangers

gers bien faits qui viennent à Madrid, & sur tout des François. D'abord que cette Négociatrice apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leurs Auberges s'informer adroitement de quel país ils sont; de leur naissance, de leur taille, de leur air & de leur âge, puis elle en fait son rapport à ses veuves qui font leurs réflexions là-dessus; & si le cœur en dit aux dites veuves, elle le sabouche avec lesdits étrangers.

Cela est fort commode, & juste en quelque façon, repliqua Zambulo en souriant; car enfin sans ces bonnes Dames & leurs agentes, les jeunes étrangers qui n'ont point ici de connoissances, perdroient un temps infini à en faire. Mais dites-moi s'il y a de ces veuves & de ces Maquignones dans les autres Païs? Bon, s'il y en a, répondit le Boiteux, en pouvez-vous douter? Je remplirois bien

mal mes fonctions , si je négligeois d'en pourvoir les grandes villes.

Donnez votre attention au voisin de la Chichona , à cet Imprimeur qui travaille tout seul dans son Imprimerie. Il y a trois heures qu'il a renvoyé ses garçons. Il va passer la nuit à imprimer un livre secrètement. Eh ! quel est donc cet ouvrage , dit Léandro ? Il traite des injures , répondit le Démon. Il prouve que la Religion est préférable au point d'honneur , & qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense. Oh ! le maraud d'Imprimeur , s'écria l'écolier ! il fait bien d'imprimer en secret son infâme Livre. Que l'Auteur ne s'avise pas de se faire connoître , je serois le premier à le bâtonner. Est-ce que la Religion défend de conserver son honneur ?

N'entrons pas dans cette dis-

cassion , interrompit Asmodée avec un souris malin. Il paroît que vous avez bien profité des leçons de morale qui vous ont été données à Alcalá. Je vous en félicite. Vous direz ce qu'il vous plaira , interrompit à son tour Don Cléofas. Que l'Auteur de ce ridicule ouvrage fasse les plus beaux raisonnemens du monde ; je m'en moque , je suis Espagnol ; rien ne me semble si doux que la vengeance. Et puisque vous m'avez promis de punir la perfidie de ma maîtresse , je vous somme de me tenir parole.

Je cede avec plaisir au transport qui vous agite , dit le Démon , que j'aime ces bons naturels qui suivent tous leurs mouvemens sans scrupule. Je vais vous satisfaire tout à l'heure , aussi-bien le temps de vous venger est arrivé ; mais je veux auparavant vous faire voir une chose très-réjoüissante. Portez la vûe au delà de l'Imprimerie , & obser-

vez-bien ce qui se passe dans un appartement tapissé de drap musc. J'y remarque, répondit Léandro, cinq ou six femmes qui donnent, comme à l'envi, des bouteilles de verre à une espee de valet ; & elles me paroissent furieusement agitées.

Ce sont, reprit le Boiteux, des dévotes qui ont grand sujet d'être émûes. Il y a dans cet appartement un Inquisiteur malade. Ce vénérable personnage qui a près de trente-cinq ans, est couché dans une autre chambre que celles où sont ces femmes. Deux de ses plus cheres penitentes le veillent. L'une fait ses bouillons, & l'autre à son chevet, a soin de lui tenir la tête chaude, & de lui couvrir la poitrine d'une couverture composée de cinquante peaux de moutons. Quelle est donc sa maladie, repliqua Zambullo ? Il est enrhumé du cerveau, repartit le Dia-

ble ; & il est à craindre que le rhume ne lui tombe sur la poitrine.

Ces autres dévotes que vous voyez dans son anti-chambre , accourent avec des remèdes sur le bruit de son indisposition. L'une apporte pour la toux des Sirops de Jujubes , d'Althea , de Corail & de Thussilage ; l'autre pour conserver les poulmons de Sa Révérence , s'est chargée de Sirops de Longuevie , de Veronique , d'Immortelle & d'Elixir de propriété. Une autre pour lui fortifier le cerveau & l'estomac , a des eaux de Melisse , de Cannelle orgée , de l'eau Divine & de l'eau Theriacale , avec des Essences de Muscade & d'Ambre gris. Celle-ci vient offrir des confectious Anacardines & Bezoardiques ; & celle-là des Teintures d'Oeillets , de Corail , de Mille-fleurs , de Soleil , & d'Emeraude. Toutes ces Penitentes

zélées vantent au valet de l'Inquisiteur les choses qu'elles apportent. Elles le tirent à part tour à tour, & chacune lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille : Laurent, mon cher Laurent, fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence.

Parbleu, s'écria Don Cléofas ! il faut avouer que ce sont d'heureux mortels que ces Inquisiteurs. Je vous en réponds, reprit Asmodée. Peu s'en faut que je n'envie leur sort : Et de même qu'Alexandre disoit un jour qu'il auroit voulu être Diogène, s'il n'eût pas été Alexandre, je dirois volontiers, que si je n'étois pas Diable, je voudrois être Inquisiteur.

Allons, Seigneur écolier, ajouta-t-il, allons présentement punir l'ingrate qui a si mal payé votre tendresse. Alors Zambullo saisit le bout du manteau d'Asmodée, qui fendit une seconde fois les airs

avec lui, & alla se poser sur la maison de Dona Thomasa.

Cette friponne étoit à table avec les quatre Spadassins qui avoient poursuivi Léandro sur les gouttieres. Il fremit de couroux en les voyant manger deux perdreaux & un lapin qu'il avoit payés & fait porter chez la Traîtresse, avec quelques bouteilles de bon vin. Pour surcroît de douleur, il s'appercevoit que la joye regnoit dans ce repas, & jugeoit aux demonstrations de Thomasa, que la compagnie de ces malheureux étoit plus agréable que la sienne à cette scelerate. O les bourreaux, s'écria-t'il d'un ton furieux ! Les voilà qui se régalent à mes dépens ! Quelle mortification pour moi !

Je conviens, lui dit le Démon, que ce spectacle n'est pas fort réjouissant pour vous ; mais quand on fréquente les Dames galantes,

on doit s'attendre à ces aventures. Elles sont arrivées mille fois en France aux Abbés , aux Gens de robe & aux Financiers. Si j'avois une épée , reprit Don Cleofas , je ferois sur ces coquins & troubleroie leurs plaisirs. La partie ne seroit pas égale , repartit le Boiteux, si vous les attaquiez tout seul. Laissez-moi le soin de vous venger. J'en viendrai mieux à bout que vous. Je vais mettre la division parmi ces Spadassins en leur inspirant une fureur luxurieuse. Ils vont s'armer les uns contre les autres. Vous allez voir un beau vacarme.

A ces mots , il souffla , & il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit en serpentant comme un feu d'artifice ; & se répandit sur la table de Dona Thomasa. Aussi-tôt un des convives sentant l'effet de ce souffle , s'approcha de la Dame & l'embrassa avec

vec transport. Les autres entraînés par la force de la même vapeur, voulurent lui arracher la grivoise. Chacun demande la préférence. Ils se la disputent. Une jalouse rage s'empare d'eux; ils en viennent aux mains. Ils tirent leurs épées & commencent un rude combat. Cependant, Dona Thomasa pousse d'horribles cris. Tout le voisinage est bien-tôt en rumeur. On crie à la Justice. La Justice vient; elle enfonce la porte; elle entre & trouve deux de ces breteurs étendus sur le plancher. Elle se saisit des autres & les mène en prison avec la courtisane. Cette malheureuse avoit beau pleurer, s'arracher les cheveux, & se désespérer, les gens qui la conduisoient n'en étoient pas plus touchés que Zambullo, qui en faisoit de grands éclats de rire avec Asmodée.

Hé bien! dit ce Démon à l'éco-

lier, êtes-vous content ? Non, répondit Don Cléofas. Pour me donner une entière satisfaction, portez-moi sur les prisons ; que j'aye le plaisir d'y voir enfermer la misérable qui s'est jouée de mon amour, Je me sens pour elle plus de haine en ce moment, que je n'ai jamais eu de tendresse. Je le veux bien, lui repliqua le Diable ; vous me trouverez toujours prêt à suivre vos volontés, quand elles seroient contraires aux miennes & à mes intérêts, pourvû que ce soit pour votre bien.

Ils volèrent tous deux sur les prisons, où bien-tôt arrivèrent les deux Spadassins qui furent logés dans un cachot noir. Pour Thomasa, on la mit sur la paille avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie qu'on avoit arrêtées le même jour, & qui devoient être transférées le lendemain au lieu destiné pour ces sortes de créatures.

Je suis à present satisfait , dit Zambullo , j'ai goûté une pleine vengeance ; ma mie Thomasse ne passera pas la nuit aussi agréablement qu'elle se l'étoit promis. Nous irons où il vous plaira continuer nos observations. Nous sommes ici dans un endroit propre à cela , répondit l'Esprit. Il y a dans ces prisons un grand nombre de coupables & d'innocens. C'est un séjour qui sert à commencer le châtiment des uns & à purifier la vertu des autres. Il faut que je vous montre quelques prisonniers de ces deux especes , & que je vous dise pourquoi on les retient dans les fers.

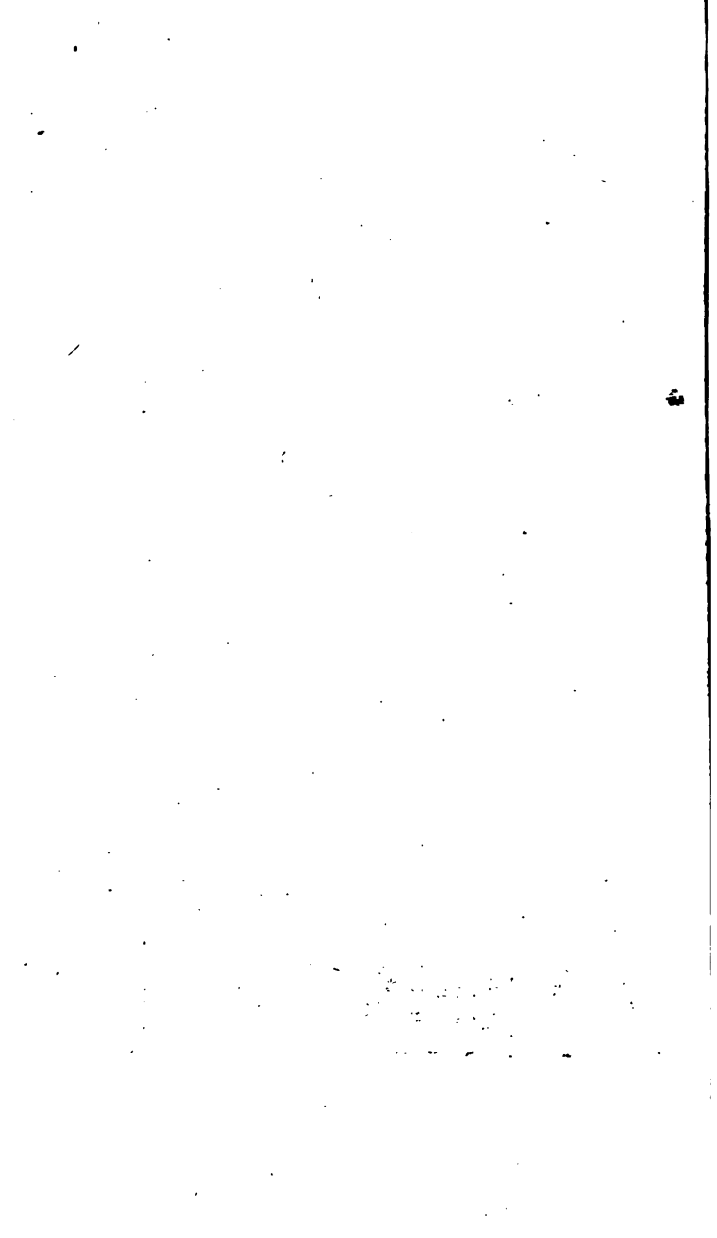
CHAPITRE VII.

Des Prisonniers.

Avant que j'entre dans ce détail , observez un peu les guichetiers qui sont à l'entrée de ces horribles lieux. Les Poëtes de l'antiquité n'ont mis qu'un Cerbere à la porte de leurs enfers ; il y en a ici bien davantage , comme vous voyez. Ces guichetiers sont des hommes qui ont perdu tout sentiment humain. Le plus méchant de mes confreres pourroit à peine en remplacer un. Mais je m'apperçois , ajouta t'il , que vous considerez avec horreur ces chambres où il n'y a pour tous meubles que des grabats : ces cachots affreux vous paroissent autant de tombeaux. Vous êtes justement étonné de la misere que vous y remarquez , &



Dubercelle Sculp.



Vous déplorez le sort des malheureux que la Justice y retient. Cependant ils ne sont pas tous également à plaindre. C'est ce que nous allons examiner.

Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite, quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits; l'un est un cabaretier, accusé d'avoir empoisonné un Etranger qui creva l'autre jour dans sa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt; l'hôte soutient, que c'est la quantité. Et il sera crû en Justice; car l'Etranger étoit Allemand. Eh! qui a raison du cabaretier ou de ses accusateurs, dit Don Cléofas? La chose est problématique, répondit le Diable. Il est bien vrai que le vin étoit frelaté; mais, ma foi, le Seigneur Allemand en a tant bû, que les Juges peuvent en conscience remettre en liberté le cabaretier.

Le second prisonnier, est un assassin de profession, un de ces scelerats qu'on appelle *Valientes*, & qui pour quatre ou cinq pistoles prêtent obligeamment leur ministère à tous ceux qui veulent faire cette dépense pour se débarrasser de quelqu'un secrètement. Le troisième, un Maître à danser qui s'habille comme un petit-maître, & qui a fait faire un mauvais pas à une de ses écolieres. Et le quatrième, un galant qui a été surpris la semaine passée par la *Ronda*, dans le temps qu'il montoit par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connoît & dont le mari est absent. Il ne tient qu'à lui de se tirer d'affaire, en déclarant son commerce amoureux; mais il aime mieux passer pour un voleur, & s'exposer à perdre la vie, que de commettre l'honneur de sa Dame.

Voilà un amant bien discret, dit

l'écolier ! Il faut avouer que notre Nation l'emporte sur les autres en fait de galanterie. Je vais parler qu'un François, par exemple, ne seroit pas capable, comme nous, de se laisser pendre par discrétion. Non, je vous assure, dit le Diable, il monteroit plutôt exprès à un balcon pour deshonorer une femme qui auroit des bontés pour lui.

Dans un cabinet auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, est une fameuse Sorciere, qui a la réputation de sçavoir faire des choses impossibles. Par le pouvoir de son art, de vieilles Dotiarières trouvent, dit-on, de jeunes gens qui les aiment but à but, les maris deviennent fidèles à leurs femmes, & les coquettes véritablement amoureuses des riches Cavaliers qui s'attachent à elles. Mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne possède

point d'autre secret que celui de persuader qu'elle en a , & de vivre commodément de cette opinion. Le Saint Office réclame cette créature-là , qui pourra bien être brûlée au premier Acte de Foi.

Au-dessous du cabinet, il y a un cachot noir , qui sert de gîte à un jeune cabaretier. Encore un hôte de taverne, s'écria Léandro ! Ces sortes de gens-là veulent-ils donc empoisonner tout le monde ? Celui-ci , reprit Asmodée , n'est pas dans le même cas. On arrêta, ce misérable , avant-hier , & l'Inquisition le réclame aussi. Je vais en peu de mots vous dire le sujet de sa détention.

Un vieux soldat parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience , à l'emploi de Sergent dans sa compagnie , vint faire des recrues à Madrid. Il alla demander un logement dans un cabaret. On

lui-dit, qu'il y avoit à la verité des chambres vuides; mais qu'on ne pouvoit lui en donner aucune, parce qu'il revenoit toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitoit fort les étrangers, quand ils avoient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le Sergent. Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra. Donnez-moi de la lumiere, du vin, une pipe & du tabac, & soiez fans inquiétude sur le reste. Les esprits ont de la consideration pour les gens de guerre qui ont blanchi sous le harnois.

On mena le Sergent dans une chambre, puisqu'il paroissoit si résolu, & on lui porta tout ce qu'il avoit demandé. Il se mit à boire & à fumer. Il étoit déjà plus de minuit, que l'Esprit n'avoit point encore troublé le profond silence qui regnoit dans la maison. On

eût dit qu'effectivement il respectoit ce nouvel hôte. Mais entre une heure & deux, le grivois entendit tout-à-coup un bruit horrible, comme de ferrailles, & vit bien-tôt entrer dans sa chambre un phantôme épouvantable, vêtu de drap noir & tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut pas autrement ému de cette apparition. Il tira son épée, s'avança vers l'Esprit, & lui en déchargea du plat sur la tête une assez rude coup.

Le phantôme peu accoutumé à trouver des hôtes si hardis, fit un cri, & remarquant que le soldat se préparoit à recommencer, il se prosterna très-humblement devant lui, en disant : De grace, Seigneur Sergent, ne m'en donnez pas davantage. Ayez pitié d'un pauvre Diable qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence. Je vous en conjure par

Saint Jacques , qui étoit comme vous , un grand Spadassin. Si tu veux conserver ta vie , répondit le Soldat , il faut que tu me dises qui tu es , & que tu me parles sans déguisement , ou bien je vais te fendre en deux comme les Chevaliers du temps passé fendoient les Geans qu'ils rencontroient. A ces mots , l'Esprit voyant à qui il avoit affaire , prit le parti d'avouer tout.

Je suis , dit-il au Sergent , le maître garçon de ce cabaret. Je m'appelle Guillaume. J'aime Juannilla , qui est la fille unique du logis , & je ne lui déplais pas. Mais comme son pere & sa mere ont en vûe une alliance plus relevée que la mienne , pour les obliger à me choisir pour gendre , nous sommes convenus, la petite fille & moi , que je ferois toutes les nuits le personnage que je fais. Je m'enveloppe le corps d'un long man-

teau noir, & je me pends au coin
une chaîne de tourne-broche, a-
vec laquelle je cours toute la mai-
son, depuis la cave jusqu'au gre-
nier, en faisant tout le bruit que
vous avez entendu. Quand je suis
à la porte de la chambre du maî-
tre & de la maîtresse, je m'arrête
& m'écrie : *N'esperez pas que je
vous laisse en repos, que vous n'ayez
marié Juanilla avec votre maître
garçon.*

Après avoir prononcé ces pa-
roles d'une voix que j'affecte gros-
se & cassée, je continuë mon ca-
rillon, & j'entre ensuite par une
fenêtre dans un cabinet où Jua-
nilla couche seule, & je lui rends
compte de ce que j'ai fait. Sei-
gneur Sergent, continua Guillau-
me, vous jugez bien que je vous
dis la vérité. Je sçai qu'après cet
aveu vous pouvez me perdre en
apprenant à mon maître ce qui se
passe ; mais si vous voulez me ser-

vir, au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnoissance.... Eh ! quel service peux-tu attendre de moi, interrompit le soldat ? Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain, que vous avez vu l'Esprit, & qu'il vous a fait si grand peur.... Comment, ventre-bleu, grand peur, interrompit encore le grivois ! vous voulez que le Sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur ? J'aime-rois mieux que cent mille Diables m'eussent.... Cela n'est pas absolument nécessaire, interrompit à son tour Guillaume ; & après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parliez, pourvu que vous secondiez mon dessein. Lorsque j'aurai épousé Juanilla, & que je serai établi, je promets de vous régaler tous les jours pour rien, vous & tous vos amis. Vous êtes séduisant, Monsieur Guillaume,

s'écria le grivois ! Vous me proposez d'appuyer une fourberie : l'affaire ne laisse pas d'être sérieuse ; mais vous vous y prenez d'une manière qui m'étourdit sur les conséquences. Allez, continuez de faire du bruit & d'en rendre compte à Juanilla. Je me charge du reste.

En effet, dès le lendemain matin, le Sergent dit à l'hôte & à l'hôtesse : J'ai vû l'Esprit : je l'ai entretenu : il est très-raisonnable. Je suis, m'a-t-il dit, le bisaïeul du maître de ce cabaret. J'avois une fille que je promis au pere du grand pere de son garçon. Néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariaï à un autre & je mourus peu de temps après. Je souffre depuis ce temps-là. Je porte la peine de mon parjure ; & je ne serai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épousé une personne de la famille de Guillaume. C'est pour,

quoi je reviens toutes les nuits dans cette maison. Cependant j'ai beau dire que l'on marie ensemble Juanilla & le maître garçon, le fils de mon petit-fils fait la sourde oreille, aussi-bien que sa femme, mais dites-leur, s'il vous plaît, Seigneur Sergent, que s'ils ne font au plutôt ce que je desire, j'en viendrai avec eux aux voyes de fait, Je les tourmenterai, l'un & l'autre d'une étrange façon.

L'hôte est un homme assez simple, il fut ébranlé de ce discours; & l'hôtesse encore plus foible que son mari, croyant déjà voir le revenant à ses trousses, consentit à ce mariage, qui se fit dès le jour suivant. Guillaume, peu de temps après, s'établit dans un autre quartier de la Ville. Le Sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment, & le nouveau cabaretier, par reconnoissance, lui donna d'abord du vin à discrétion.

Ce qui plaisoit si fort au grivois, qu'il menoit tous ses amis à ce cabaret. Il y faisoit même ses enrôlemens & y enyvroit la recrue.

Mais enfin , l'hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa pensée au Soldat, qui sans songer qu'effectivement il passoit la convention , fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit : L'autre repliqua , & la conversation finit par quelques coups de plat d'épée que le cabaretier reçut. Plusieurs passans voulurent prendre le parti du Bourgeois. Quebrantador en blessa trois ou quatre , & n'enferoit pas demeuré-là , si tout à coup il n'eût été assailli par une foule d'archers qui l'arrêterent comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison , où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire ; & sur sa déposition , la Justice s'est aussi emparée de Guillaume.

laume. Le beau-pere demande que le mariage soit cassé, & le Saint Office informé que Guillaume a de bons effets, veut connoître de cette affaire.

Vive Dieu, dit Don Cléofas, la sainte Inquisition est bien alerte! Si-tôt qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit.... Doucement, interrompt le Boiteux; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce Tribunal. Il a des espions par tout. On lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites. Je n'ose en parler moi-même qu'en tremblant.

Au-dessus de l'infortuné Guillaume, dans la premiere chambre à gauche, il y a deux hommes dignes de votre pitié. L'un est un jeune valet de chambre que la femme de son maître traitoit en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit tous deux. La femme aussi-tôt se met à crier

au secours, & dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui selon toutes les apparences sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

Le compagnon du valet de chambre, encore moins coupable que lui, est sur le point de perdre aussi la vie. Il est Ecuier d'une Duchesse à qui l'on a volé un gros Diamant. On l'accuse de l'avoir pris. Il aura demain la question, où il sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait le vol; & toutefois la personne qui en est l'auteur, est une femme de chambre, favorite, qu'on n'oseroit soupçonner.

Ah ! Seigneur Asmodée, dit Leandro, rendez, je vous prie, service à cet Ecuier. Son innocence m'intéresse pour lui. Dérégulez-le par votre pouvoir aux injustes & cruels supplices qui le me-

nacent. Il mérite que vous n'y pensiez pas, Seigneur écolier, interrompit le Diable, pouvez-vous demander que je m'oppose à une action inique, & que j'empêche un innocent de perir ? C'est prier un Procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin.

Oh ! s'il vous plaît, ajoûta-t-il ; n'exigez pas de moi que je fasse quelque chose qui soit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en tiriez un avantage considérable. D'ailleurs quand je voudrois délivrer ce prisonnier, le pourrois-je ? Comment donc, repliqua Zambullo, est-ce que vous n'avez pas la puissance d'enlever un homme de la prison ? Non certainement, repartit le Boiteux. Si vous aviez lû l'Enchiridion, ou Albert le Grand, vous sçauriez que je ne puis non plus que mes confreres, mettre un prisonnier en liberté. Moi-même, si j'avois le malheur

d'être entre les griffes de la Justice, je ne pourrois m'en tirer qu'en finançant.

Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un Chirurgien convaincu d'avoir, par jalousie, fait à sa femme une saignée comme celle de Senéque. Il a eu aujourd'hui la question ; & après avoir confessé le crime dont on l'accusoit, il a déclaré que depuis dix ans il s'est servi d'un moïen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il bleffoit la nuit les passans avec une baïonette, & se fauvoit chez lui par une petite porte de derrière. Cependant le bleffé pouffoit des cris qui attiroient les voisins à son secours. Le Chirurgien y accouroit lui-même comme les autres, & trouvant un homme noyé dans son sang, il le faisoit porter dans sa boutique, où il le pansoit de la même main dont il l'avoit frappé.

Quoique ce Chirurgien cruel ait fait cette déclaration & qu'il mérite mille morts, il ne laisse pas de se flatter qu'on lui fera grace; & c'est ce qui pourra fort bien arriver, parce qu'il est parent de Madame la Remueuse de l'Infant. Outre cela, je vous dirai, qu'il a chez lui une eau merveilleuse, que lui seul sçait composer : une eau qui a la vertu de blanchir la peau, & de faire d'un visage décrepit une face enfantine; & cette eau incomparable sert de fontaine de Jouvence à trois Dames du Palais qui se sont jointes ensemble pour le sauver. Il compte si fort sur leur crédit, ou si vous voulez sur son eau, qu'il s'est endormi tranquillement, dans l'espérance qu'à son réveil il recevra l'agréable nouvelle de son élargissement.

J'aperçois sur un grabat dans la même chambre, dit l'écolier,

un autre homme qui dort ce me semble, aussi d'un sommeil paisible. Il faut que son affaire ne soit pas bien mauvaise. Elle est fort délicate, répondit le Démon. Ce Cavalier est un Gentilhomme Biscayen; qui s'est enrichi d'un coup d'escopete; & voici comment: Il y a quinze jours que chassant dans une forêt avec son frere aîné, qui jouissoit d'un revenu considerable, il le tua par malheur en tirant sur des perdreaux. L'heureux *qui-proquo* pour un cadet, s'écria Don Cléofas en riant! Oüi, reprit Afmodée, mais les collatéraux qui voudroient bien s'approprier la succession du défunt, poursuivent en Justice son meurtrier, qu'ils accusent d'avoir fait le coup pour devenir unique heritier de la famille. Il s'est de lui-même constitué prisonnier, & il paroît si affligé de la mort de son frere, qu'on ne scauroit s'imaginer qu'il

ait eu intention de lui ôter la vie. Et n'a-t-il effectivement rien à se reprocher là-dessus que son peu d'adresse, repliqua Leandro ? Non, repartit le Boiteux, il n'a pas eu une mauvaise volonté; mais lors qu'un fils aîné possède tout le bien d'une maison, je ne lui conseille pas de chasser avec son cadet.

Examinez bien ces deux adolescents, qui dans un petit réduit auprès du Gentilhomme de Biscaye, s'entretiennent aussi gaie-ment, que s'ils étoient en liberté. Ce sont deux véritables *Picaros*. Il y en a principalement un qui pourra donner quelque jour au Public un détail de ses espièglerie. C'est un nouveau *Guzman d'Alfarache*. C'est celui qui a un pourpoint de velours brun & un plumet à son chapeau.

Il n'y a pas trois mois qu'il étoit dans cette Ville, Page du Com-

192 LE DIABLE

te d'Onate , & il seroit encore au service de ce Seigneur sans une fourberie , qui est la cause de sa prison , & que je veux vous conter.

Ce garçon , nommé Domingo , reçut un jour chez le Comte cent coups de fouet , que l'Ecuier de salle , autrement le Gouverneur des Pages , lui fit rudement appliquer pour certain tour d'habileté qui le méritoit. Il eut long temps sur le cœur cette petite correction-là , & il résolut de s'en venger. Il avoit remarqué plus d'une fois , que le Seigneur Don Côme , c'est le nom de l'Ecuier , se lavoit les mains avec de l'eau de fleur d'orange , & se frottoit le corps avec des pâtes d'œillets & de jasmin ; qu'il avoit plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette ; & qu'enfin c'étoit un de ces fâts qui s'imaginent qu'une femme ne sçauroit les voir sans les
aimer

aimer. Cette remarque lui fournit une idée de vengeance, qu'il communiqua à une jeune soubrette de son voisinage, de laquelle il avoit besoin pour l'exécution de son projet, & dont il étoit tellement ami, qu'il ne pouvoit le devenir davantage.

Cette suivante, appelée Floretta, pour avoir la liberté de lui parler plus aisément, le faisoit passer pour son cousin dans la maison de Dona Luziana sa maîtresse, dont le pere étoit alors absent. Le malin Domingo, après avoir instruit sa fausse parente de ce qu'elle avoit à faire, entra un matin dans la chambre de Don Côme, où il trouva cet Ecuier qui essayoit un un habit neuf, se regardoit avec complaisance dans un miroir, & paroïssoit charmé de sa figure. Le Page fit semblant d'admirer ce Narcisse, & lui dit avec une feint transport : En vérité, Seigneur Don

Côme, vous avez la mine d'un Prince. Je vois tous les jours des grands superbement vêtus, cependant, malgré leurs riches habits, ils n'ont pas votre prestance. Je ne sçais, ajouta-t-il, si, étant votre serviteur, autant que je le suis, je vous considère avec des yeux trop prévenus en votre faveur, mais franchement, je ne vois point à la Cour de Cavalier que vous n'effaciez.

L'Ecolier sourit à ce discours qui flattoit agréablement sa vanité, & répondit en faisant l'aimable : Tu me flattes, mon ami, ou bien il faut en effet que tu m'aimes, & que ton amitié me prête des graces que la nature m'a refusées. Je ne le crois pas, repliqua le flatteur ; car il n'y a personne qui ne parle de vous aussi avantageusement que moi. Je voudrois que vous eussiez entendu ce que me disoit encore hier une de mes cou-

fines , qui sert une fille de qualité.

Don Côme ne manqua pas de demander ce que cette cousine avoit dit : Comment , reprit le Page : elle s'étendit sur la richesse de votre taille , sur l'agrément qu'on voit répandu dans toute votre personne ; & ce qu'il y a de meilleur , c'est qu'elle me dit confidemment que Dona Luziana , la maîtresse , prenoit plaisir à vous regarder au travers de sa jalousie toutes les fois que vous passiez devant sa maison.

Qui peut être cette Dame , dit l'Ecuier , & où demeure-t-elle ? Quoi ! répondit Domingo , vous ne sçavez pas que c'est la fille unique du Mestre de Camp Don Fernando , notre voisin ? Ah ! je suis à présent au fait , reprit Don Côme. Je me souviens d'avoir ouï vanter le bien & la beauté de cette Luziana. C'est un excellent parti. Mais seroit-il possible que je me

fusse attiré son attention ? N'en doutez pas, repartit le Page. Ma cousine me l'a dit. Quoique soubrette, ce n'est point une menteuse, & je vous réponds d'elle comme de moi-même. Cela étant, dit l'Ecuier, il me prend envie d'avoir une conversation particulière avec ta parente, de la mettre dans mes intérêts par quelques petits présents, suivant l'usage ; & si elle me conseille de rendre des soins à sa maîtresse, je renterai la fortune. Pourquoi non ? Je conviens qu'il y a de la distance de mon rang à celui de Don Fernando, mais je suis Gentilhomme une fois, & je possède cinq cens bons ducats de rente. Il se fait tous les jours des mariages plus extravagans que celui-là.

Le Page fortifia son Gouverneur dans sa résolution, & lui ménagea une entre-vûe avec la cousine, qui trouvant l'Ecuier dispo-

fé à tout croire , l'assura que sa maîtresse avoit du goût pour lui. Elle m'a souvent interrogée sur votre chapitre , lui dit elle , & ce que je lui ai répondu là-dessus ne doit pas vous avoir nu. Enfin , Seigneur Ecuier , vous pouvez vous flatter justement que Dona Luziana vous aime en secret. Faites-lui hardiment connoître vos legitimes intentions. Montrez-lui que vous êtes le Cavalier de Madrid le plus galant , comme vous en êtes le plus beau & le mieux fait. Donnez-lui sur-tout , des sérénades. Rien ne lui sera plus agréable. De mon côté , je lui ferai bien valoir vos galanteries , & j'espère que mes bons offices ne vous feront pas inutiles. Don Côme transporté de joye de voir la sou-brette entrer si chaudement dans ses interêts , l'accabla d'embrassades , & lui mettant au doigt une bague de peu de valeur , qu'il avoit

apportée exprès pour lui faire présent : ma chere Floretta , lui dit-il , je ne vous donne ce diamant que pour faire connoissance avec vous. J'ai dessein de reconnoître par une plus solide récompense les services que vous me rendrez.

On ne sçauroit être plus satisfait qu'il le fut de son entretien avec la suivante. Aussi-non-seulement il remercia Domingo de le lui avoir procuré ; il le gratifia d'une paire de bas de soye & de quelques chemises garnies de dentelles , lui promettant d'ailleurs de ne laisser échapper aucune occasion de lui être utile. Ensuite le consultant sur ce qu'il avoit à faire ? Mon ami , lui dit-il , quel est ton sentiment ? Me conseille-tu de débiter par une lettre passionnée & sublime à Dona Luziana ? C'est mon avis , répondit le Page. Faites - lui une déclaration d'a-

mour en haut stile. J'ai un presentiment qu'elle ne le recevra point mal. Je le crois de même, reprit l'Ecuyer. Je vais à tout hasard commencer par-là. Aussi-tôt il se mit à écrire. Et après avoir déchiré pour le moins vingt brouillons, il parvint à faire un billet doux auquel il s'arrêta. Il en fit la lecture à Domingo, qui l'ayant écouté avec des gestes d'admiration, se chargea de le porter sur le champ à sa cousine. Il étoit conçu dans ces termes fleuris & recherchés :

*Il y a long-temps, charmante Lu-
ziana, que sur la foi de la Renom-
mée, qui publie par tout vos perfec-
tions, je me suis laissé enflâmer d'un
ardent amour pour vous. Néanmoins,
malgré les feux dont je suis la proye,
je n'ai osé hazarder aucun acte de ga-
lanterie ; mais comme il m'est revenu
que vous daigniez arrêter vos regards*

206 **LE DIABLE**

sur moi quand je passe devant la jalousie qui dérobe aux yeux des hommes votre beauté céleste ; & même que par une influence de votre astre , très-heureuse pour moi , vous inclinez à me vouloir du bien , je prens la liberté de vous demander la permission de me consacrer à votre service. Si je suis assez fortuné pour l'obtenir , je renonce à toutes les Dames passées , présentes & à venir.

Don Côme de la Higuera.

Le Page & la suivante , ne manquent pas de s'égayer aux dépens du Seigneur Don Côme , & de se divertir de sa lettre. Ils n'en demeurerent pas là. Ils composerent à frais communs un billet tendre , que la femme de chambre écrivit de sa main , & que Domingo rendit le jour suivant à l'Ecuier , comme une réponse de Dona Luziana. Il contenoit ces paroles :

J'ignore qui peut vous avoir si bien instruit de mes sentimens secrets. C'est une trahison que quelqu'un m'a faite; mais je la lui pardonne, puisqu'elle est cause que vous m'apprenez que vous m'aimez. De tous les hommes que je vais passer dans ma rue, vous êtes celui que je prens le plus de plaisir à regarder; & je veux bien que vous soyez mon Amant. Peut-être ne devrois-je pas le vouloir, & encore moins vous le dire. Si c'est une faute que je fais, votre mérite me rend excusable.

DOGNIA LUZIANA.

Quoique cette réponse fût un peu trop vive pour la fille d'un Mestre de Camp; car les auteurs n'y avoient pas regardé de si près, le présomptueux Don Côme ne s'en défia point. Ils s'estimoient assez pour s'imaginer qu'une Dame pouvoit oublier pour lui les biens

féances. Ah ! Domingo , s'écria-t-il d'un air triomphant, après avoir lu à haute voix la lettre supposée. Tu vois , mon ami , si la voisine en tient. Je serai bien-tôt gendre de Don Fernand , ou je ne suis pas Don Côme de la Higuera.

Il n'en faut pas donner , dit le bourreau de confident , vous avez fait sur sa fille une furieuse impression. Mais à propos , ajouta-t-il , je me souviens que ma parente m'a bien recommandé de vous dire , que dès demain , tout au plus tard , il étoit nécessaire que vous donnassiez une sérénade à sa maîtresse , pour achever de la rendre folle de votre Seigneurie. Je le veux bien , dit l'Écuyer. Tu peux affurer ta cousine que je suivrai son conseil , & que demain , sans faute , elle entendra dans sa rue , au milieu de la nuit , un des plus galans concerts qu'on ait jamais entendus à Madrid. En effet , il

alla trouver un habile Musicien , & après lui avoir communiqué son projet , il le chargea du soin de l'exécution.

Tandis qu'il étoit occupé de sa sérénade , Floretta , que le Page avoit prévenue , voyant sa maîtresse en bonne humeur , lui dit : Madame , je vous apprête un agréable divertissement. Luziana demanda ce que c'étoit. Oh ! vraiment , reprit la foubrette , en riant comme une folle , il y a bien des affaires. Un original nommé Don Côme , Gouverneur des Pages du Comte d'Onate , s'est avisé de vous choisir pour la Dame souveraine de ses pensées , & doit demain au soir , afin que vous n'en ignoriez , vous régaler d'un admirable concert de voix & d'instrumens. Dona Luziana , qui naturellement étoit fort gaye , & qui d'ailleurs croyoit les galanteries de l'Ecnier , sans conséquence pour elle , bien loin de

prendre son sérieux, se fit par avance un plaisir d'entendre la sérénade. Ainsi cette Dame, sans le sçavoir, aidait à confirmer Don Côme dans une erreur dont elle se feroit fort offensée, si elle l'eût connue.

Enfin, la nuit du jour suivant, il parut devant le balcon de Luziana deux carrosses d'où sortirent le galant Ecuier & son confident, accompagnés de six hommes, tant chanteurs que joueurs d'instrumens, qui commencerent leur concert. Il dura fort long-temps. Ils jouèrent un grand nombre d'airs nouveaux, & chanterent plusieurs couplets de chansons qui rouloient sur le pouvoir que l'amour a d'unir des amans d'une inégale condition. Et à chaque couplet, dont la fille du Mestre de camp se faisoit l'application, elle rioit de tout son cœur.

Lorsque la sérénade fut finie,

Don Côme renvoya les Musiciens chez eux, dans les mêmes carosses qui les avoient amenés, & demeura dans la rue avec Domingo, jusqu'à ce que les curieux que la Musique avoit attirés, se furent retirés. Après quoi, il s'approcha du balcon, d'où bien-tôt la suivante, avec la permission de sa maîtresse, lui dit par une petite fenêtre de la jalousie: Est-ce vous, Seigneur Don Côme? Qui me fait cette question, répondit-il d'une voix douceuse? C'est, repliqua la soubrette, Dona Luziana, qui souhaite de sçavoir si le concert que nous venons d'entendre est un effet de votre galanterie? Ce n'est, repartit l'Ecuier, qu'un échantillon des fêtes que mon amour prépare à cette merveille de nos jours, si elle veut bien le recevoir d'un amant sacrifié sur l'autel de sa beauté.

A cette expression figurée, la

Dame n'eut pas peu d'envie de rire. Elle se retint toutefois , & se mettant à la petite fenêtrre , elle dit à l'Ecuier , le plus sérieusement qu'il lui fut possible: Seigneur Don Côme , il paroît bien que vous n'êtes pas un galant novice. C'est de vous que les Cavaliers amoureux doivent apprendre à servir leurs Maîtresses. Je suis très-contente de votre sérénade , & je vous en tiendrai compte. Mais , ajouta-t-elle , retirez-vous. On peut nous écouter. Une autrefois nous aurons un plus long entretien. En achevant ces mots , elle ferma la fenêtrre , laissant l'Ecuier dans la rue fort satisfait de la faveur qu'elle venoit de lui faire , & le Page bien étonné de la voir jouer un rôle dans cette comédie.

Cette petite fête , en y comprenant les carosses & la prodigieuse quantité de vin bû par les Musiciens , coûta cent ducats à

Don Côme ; & deux jours après son confidant l'engagea dans une nouvelle dépense. Voici de quelle manière : Ayant appris que Floretta devoit la nuit de la saint Jean, nuit si célébrée dans cette Ville, aller avec d'autres filles de son espèce * à la *fiesta del Sorillo*, entreprit de leur donner un déjeuner magnifique aux dépens de l'Écuier.

Seigneur Don Côme, lui dit-il la veille de la saint Jean, vous savez quelle fête c'est demain. Je vous avertis que Dona Luziana se propose d'être à la pointe du jour sur les bords du Mançanarez pour voir le *Sorillo*. Je crois qu'il n'est pas besoin que j'en dise davantage au Coriphée des Cavaliers galans. Vous n'êtes pas homme à négliger une si belle occasion. Je suis persuadé que votre Dame & sa compagnie feront demain bien

* Sorte de danse particulière aux Espagnols.
ORDRE DE LA

régalées. C'est de quoi je puis te répondre, lui dit son Gouverneur, je te rends grace de l'avis. Tu verras si je sçais prendre la balle au bond. Effectivement, le lendemain de grand matin, quatre valets de l'Hôtel, conduits par Domingo, & chargés de toutes sortes de viandes froides, accommo-
dées de différentes façons, avec une infinité de petits pains & de bouteilles de vin délicieux, arriverent sur le rivage du Mançanarez, où Floretta & ses compagnes dansoient comme des Nymphes au lever de l'Aurore.

Elles n'eurent pas peu de joye, quand le Page vint interrompre leurs danses légères, pour leur offrir un solide déjeuner de la part du Seigneur Don Côme. Elles s'assirent aussi-tôt sur l'herbe, & commencerent à faire honneur au festin, en riant sans modération, de la duppe qui le donnoit, car la
charitable

charitable cousine de Domingo n'avoit pas manqué de les mettre au fait.

Comme elles étoient toutes en train de se réjouir , on vit paroître l'Ecuier monté sur une haquenée des écuries du Comte, & richement vêtu. Il vint joindre son confident & saluer la Compagnie , qu'étant levée pour le recevoir plus poliment , le remercia de sa générosité. Il cherchoit des yeux parmi les filles Dona Luziana. pour lui adresser la parole & lui débiter un beau compliment qu'il avoit composé en chemin ; mais Floresta le tirant à part , lui dit qu'une indisposition avoit empêché sa maîtresse de se trouver à la fête. Don Côme se montra très-sensible à cette nouvelle , & demanda quel mal avoit sa chere Luziana. Elle est fort enrhumée , répondit la soubrette , & cela pour avoir passé sans voile sur son balcon.

presque toute la nuit de votre sérénade à me parler de vous. L'Ecuyer consolé d'un accident qui venoit d'une si belle cause, pria la suivante de lui continuer ses bons offices auprès de sa maîtresse, & regagna son hôtel, en s'applaudissant de plus en plus de sa bonne fortune.

Dans ce temps-là Don Côme reçut une lettre de change, & toucha mille écus d'or qu'on lui envoyoit d'Andalousie, pour sa part de la succession d'un de ses oncles mort à Seville. Il compta cette somme & la mit dans un coffre en présence de Domingo, qui fut fort attentif à cette action, & si violemment tenté de s'approprier ces beaux écus d'or, qu'il résolut de les emporter en Portugal. Il fit confidence de sa tentation à Floretta, & lui proposa même d'être du voyage. Quoique la proposition méritât bien d'être pesée, la

soubrette , aussi fripponne que le Page , l'accepta sans balancer. Enfin , une nuit , tandis que l'Ecuier enfermé dans un cabinet s'occupoit à composer une lettre emphatique pour sa maîtresse , Domingo ; trouva moyen d'ouvrir le coffre où étoient les écus d'or. Il les prit , gagna promptement la rue avec sa proye , & s'étant rendu sous le balcon de Luziana , il se mit à contrefaire un chat qui miaule. La suivante , à ce signal , dont ils étoient convenus tous deux , ne le fit pas long-temps attendre ; & prête à le suivre par tout , elle sortit avec lui de Madrid.

Ils comptoient bien qu'ils auroient le temps d'arriver en Portugal avant qu'on pût les atteindre si on les poursuivoit , mais par malheur pour eux , Don Côme , dès la nuit même s'étant appercû du larcin , & de la fuite de son

confident, eut aussi tôt recouru à la Justice, qui dispersa de toutes parts ses Limiers pour découvrir le voleur. On l'attrapa près de Zebreros avec sa Nymphe. On les ramena l'un & l'autre, la sou-brette a été enfermée *aux repen-tes*, & Domingo dans cette pri-son.

Apparemment, dit Don Cléo-fas, que l'Ecuier n'a pas perdu ses écus d'or. Ils lui auront sans doute été rendus. Oh, que non, répondit le Diable: ce sont des pièces qui prouvent le vol: la Justice ne s'en désaisira point. Et Don Côme, dont l'histoire s'est répandue dans la vil-le, demeure volé, & raillé de tous le monde.

Domingo & cet autre prison-nier qui joue avec lui, continua le Boiteux, ont pour voisin un jeune Castillan, qui a été arrêté pour avoir, en présence de bons témoins, donné un soufflet à son pere. On

Ciel ! s'écria Léandro : Que m'apprenez-vous ? Quelque mauvais que soit un fils , peut-il lever la main sur son père ? Oh , qu'oui , dit le Démon. Cela n'est pas sans exemple ; & je veux vous en citer un assez remarquable. Sous le règne de Don Pedro I. surnommé le Juste & le Cruel, huitième Roi de Portugal , un garçon de vingt-ans fut mis entre les mains de la Justice pour le même fait. Don Pedro surpris , comme vous , de la nouveauté du cas , voulut interroger la mère du coupable ; & il s'y prit si adroitement , qu'il lui fit avouer qu'elle avoit eu cet enfant d'une discrète *Reverence*. Si les Juges du Castillan interrogeoient aussi sa mère , avec la même adresse , ils pourroient en arracher un pareil aveu.

Descendons de l'œil dans un grand cachot au-dessous de ces trois prisonniers que je viens de

vous montrer, & considérons ce qui s'y passe. Y voyez-vous trois malheureux ? Ce sont des voleurs de grands chemins. Les voilà qui vont se sauver ; on leur a fait tenir une lime fourde dans un pain, & ils ont déjà limé un gros barreau d'une fenêtre par où ils peuvent se couler dans une court qui les conduira dans la rue. Il y a plus de dix mois qu'ils sont en prison, & il y en a plus de huit qu'ils devraient avoir reçu la récompense publique qui est dûe à leurs exploits ; mais grace à la lenteur de la Justice, ils vont encore massacrer des voyageurs.

Suivez-moi dans cette salle basse où vous appercevez vingt ou trente hommes couchés sur la paille. Ce sont des filoux, des Gens de toutes sortes de mauvais commerces. En remarquez-vous cinq ou six qui houspillent une espèce de manœuvre qui a été emprisonné

aujourd'hui pour avoir blessé un Archer d'un coup de pierre ? Pourquoi ces prisonniers battent-ils ce manœuvre, dit Zambullo ? C'est, répondit Asmodée, parce qu'il n'a pas encore payé sa bien-venue. Mais, ajouta-t-il, laissons-là tous ces misérables. Eloignons-nous même de cet horrible lieu. Allons ailleurs arrêter nos regards sur des objets plus réjouissans.

CHAPITRE VIII.

Asmodée montre à Don Cléofas plusieurs personnes, & lui révèle les actions qu'elles ont faites dans la journée.

ILs laissèrent-là les prisonniers & s'envolèrent dans un autre quartier. Ils firent une pause sur un grand Hôtel, où le Démon dit à l'écolier. Il me prend envie de

216 LE DIABLE

vous apprendre ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces personnes qui demeurent aux environs de cet Hôtel. Cela pourra vous divertir. Je n'en doute pas, répondit Léandro. Commencez, je vous prie, par ce capitaine qui se botte. Il faut qu'il ait quelque affaire de conséquence qui l'appelle loin d'ici. C'est, repartit le Boiteux, un Capitaine prêt à sortir de Madrid. Ses chevaux l'attendent dans la rue. Il va partir pour la Catalogne où son Régiment est commandé.

Comme il n'avoit point d'argent, il s'adressa hier à un usurier : Seigneur Sanguifuela, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats ? Seigneur Capitaine, répondit l'usurier, d'un air doux & benin, je ne les ai pas ; mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire, qui vous en donnera quatre.

tre cens comptant , vous ferez votre billet de mille , & sur lesdits quatre cens que vous recevrez , j'en toucherai , s'il vous plaît , soixante pour le droit de courtage. L'argent est si rare aujourd'hui.... Quelle usure , interrompit brusquement l'Officier ! demander six cens soixante ducats , pour trois cens quarante ! Quelle friponnerie ! Il faudroit pendre des hommes si durs.

Point d'emportement, Seigneur Capitaine , reprit d'un grand sang froid l'usurier. Voyez ailleurs. De quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que je vous force à recevoir les trois cens quarante ducats ? Il vous est libre de les prendre ou de les refuser. Le Capitaine n'ayant rien à repliquer à ce discours , se retira. Mais après avoir fait réflexion qu'il falloit partir , que le temps pressoit , & qu'enfin il ne pouvoit se passer d'argent , il est retourné.

ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte en manteau noir, en rabat, & en cheveux courts, avec un gros chapelot garni de médailles. Je reviens à vous, Seigneur Sanguisuela, lui a-t-il dit; j'accepte vos trois cens quarante ducats. La nécessité où je suis d'avoir de l'argent, m'oblige à les prendre. Je vais à la Messe, a répondu gravement l'usurier. A mon retour, venez, je vous compteraï la somme. Hé, non, non, réplique le Capitaine. Rentrez chez-vous, de grace; cela sera fait dans un moment. Expediez-moi toute à l'heure, je suis fort pressé. Je ne le puis, repart Sanguisuela. J'ai coutume d'entendre la Messe tous les jours avant que je commence aucune affaire. C'est une règle que je me suis faite, & que je veux observer religieusement toute ma vie.

Quelque impatience qu'ait l'Officier de toucher son argent,

il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela. Il s'est armé de patience ; & même , comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent , il a suivi l'usurier à l'Eglise. Il a entendu la Messe avec lui. Après cela , il se préparoit à sortir. Mais Sanguisuela s'approchant de son oreille , lui a dit : Un des plus habiles Predicateurs de Madrid va prêcher. Je ne veux pas perdre son Sermon.

Le Capitaine , à qui le temps de la Messe n'avoit déjà que trop duré , a été au désespoir de ce nouveau retardement. Il est pourtant encore demeuré dans l'Eglise. Le Predicateur paroît & prêche contre l'usure. L'Officier en est ravi , & observant le visage de l'usurier , dit en lui-même : Si ce Juif pouvoit se laisser toucher ; s'il me donnoit seulement six cens ducats , je parteroïs content de lui. Enfin , le Sermon finit. L'usurier sort. Le Ca-

piraine le joint & lui dit : Hé bien , que pensez-vous de ce Prédicateur ? Ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force ? Pour moi , j'en suis tout ému. J'en porte même jugement que vous , répond l'usurier. Il a parfaitement traité sa matiere. C'est un sçavant homme , il a fort bien fait son métier. Allons nous-en faire le nôtre.

Hé ! qui sont ces deux femmes qui sont couchées ensemble , & qui sont de si grands éclats de rire , s'écria Don Cléofas ? elles me paroissent bien gaillardes. Ce sont , répondit le Diable , deux sœurs qui ont fait enterrer leur pere ce matin. C'étoit un homme bourru , & qui avoit tant d'aversion pour le mariage , ou plutôt tant de répugnance à établir ses filles , qu'il n'a jamais voulu les marier , quelques partis avantageux qui se soient présentés pour elles. Le ca

raçtere du défunt étoit tout à l'heure le sujet de leur entretien. Il est mort, enfin, disoit l'aînée, il est mort ce pere dénaturé, qui se faisoit un plaisir babare de nous voir filles. Il ne s'opposera plus à nos vœux. Pour moi, ma sœur, a dit la cadette, j'aime le solide. Je veux un homme riche, fût-il d'ailleurs une bête, & le gros Don Blanco sera mon fait. Doucement, ma sœur, a répliqué l'aînée, nous aurons pour époux, ceux qui nous sont destinés, car nos mariages sont écrits dans le Ciel. Tant pis vraiment, a reparti la cadette, j'ai bien peur que mon pere n'en déchire la feuille. L'aînée n'a pû s'empêcher de rire de cette saillie, & elles en rient encore toutes deux.

Dans la maison qui suit celle des deux sœurs, est logée en chambre garnie une Avanturiere Aragonoise. Je la vois qui se mire dans

une glace au lieu de se coucher. Elle félicite ses charmes sur une conquête importante qu'ils ont faite aujourd'hui. Elle étudie des mines, & elle en a découvert une nouvelle qui fera demain un grand effet sur son amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager. C'est un sujet qui promet beaucoup. Aussi a-t-elle dit tantôt à un de ses créanciers qui lui est venu demander de l'argent : Attendez mon ami, revenez dans quelques jours ; je suis en train d'accommodement avec un des principaux personnages de la Douliane.

Il n'est pas besoin, dit Léandro, que je vous demande ce qu'a fait certain Cavalier qui se présente à ma vûe. Il faut qu'il ait passé la journée entière à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois sur sa table. Ce qu'il y a de plaisant, répondit le Démon, c'est que tou-

tes ces lettres ne contiennent que la même chose. Ce Cavalier écrit à tous ses amis absens. Il leur mande une aventure qui lui est arrivée cet après midi. Il aime une veuve de trente ans, belle & prude. Il lui rend des soins qu'elle ne dédaigne pas. Il propose de l'épouser. Elle accepte la proposition. Pendant qu'on fait les préparatifs des nœces, il a la liberté de l'aller voir chez elle. Il y a été cette après-dinée; & comme par hasard il ne s'est trouvé personne pour l'annoncer, il est entré dans l'appartement de la Dame, qu'il a surprise dans un galant deshabillé, ou pour mieux dire presque nuë sur un lit de repos. Elle dormoit d'un profond sommeil. Il s'approche doucement d'elle, pour profiter de l'occasion. Il lui dérobe un baiser. Elle se réveille & s'écrie en soupirant tendrement : *Encore ! Ah ! je t'en prie , Ambroise , laisse*

moi en repos. Le Cavalier en galant homme a pris son parti sur le champ ; il a renoncé à la veuve. Il est sorti de l'appartement. Il a rencontré Ambroise à la porte : Ambroise, lui a-t-il dit , n'entrez pas. Votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

A deux maisons au-delà de ce Cavalier , je découvre dans un petit corps de logis un original de mari qui s'endort tranquillement aux reproches que sa femme lui fait d'avoir passé la journée entière hors de chez lui. Elle seroit encore plus irritée , si elle sçavoit à quoi il s'est amusé. Il aura sans doute été occupé de quelque aventure galante , dit Zambullo. Vous y êtes , reprit Asmodée. Je vais vous la détailler.

L'homme , dont il s'agit , est un Bourgeois nommé Patrice. C'est un de ces maris libertins qui vivent sans souci , comme s'ils n'a-

voient ni femmes , ni enfans. Il a pourtant une jeune épouse aimable & vertueuse , deux filles & un fils , tous trois encore dans leur enfance. Il est sorti ce matin de sa maison , sans s'informer s'il y avoit du pain pour sa famille , qui en manque quelquefois. Il a passé par la grande place où les apprêts du combat des taureaux qui s'est fait aujourd'hui l'ont arrêté. Les échaffauts étoient déjà dressés tout autour , & déjà les personnes les plus curieuses commençoient à s'y placer.

Pendant qu'il les considéroit les uns & les autres , il apperçoit une Dame bien faite & proprement vêtue , qui laissoit voir en descendant d'un échaffaut une belle jambe bien tournée , couverte d'un bas de soie couleur de rose , avec une jarretière d'argent. Il n'en a pas fallu davantage pour mettre notre foible Bourgeois hors de

lui-même. Il s'est avancé vers la Dame qu'accompagnoit une autre qui faisoit assez connoître par son air qu'elles étoient toutes deux des aventurieres. Mesdames, leur a-t-il dit, si je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à parler, vous me trouverez disposé à vous servir. Seigneur Cavalier, a répondu la Nymphe au bas couteur de rose, votre offre n'est pas à rejeter. Nous avons déjà pris nos places; mais nous venons de les quitter pour aller déjeuner. Nous avons eu l'imprudence de sortir ce matin de chez nous sans prendre notre chocolat. Puisque vous êtes assez galant pour nous offrir vos services, conduisez-nous, s'il vous plaît, à quelque endroit où nous puissions manger un morceau; mais que ce soit dans un lieu retiré. Vous sçavez que les filles ne peuvent avoir trop de soin de leur réputation.

A ces mots , Patrice devenant plus honnête & plus poli que la nécessité , mène ces Princesses à une taverne de fauxbourg , où il demande à déjeuner. Que voulez-vous , lui dit l'hôte ? j'ai de reste d'un grand festin qui s'est donné hier chez moi , des poulets de grain , des perdreaux de Léon , des pigeonieux de la Castille vieille , & plus de la moitié d'un jambon d'Estramadure. En voilà plus qu'il ne nous en faut , dit le conducteur des vestales. Mesdames, vous n'avez qu'à choisir. Que souhaitez-vous ? Ce qu'il vous plaira , répondent-elles ; nous n'avons point d'autre goût que le vôtre. Là-dessus le bourgeois commande qu'on serve deux perdreaux & deux poulets froids , & qu'on lui donne une chambre particulière , attendu qu'il est avec des Dames très-déliçates sur les bien-féances.

On le fait entrer lui & sa compagnie dans un cabinet écarté, où un moment après on leur apporte le plat ordonné avec du pain & du vin. Nos Lucreces, comme Dame de haut appétit, se jettent avidement sur les viandes, tandis que le benêt qui devoit payer l'écot s'amuse à contempler sa Luisita. C'est le nom de la beauté dont il étoit épris; il admire ses blanches mains où brilloit une grosse bague, qu'elle a gagnée en la courant, il lui prodigue les noms d'étoile & de soleil, & ne sçauroit manger, tant il est aise d'avoir fait une si bonne rencontre. Il demande à sa Déesse, si elle est mariée. Elle répond, que non; mais qu'elle est sous la conduite d'un frere; si elle eût ajouté du côté d'Adam, elle auroit dit la vérité,

Cependant, les deux harpies non-seulement dévoreroient chacune un poulet, elles buvoient

encore à proportion qu'elles mangeoient. Bien-tôt le vin manque. Le galant en va chercher lui-même pour en avoir plus promptement. Il n'est pas hors du cabinet, que Jacinte, la compagne de Luita, met la griffe sur les deux perdreaux qui restoient dans le plat, & les ferre dans une grande poche de toile qu'elle a sous sa robe. Notre adonis revient avec du vin frais ; & remarquant qu'il n'y a plus de viande, il demande à sa Vénus si elle ne veut rien davantage ? Qu'on nous donne, dit-elle, de ces pigeonneaux, dont l'hôte nous a parlé, pourvu qu'ils soient excellens ; autrement un morceau de jambon d'Estramadure suffira. Elle n'a pas prononcé ces paroles, que voilà Patrice qui retourne à la provision, & fait apporter trois pigeonneaux avec une forte tranche de jambon. Nos oiseaux de proie recommencerent à béquet-

ter, & tandis que le bourgeois est obligé de disparoître une troisième fois, pour aller demander du pain, ils envoient deux pigeon-neaux tenir compagnie aux prisonniers de la poche.

Après le repas, qui a fini par les fruits que la saison peut fournir, l'amoureux Patrice a pressé Luistara de lui donner les marques qu'il attendoit de sa reconnoissance. La Dame a refusé de contenter ses desirs; mais elle l'a flaté de quelque esperance, en lui disant, qu'il y avoit du temps pour tout, & que ce n'étoit pas dans un cabaret qu'elle vouloit reconnoître le plaisir qu'il lui avoit fait. Puis entendant sonner une heure après-midi, elle a pris un air inquiet, & dit à sa compagne : Ah ! ma chere Jacinte, que nous sommes malheureuses ! nous ne trouverons plus de places pour voir les Taureaux ? Pardonnez-moi, a répondu Jacin-

te; ce Cavalier n'a qu'à nous remener où il nous a si poliment abordées, & ne vous mettez pas en peine du reste.

Avant que de sortir de la taverne, il a fallu compter avec l'hôte, qui a fait monter la dépense à cinquante réales. Le bourgeois a mis la main à la bourse; mais n'y trouvant que trente réales, il a été obligé de laisser en gage pour le reste, son Rosaire chargé de médailles d'argent. Ensuite il a reconduit les aventurieres où il les avoit prises & les a placées commodément sur un échaffaut, dont le maître, qui est de sa connoissance, lui a fait crédit.

Elles ne sont pas plutôt assises, qu'elles demandent des rafraîchissemens : Je meurs de soif, s'écrie l'une, le jambon m'a furieusement alterée. Et moi de même, dit l'autre, je boirois bien de la limonade, Patrice, qui n'entend que

trop ce que cela veut dire , les quitte pour aller leur chercher des liqueurs ; mais il s'arrête en chemin , & se dit à lui-même : Où vas-tu insensé ? Ne semble-t-il pas que tu ayes cent pistoles dans ta bourse ou dans ta maison ? Tu n'as pas seulement *un Maravedi*. Que ferai-je ? ajouta-t-il ; de retourner vers la Dame , sans lui porter ce qu'elle désire , il n'y a pas d'apparence. D'un autre côté , faut-il que j'abandonne une entreprise si avancée ? je ne puis m'y résoudre.

Dans cet embarras , il apperçoit parmi les spectateurs un de ses amis , qui lui avoit souvent fait des offres de services , que par fierté il n'avoit jamais voulu accepter. Il perd toute honte en cette occasion. Il le joint avec empressement & lui emprunte une double pistole ; avec quoi reprenant courage , il vole chez un Limonadier , d'où il fait porter à ses Princesses , tant d'eaux

d'eaux glacées , tant de biscuits & de confitures sèches , que le double suffit à peine à cette nouvelle dépense.

Enfin , la fête finit avec le jour , & notre homme va conduire sa Dame chez elle , dans l'espérance d'en tirer bon parti. Mais lorsqu'ils sont devant une maison où elle dit qu'elle demeure , il en sort une espèce de servante qui vient au-devant de Luisita , & lui dit avec agitation : Hé ! d'où venez-vous à l'heure qu'il est ? il y a deux heures que le Seigneur Don Gaspard Héridor , votre frere , vous attend en jurant comme un possédé. Alors , la sœur feignant d'être effrayée , se tourne vers le galant , & lui dit tout bas , en lui serrant la main : Mon frere est une homme d'une violence épouvantable ; mais sa colère ne dure pas. Tenez-vous dans la rue & ne vous impatientez point. Nous allons l'appaiser , &

comme il va tous les soirs souper en ville , d'abord qu'il sera sorti, Jacinte viendra vous en avertir , & vous introduira dans la maison.

Le bourgeois , que cette promesse console , baise avec transport la main de Luïsa , qui lui fait quelques caresses pour le laisser sur la bonne bouche ; puis elle entre dans la maison avec Jacinte & la servante. Patrice demeuré dans la rue , prend patience. Il s'assied sur une borne à deux pas de la porte & passe un temps considérable, sans s'imaginer qu'on puisse avoir dessein de se jouer de lui. Il s'étonne seulement de ne pas voir sortir Don Gaspard , & craint que ce maudit frere n'aille pas souper en ville.

Cependant , il entend sonner dix , onze heures , minuit. Alors il commence à perdre une partie de sa confiance , & à douter de la

bonne foi de sa Dame. Il s'approche de la porte, il entre & suit à tâtons une allée obscure, au milieu de laquelle il rencontre un escalier. Il n'ose monter ; mais il écoute attentivement, & son oreille est frappée du concert discordant que peuvent faire ensemble un chien qui abboye, un chat qui miaule, & un enfant qui crie. Il juge enfin, qu'on l'a trompé ; & ce qui acheve de l'en persuader, c'est qu'ayant voulu pousser jusqu'au fond de l'allée il s'est trouvé dans une autre rue que celle où il a si long-temps fait le pied de gruë.

Il regrette alors son argent & retourne au logis, en maudissant les bas couleur de rose. Il frappe à sa porte. Sa femme, le chapelet à la main, & les larmes aux yeux, lui vient ouvrir, & lui dit d'un air touchant : Ah ! Patrice, pouvez-vous abandonner ainsi votre maison ? & vous soucier si peu de vo-

tre épouse & de vos enfans ? Qu'avez-vous fait depuis six heures du matin que vous êtes sorti ? Le mari ne sçachant que répondre à ce discours, & d'ailleurs tout honteux d'avoir été la dupe de deux friponnes, s'est deshabillé & mis au lit sans dire un mot. Sa femme qui est en train de moraliser, lui fait un Sermon qui l'endort dans ce moment.

Jetez la vûë, poursuivit Asmodée, sur cette grande maison qui est à côté de celle du Cavalier, qui écrit à ses amis la rupture de son mariage avec la maîtresse d'Ambroise. N'y remarquez-vous pas une jeune Dame couchée dans un lit de satin cramoisi, relevé d'une broderie d'or ? Pardonnez-moi, répondit Don Cléofas, j'apperçois une personne endormie, & je vois, ce me semble, un livre sur son chevet. Justement, reprit le Boiteux, Cette Dame est une jeune Com-

tesse fort spirituelle, & d'une humeur très-enjouée. Elle avoit depuis six jours une insomnie qui la fatiguoit extrêmement. Elle s'est avisée aujourd'hui de faire venir un Medecin des plus graves de sa Faculté. Il arrive. Elle le consulte. Il ordonne un remède marqué, dit-il, dans Hypocrate. La Dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le Medecin, animal hargneux, ne s'est nullement prêté à ses plaisanteries, & lui a dit avec la gravité doctorale : Madame, Hypocrate n'est point un homme à devoir être tourné en ridicule. Ah ! Seigneur Docteur, a répondu la Comtesse, d'un air sérieux, je n'ai garde de me moquer d'un Auteur si célèbre & si docte. J'en fais un si grand cas, que je suis persuadée qu'en l'ouvrant seulement je me guérirai de mon insomnie. J'en ai dans ma Bibliothèque une traduction nouvelle du sçavant Azeron.

C'est la meilleure. Qu'on me l'apporte. En effet , admirez le charme de cette lecture , dès la troisième page la Dame s'est endormie profondément.

Il y a dans les écuries de ce même hôtel , un pauvre soldat manchot que les palfreniers , par charité , laissent la nuit coucher sur la paille. Pendant le jour il demande l'aumône , & il a eu tantôt une plaisante conversation avec un autre gueux , qui demeure auprès du Buen-retiro , sur le passage de la Cour. Celui-ci fait fort bien ses affaires. Il est à son aise & il a une fille à marier , qui passe chez les mandians pour une riche héritière. Le soldat abordant ce pere aux *Maravedis* , lui a dit : *Segnor Mendigo* , j'ai perdu mon bras droit. Je ne puis plus servir le Roi , & je me vois réduit , pour subsister , à faire comme vous des civilisés aux passans. Je sçai bien que de tous les

métiers, c'est celui qui nourrit le mieux son homme, & que tout ce qui lui manque, c'est d'être un peu plus honorable. S'il étoit honorable, a répondu l'autre, il ne vaudroit plus rien; car tout le monde s'en mêleroit.

Vous avez raison, a repris le manchot: Oh ça, je suis donc un de vos confreres, & je voudrois m'allier avec vous. Donnez-moi votre fille. Vous n'y pensez pas, mon ami, a répliqué le richard. Il lui faut un meilleur parti. Vous n'êtes point assez estropié pour être mon gendre. J'en veux un qui soit dans un état à faire pitié aux usuriers. Eh! ne suis-je pas, dit le soldat, dans une assez déplorable situation? Fî donc, a reparti l'autre brusquement! Vous n'êtes que manchot, & vous osez prétendre à ma fille? Sçavez-vous bien que je l'ai refusé à un cul-de-jatte.

J'aurois tort, continua le Diable, de passer la maison qui joint l'hôtel de la Comtesse, & où demeure un vieux Peintre yvrogne, & un Poète caustique. Le Peintre est parti de chez lui ce matin à sept heures dans le dessein d'aller chercher un Confesseur pour sa femme malade à l'extrémité ; mais il a rencontré un de ses amis qui l'a entraîné au cabaret, & il n'est revenu au logis qu'à dix heures du soir. Le Poète, qui a la réputation d'avoir eu quelquefois de tristes salaires pour ses Vers mordans, disoit tantôt d'un air fanfaron, dans un café, en parlant d'un homme qui n'y étoit pas : C'est un faquin à qui je veux donner cent coups de bâton. Vous pouvez, a dit un railleur, les lui donner facilement, car vous êtes bien en fonds.

Je ne dois pas oublier une scène qui s'est passée aujourd'hui chez

chez un Banquier de cette rue, nouvellement établi dans cette Ville. Il n'y a pas trois mois qu'il est revenu du Perou avec de grandes richesses. Son pere est un honnête * Capareto de Viejo de Mediana, gros village de la Castille vieille, auprès des montagnes de Sierra d'Avila, où il vit très-content de son état avec une femme de son âge, c'est-à-dire, de soixante ans.

Il y avoit un temps considerable que leur fils étoit sorti de chez eux, pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvoient faire. Plus de vingt années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne l'avoient vû. Ils parloient souvent de lui. Ils prioient le Ciel tous les jours de ne le point abandonner ; & ils ne manquoient pas tous les Dimanches de le faire recommander au

* Savetier,

prône par le Curé , qui étoit de leurs amis. Le banquier, de son côté , ne les mettoit point en oubli. D'abord qu'il eut fixé son rétablissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvoient être. Pour cet effet , après avoir dit à ses domestiques de n'être pas en peine de lui , il partit , il y a quinze jours , à cheval , sans que personne l'accompagnât , & il se rendit au lieu de sa naissance.

Il étoit environ dix heures du soir , & le bon Savetier dormoit auprès de son épouse , lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut , au bruit que fit le banquier en frappant à la porte de leur petite maison. Ils demanderent qui frappoit. Ouvrez , ouvrez , leur dit-il , c'est votre fils Francillo. A d'autres , répondit le bonhomme. Passez votre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous, Francillo

est presentement aux Indes , s'il n'est pas mort. Votre fils n'est plus aux Indes , repliqua le banquier. Il est revenu du Perou. C'est lui qui vous parle. Ne lui refusez pas l'entrée de votre maison. Levons-nous , Jacques , dit alors la femme , je crois effectivement que c'est Francillo. Il me semble le reconnoître à sa voix.

Ils se levèrent aussi-tôt tous deux. Le pere alluma une chandelle , & la mere après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte. Elle envisagea Francillo , & ne pouvant le méconnoître , elle se jette à son cou , & le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques agité des mêmes mouvemens que sa femme , embrasse à son tour son fils , & ces trois personnes charmées de se voir réunies , après une si longue absence , ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques.

Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval, & le mit dans un étable, où gîtoit une vache, mere nourrice de la maison. Ensuite, il rendit compte à ses parens de son voyage & des biens qu'il avoit apportés du Perou. Le détail fut un peu long, & auroit pû ennuyer des Auditeurs désintereffés. Mais un fils qui s'épanche en racontant ses aventures, ne sçauroit laisser l'attention d'un pere & d'une mere. Il n'y a pas pour eux de circonstance indifferente. Ils l'écoutoient avec avidité, & les moindres choses qu'il disoit faisoient sur eux une vive impression de douleur ou de joie.

Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit, qu'il venoit leur offrir une partie de ses biens, & il pria son pere de ne plus travailler. Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime mon métier. Je ne le quitte

rai point. Quoi donc , repliqua le banquier , n'est-il pas temps que vous vous reposiez ? Je ne vous propose point de venir demeurer à Madrid avec moi. Je sçai bien que le séjour de la ville n'auroit pas de charmes pour vous. Je ne prétends pas troubler votre vie tranquille , mais du moins épargnez-vous un travail pénible , & vivez ici commodément , puisque vous le pouvez.

La mere appuya le sentiment du fils , & maître Jacques se rendit. Hé bien , Francillo , dit-il , pour te satisfaire je ne travaillerai plus pour tous les habitans du village ; je racommoderai seulement mes souliers & ceux de Monsieur le Curé notre bon ami. Après cette convention , le banquier avala deux œufs frais qu'on lui fit cuire , puis se coucha près de son pere , & s'endormit avec un plaisir que les enfans d'un excellent naturel

sont seuls capables de s'imaginer.

Le lendemain matin, Francillo leur laissa une bourse de trois cents pistoles & revint à Madrid. Mais il a été bien étonné ce matin de voir tout-à coup paroître chez lui maître Jacques. Quel sujet vous amène ici , mon pere , lui a-t-il dit ? Mon fils , a répondu le Vieillard , je te rapporte ta bourse. Reprens ton argent. Je veux vivre de mon métier. Je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. Hé bien , mon pere , a répliqué Francillo , retournez au village. Continuez d'exercer votre Profession ; mais que ce soit seulement pour vous désennuyer. Rempportez votre bourse & n'épargnez pas la mienne. Eh ! que veux-tu que je fasse de tant d'argent , a repris maître Jacques ? Soulagez-en les pauvres , a reparti le banquier. Faites-en l'usage que votre Curé vous conseillera. Le Savetier content

de cette réponse s'en est retourné à Mediana.

Don Cléofas n'écouta pas sans plaisir l'histoire de Francillo, & il alloit donner toutes les louanges dûes au bon cœur de ce banquier, si dans ce moment même des cris perçans n'eussent attiré son attention. Seigneur Asmodée, s'écria-t'il, quel bruit éclatant se fait entendre? Ces cris qui frappent les airs, répondit le Diable, partent d'une maison où il y a des foux enfermés. Ils s'égosillent à force de crier & de chanter. Nous ne sommes pas bien éloignés de cette maison. Allons voir ces foux tout-à-l'heure, répliqua Léandro. J'y consens, repartit le Démon. Je vais vous donner ce divertissement, & vous apprendre pourquoi ils ont perdu la raison. Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'écolier sur *la Casa de los Locos*.

CHAPITRE IX.

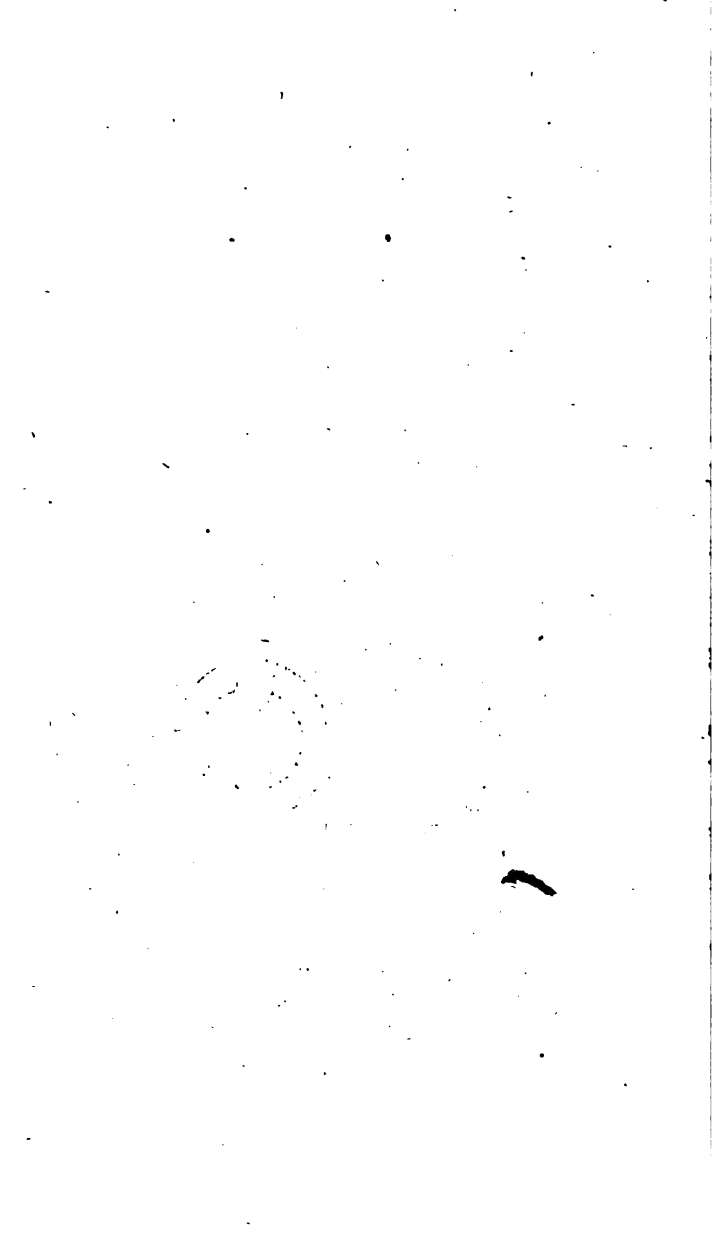
Des foux enfermés.

Z Ambullo parcourut d'un oeil curieux toutes les loges, & après qu'il eut observé les folles & les foux qu'elles renfermoient, le Diable lui dit : Vous en voyez de toutes les façons ; en voilà de l'un & de l'autre sexe. En voilà de tristes & de gais, de jeunes & de vieux. Il faut à présent que je vous dise pourquoi la tête leur a tourné. Allons de loge en loge, & commençons par les hommes.

Le premier qui se présente & qui paroît furieux, est un nouvelliste Castillan, né dans le sein de Madrid ; un bourgeois fier & plus sensible à l'honneur de sa Patrie, qu'un ancien Citoïen de Rome. Il est devenu fou de chagrin d'avoir



Dubercelli Sculp.



là dans la gazette, que vingt-cinq Espagnols s'étoient laissé battre par un parti de cinquante Portugais.

Il a pour voisin un Licencié, qui avoit tant d'envie d'attraper un Benefice, qu'il a fait l'hypocrite à la Cour pendant dix ans, & le désespoir de se voir toujours oublié dans les Promotions, lui a broüillé la cervelle. Mais ce qu'il y a d'avantageux pour lui, c'est qu'il se croit Archevêque de Tolède. S'il ne l'est pas effectivement, il a du moins le plaisir de s'imaginer qu'il l'est. Et je le trouve d'autant plus heureux, que je regarde sa folie comme un beau songe, qui ne finira qu'avec sa vie, & qu'il n'aura point de compte à rendre en l'autre monde de l'usage de ses revenus.

Le fou qui suit est un pupile, que son Tuteur a fait passer pour insensé, dans le dessein de s'empa-

rer, pour toujours, de son bien, & le pauvre garçon a véritablement perdu l'espoir de rage d'être enfermé. Après le mineur est un maître d'école qui en est venu là pour s'être obstiné à vouloir trouver le *Paulo post-futurum*, du verbe grec; & le quatrième, un Marchand, dont la raison n'a pu soutenir la nouvelle d'un naufrage, après avoir eu la force de résister à deux banqueroutes qu'il a faites.

Le personnage qui gîte dans la loge suivante, est le vieux Capitaine Zanubio, un Cavalier Napolitain qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a mis dans l'état où vous le voyez. Apprenez son histoire.

Il avoit une jeune femme, nommée Aurore, qu'il gardoit à vue. Sa maison étoit inaccessible aux hommes. Aurore ne sortoit jamais que pour aller à la Messe, & encore étoit-elle toujours accompagnée

de son vieux Thiton, qui la menoit quelquefois prendre l'air à une Terre qu'il a auprès d'Alcantara. Cependant un Cavalier appelé Don Garcie Pacheco l'ayant vûe par hasard à l'Eglise, avoit conçu pour elle un amour violent. C'étoit un jeune homme entreprenant & digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée.

La difficulté de s'introduire chez Zanubio, n'en ôta pas l'esperance à ce Don Garcie. Comme il n'avoit par encore de barbe, & qu'il étoit assez beau garçon, il se déguisa en fille, prit une bourse de cent pistoles & se rendit à la Terre du Capitaine, où il avoit sçû que ce mari devoit aller incessamment avec sa femme. Il s'adressa à la Jardinier & lui dit d'un ton d'Héroïne de Chevalerie poursuivie par un Géant : Ma bonne je viens me jeter entre vos bras; je vous prie d'avoir pitié de moi. Je suis une fille

de Tolède ; j'ai de la naissance & du bien ; mes parens me veulent marier à un homme que je hais. Je me suis dérobée la nuit à leur tyrannie. J'ai besoin d'un asyle. On ne viendra point me chercher ici. Permettez que j'y demeure , jusqu'à ce que ma famille ait pris de plus doux sentimens pour moi. Voilà ma bourse , ajoûta-t-il , en la lui donnant , recevez-la. C'est tout ce que je puis vous offrir présentement. Mais j'espère que je serai quelque jour plus en état de reconnoître le service que vous m'aurez rendu.

La Jardiniere touchée de la fin de ce discours , répondit : Ma fille , je veux vous servir. Je connois de jeunes personnes qui ont été sacrifiées à de vieux hommes , & je sçai bien qu'elles ne sont pas fort contentes. J'entre dans leurs peines. Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Je vous

BOITEUX. I ✱ 55

mettrai dans une petite chambre particulière, où vous serez sûrement.

Don Gardie passa quelques jours dans cette Terre, fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec son jaloux, qui visita d'abord, selon sa coutume, tous les appartemens, les cabinets, les caves & les greniers, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque ennemi de son honneur. La Jardiniere qui le connoissoit, le prévint & lui conta de quelle maniere une jeune fille lui étoit venue demander une retraite.

Zanubio, quoique très-défiant, n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie. Il fut seulement curieux de voir l'inconnue, qui le pria de la dispenser de lui dire son nom, disant qu'elle devoit ce ménagement à la famille qu'elle deshonoroit en quelque sorte par sa fuite. Puis elle débita un Roman

avec tant d'esprit , que le Capitaine en fut charmé. Il se sentit naître de l'inclination pour cette aimable personne. Il lui offrit ses services , & se flattant qu'il en pourroit tirer pied ou aile, il la mit auprès de sa femme.

Dès qu'Aurore vit Don Garcie, elle rougit & se troubla, sans sçavoir pourquoi. Le Cavalier s'en aperçut. Il jugea qu'elle l'avoit remarquée dans l'Eglise où il l'avoit vûë. Pour s'en éclaircir , il lui dit si-tôt qu'il put l'entretenir en particulier : Madame, j'ai un frere qui m'a souvent parlé de vous. Il vous a vûë un moment dans une Eglise. Depuis ce moment qu'il se rappelle mille fois le jour , il est dans un état digne de votre pitié.

A ce discours, Aurore envisagea Don Garcie plus attentivement qu'elle n'avoit fait encore, & lui répondit : Vous ressemblez trop à ce frere , pour que je sois plus

long-temps la dupe de votre stratagème. Je vois bien que vous êtes un Cavalier déguisé. Je me souviens qu'un jour pendant que j'entendois la Messe, ma mante s'ouvrit un instant, & que vous me vîtes. Je vous examinai par curiosité, Vous eûtes toujours les yeux attachés sur moi. Quand je sortis, je crois que vous ne manquâtes pas de me suivre pour apprendre qui j'étois, & dans quelle rue je faisois ma demeure. Je dis, je crois, parce que je n'osai tourner la tête pour vous observer. Mon mari qui m'accompagnoit auroit pris garde à cette action & m'en eût fait un crime. Le lendemain & les jours suivans, je retournai dans la même Eglise. Je vous revis & je remarquai si bien vos traits que je les reconnois malgré votre déguisement.

Hé bien, Madame, repliqua Don Garcie, il faut me démasquer :

Oùi , je suis un homme épris de vos charmes. C'est Don Garcie Pacheco que l'amour introduit ici, sous cet habillement. Et vous espérez , sans doute , reprit Aurore , qu'approuvant votre folle ardeur , je favoriserai votre artifice , & contribuerai de ma part à entretenir mon mari dans son erreur ; mais c'est ce qui vous trompe, je vais lui découvrir tout. Il y va de mon honneur & de mon repos ; d'ailleurs , je suis bien-aïse de trouver une si belle occasion de lui faire voir que sa vigilance est moins sûre que ma vertu ; & que tout jaloux , tout défiant qu'il est , je suis plus difficile à surprendre que lui.

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots , que le Capitaine parut & vint se mêler à la conversation. De quoi vous entretenez-vous , Mesdames ; leur dit-il ? Aurore reprit aussi-tôt la parole : Nous parlions , répondit-elles , des jeunes

ces Cavaliers qui entreprennent de se faire aimer de jeunes femmes qui ont de vieux époux ; & je disois que si quelqu'un de ces galans étoit assez téméraire pour s'introduire chez vous, sous quelque déguisement, je sçaurois bien punir son audace.

Et vous, Madame, reprit Zanubio, en se tournant vers Don Garcie, de quelle manière en useriez-vous avec un jeune Cavalier en pareil cas ? Don Garcie étoit si troublé, si déconcerté, qu'il ne sçavoit que répondre au Capitaine, qui se feroit apperçu de son embarras, si dans ce moment un valet ne fût venu lui dire qu'un homme arrivé de Madrid demandoit à lui parler. Il sortit pour aller s'informer de ce qu'on lui vouloit.

Alors Don Garcie se jettà aux pieds d'Aurore, & lui dit : Ah ! Madame, quel plaisir prenez-vous à m'embarrasser ? Seriez-vous assez

barbare pour me livrer au ressentiment d'un époux furieux ? Non , Pacheco , répondit-elle , en souriant , les jeunes femmes qui ont de vieux maris jaloux ne sont pas si cruelles. Rassurez-vous. J'ai voulu me divertir en vous causant un peu de frayeur , mais vous serez quitte pour cela. Ce n'est pas trop vous faire acheter la complaisance que je veux bien avoir de vous souffrir ici. A des paroles si consolantes , Don Garcie sentit évanouir toute sa crainte , & conçut des espérances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir.

Un jour qu'ils se donnoient tous deux , dans l'appartement de Zanubio , des marques d'une amitié réciproque , le Capitaine les surprit. Quand il n'auroit pas été le plus jaloux de tous les hommes , il en vit assez pour juger avec fondement , que sa belle Inconnue étoit un Cavalier déguisé. A ce specta-

cle il devint furieux. Il entra dans son cabinet pour prendre des pistolets, mais pendant ce temps-là, les amans s'échappèrent, fermerent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emportèrent les clefs, & gagnèrent tous deux en diligence un Village voisin, où Don Garcie avoit laissé son valet de chambre & deux bons chevaux. Là, il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe, & la conduisit à un Couvent, où elle le pria de la mener, & où elle avoit une tante Supérieure. Après cela, il s'en retourna à Madrid attendre la suite de cette aventure.

Cependant Zanubio se voyant enfermé, crie, appelle du monde. Un valet accourt à sa voix; mais trouvant les portes fermées, il ne peut les ouvrir. Le Capitaine s'efforce de les briser, & n'en venant point à bout assez vite à son gré,

il cède à son impatience , se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main. Il tombe à la renverse , se blesse la tête & demeure étendu par terre sans connaissance. Ses Domestiques arrivèrent & le porterent dans une salle sur un lit de repos. Ils lui jetterent de l'eau au visage ; enfin , à force de le tourmenter , ils le firent revenir de son évanouissement. Mais il reprit sa fureur avec ses esprits ; il demande où est sa femme. On lui répond qu'on l'a vu sortir avec la Dame étrangère par une petite porte du Jardin. Il ordonne aussi-tôt qu'on lui rende ses pistolets. On est obligé de lui obéir. Il fait seller un cheval , il part sans songer qu'il est blessé & prend un autre chemin que celui des amans. Il passa la journée à courir en vain , & s'étant arrêté la nuit dans une hôtellerie de village pour se repo-

fer, la fatigue & la blessure lui
causèrent une fièvre avec un trans-
port au cerveau qui pensa l'em-
porter.

Pour dire la chose en deux mots,
il fut quinze jours malade dans ce
village. Ensuite il retourna dans
sa terre, où sans cesse occupé de
son malheur, il perdit insensible-
ment l'esprit. Les parens d'Auro-
re n'en furent pas plutôt avertis
qu'ils le firent amener à Madrid
pour l'enfermer parmi les foux. Sa
femme est encore au Couvent où
ils ont résolu de la laisser quelques
années pour punir son indiscre-
tion; ou, si vous voulez, une fau-
te dont on ne doit se prendre qu'à
eux.

Immédiatement après Zanu-
bio, continua le Diable, est le Sei-
gneur Don Blaz Desdichado, Ca-
valier plein de mérite. La mort
de son épouse est cause qu'il est
dans la situation déplorable où

vous le voyez. Cela me surprend , dit Don Cléofas. Un mari que la mort de sa femme rend insensé : Je ne croyois pas qu'on pût pousser si loin l'amour conjugal. N'allons pas si vite , interrompit Asmodée, Don Blaz n'est pas devenu fou de douleur d'avoir perdu sa femme : Ce qui lui a troublé l'esprit , c'est que n'ayant point d'enfant , il a été obligé de rendre aux parens de la défunte , cinquante mille ducats qu'il reconnoît dans son contrat de mariage avoir reçus d'elle.

Oh ! c'est une autre affaire , repliqua Léandro : Je ne suis plus étonné de son accident. Et dites-moi , s'il vous plaît , quel est ce jeune homme qui saute comme un cabri dans la loge suivante , & qui s'arrête de moment en moment pour faire des éclats de rire en se tenant les côtés ? Voilà un fou bien gai. Aussi , repartit le Boiteux , la folie , vient d'un excès de joie.

Il étoit portier d'une personne de qualité; & comme il apprit un jour la mort d'un riche Contador, dont il se trouvoit l'unique héritier, il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle; la tête lui tourna.

Nous voici parvenus à ce grand garçon qui jouë de la guittarre & qui l'accompagne de sa voix. C'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une Dame ont réduit au désespoir & qu'il a fallu enfermer. Ah! que je plains celui-là, s'écria l'écolier! Permettez que je déplore son infortune. Elle peut arriver à tous les honnêtes gens. Si j'étois épris d'une beauté cruelle, je ne sçai si je n'aurois pas le même sort. A ce sentiment, reprit le Démon, je vous reconnois pour un vrai Castillan. Il faut être né dans le sein de la Castille pour se sentir capable d'aimer jusqu'à devenir fou de chagrin de ne pou-

264 LE DIABLE

voir plaisir. Les François ne sont pas si tendres, & si vous voulez sçavoir la difference qu'il y a entre un François & un Espagnol sur cette matiere, il ne faut que vous dire la Chanson que ce fou chante, & qu'il vient de composer tout à l'heure.

CHANSON ESPAGNOLE.

** Ardo y lloro sin sosiego :*

Llorando y ardiento tanto ,

Que ni el llanto apaga el fuego,

Ni el fuego consume el llanto.

** Je brûle & je pleure sans cesse ,
sans que mes pleurs puissent éteindre
mes feux , ni mes feux consumer mes
larmes.*

C'est ainsi que parle un Cavalier Espagnol, quand il est maltraité de sa Dame. Et voici comme un François se plaignoit en pareil cas ces jours passés.

CHAN-

CHANSON FRANÇOISE.

*L'objet qui regne dans mon cœur ,
 Est toujours insensible à mon amour fidelle ;
 Mes soins , mes soupirs , ma langueur
 Ne sçauroient attendrir cette Beausé cruelle ;
 O Ciel ! est-il un sort plus affreux que le mien ?
 Ah ! puisque je ne puis lui plaire ,
 Je renonce au jour qui m'éclaire ;
 Venez , mes chers Amis , m'enterrer chez Païen :*

Ce Païen est apparemment un
 Traiteur , dit Don Cléofas ? Jus-
 tement , répondit le Diable. Con-
 tinuons, examinons les autres foux.
 Passons plutôt aux femmes , repli-
 qua Léandro , je suis impatient de
 les voir. Je vais céder à votre im-
 patience , repartit l'Esprit ; mais
 il y a ici deux ou trois infortunés
 que je suis bien aise de vous mon-
 trer auparavant. Vous pourrez ti-
 rer quelque profit de leur mal-
 heur.

Considérez dans la loge qui fuit,
 Tome I. Z

celle de ce joueur de Guitarre , ce visage pâle & décharné qui grince les dents & semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre. C'est un honnête homme , né sous un astre si malheureux , qu'avec tout le mérite du monde , quelques mouvemens qu'il se soit donnés pendant vingt années , il n'a pû parvenir à s'assurer du pain. Il a perdu la raison en voyant un très-petit sujet de sa connoissance , monter en un jour , par l'arithmétique , au haut de la rouë de la fortune.

Le voisin de ce fou , est un vieux Secrétaire qui a le timbre fêlé pour n'avoir pû supporter l'ingratitude d'un homme de la Cour , qu'il a servi pendant soixante ans. On ne peut assez louer le zèle & la fidélité de ce serviteur , qui ne demandoit jamais rien. Il se contentoit de faire parler ses services & son assiduité. Mais son Maître,

Ainsi

bien loint de ressembler à Archelaüs, Roi de Macédoine, qui refusoit, lorsqu'on lui demandoit, & donnoit quand on ne lui demandoit pas, est mort sans le récompenser. Il ne lui a laissé que ce qu'il lui faut pour passer le reste de ses jours dans la misere & parmi les foux.

Je ne veux plus vous en faire observer qu'un. C'est celui, qui les coudes appuyés sur sa fenêtre, paroît plongé dans une profonde rêverie. Vous voyez en lui un *Segnor Hidalgo de Ta falla*, petite ville de Navarre. Il est venu demeurer à Madrid, où il a fait un bel usage de son bien. Il avoit la rage de vouloir connoître tous les beaux Esprits, & de les regaler. Ce n'étoit chez lui tous les jours que festins, & quoique les Auteurs, Nation ingrate & impolie, se moquaient de lui en le grugeant, il n'a pas été content qu'il n'ait mangé

avec eux son petit fait. Il ne faut pas douter, dit Zambullo, qu'il ne soit devenu fou de regret de s'être si fortement ruiné. Tout au contraire, reprit Asmodée, c'est de se voir hors d'état de continuer le même train.

Venons presentement aux femmes, ajouta-t-il : Comment donc, s'écria l'écolier ! Je n'en vois que sept ou huit. Il y a moins de folle que je ne croyois. Toutes les folles ne sont pas ici, dit le Démon en souriant. Je vous porterai, si vous le souhaitez, tout-à-l'heure dans un autre quartier de cette ville, où il y a une grande maison qui en est toute pleine. Cela n'est pas nécessaire, repliqua Don Cléofas. Je m'en tiens à celles-ci. Vous avez raison, reprit le Boiteux. Ce sont presque toutes des filles de distinction. Vous jugez bien à la propreté de leurs linges qu'elles ne sauraient être des personnes du

commun. Je vais vous apprendre la cause de leurs folies.

Dans la premiere loge, est la femme d'un Corregidor, à qui la rage d'avoir été appelée Bourgeoise par une Dame de la Cour, a troublé l'esprit. Dans la seconde, demeure l'épouse du Trésorier Général du Conseil des Indes : Elle est devenuë folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carosse, pour laisser passer celui de la Duchesse de Medina-coeli. Dans la troisième, fait sa résidence, une jeune veuve de famille, marchande, qui a perdu le jugement de regret d'avoir manqué un Grand Seigneur qu'elle esperoit épouser. Et la quatrième, est occupée par une fille de qualité, nommée Dona Beatrix, dont il faut que je vous raconte le malheur.

Cette Dame avoit une amie ; qu'on appelloit Dona Mercia.

Elles se voyoient tous les jours. Un Chevalier de l'Ordre de saint Jacques, homme bien fait & galant, fit connoissance avec elles, & les rendit bien-tôt rivales. Elles se disputerent vivement son cœur, qui pencha du côté de Dona Mencia; de sorte que celle-ci devint femme du Chevalier.

Dona Beatrix fort jalouse du pouvoir de ses charmes, conçut un dépit mortel de n'avoir pas eu la préférence; & elle nourrissoit, en bonne Espagnole, au fond de son cœur un violent désir de se venger, lorsqu'elle reçut un billet de Don Jacinte de Romarate, autre amant de Dona Mencia; & ce Cavalier lui mandoit, qu'étant aussi mortifié qu'elle du maraige de sa maîtresse, il avoit pris la résolution de se battre contre le Chevalier qui la lui avoit enlevée.

Cette lettre fut très-agréable

à Beatrix, qui ne voulant que la mort du pécheur, souhaitoit seulement que Don Jacinte ôtât la vie à son rival. Pendant qu'elle attendoit avec impatience une si chrétienne satisfaction, il arriva que son frere ayant eu par hazard un differend avec ce même Don Jacinte, en vint aux prises avec lui & fut percé de deux coups d'épée, desquels il mourut. Il étoit du devoir de Dona Beatrix de poursuivre en Justice le meurtrier de son frere; cependant elle négligea cette poursuite pour donner le temps à Don Jacinte, d'attaquer le Chevalier de Saint Jacques. Ce qui prouve bien que les femmes n'ont point de si cher intetêt que celui de leur beauté. C'est ainsi qu'en use Pallas, lors qu'Ajax a violé Cassandre. La Déesse ne punnit point à l'heure-même le Grec sacrilege qui vient de profaner son Temple, elle veut auparavant

qu'il contribuë à la venger du Jugement de Pâris. Mais, hélas ! Donna Beatrix , moins heureuse que Minerve , n'a pas goûté le plaisir de la vengeance. Romarate a péri, en se battant contre le Chevalier , & le chagrin qu'a eu cette Dame de voir son injure impunie , a troublé sa raison.

Les deux folles suivantes, sont l'aïeule d'un Avocat & une vieille Marquise. La première par sa mauvaise humeur désoloit son petit-fils , qui l'a mise ici fort honnêtement pour s'en débarrasser : l'autre, est une femme qui a toujours été idolâtre de sa beauté. Au lieu de vieillir de bonne grace , elle pleuroit sans cesse en voyant ses charmes tomber en ruine ; & enfin , un jour en se considérant dans une glace fidelle , la tête lui tourna.

Tant mieux pour cette Marquise , dit Léandro. Dans le déran-

gement où est son esprit, elle n'aperçoit petit-être plus le changement que le temps a fait en elle. Non, assurément, répondit le Diable. Bien loin de remarquer à présent un air de vieillesse sur son visage, son teint lui paroît un mélange de lys & de roses: Elle voit autour d'elle les graces & les amours; en un mot, elle croit être la Déesse Vénus. Hé bien, repliqua l'Ecolier, n'est-elle pas plus heureuse d'être folle, que de se voir telle qu'elle est? Sans doute, repartit Asmodée. Oh ça, il ne nous reste plus qu'une Dame à observer, c'est celle qui habite la dernière loge, & que le sommeil vient d'accabler, après trois jours & trois nuits d'agitation. C'est Dona Emerenciana. Examinez-la bien. Qu'en dites-vous? Je la trouve fort belle, répondit Zambullo. Quel domnage! faut-il qu'une si charmante personne soit insensée?

Par quel accident est-elle réduite en cet état ? Ecoutez-moi avec attention , repartit le Boiteux ; vous allez entendre l'histoire de son infortune.

Dona Emerenciana , fille unique de Don Guillem Stephani , vivoit tranquille à Siguença dans la maison de son pere , lorsque Don Kimen de Lizana vint troubler son repos par les galanteries qu'il mit en usage pour lui plaire. Elle ne se contenta pas d'être sensible aux soins de ce Cavalier ; elle eut la foiblesse de se prêter aux ruses qu'il employa pour lui parler , & bien-tôt elle lui donna sa foi en recevant la sienne.

Ces deux amans étoient d'une égale naissance ; mais la Dame pouvoit passer pour un des meilleurs partis d'Espagne , au lieu que Don Kimen n'étoit qu'un cadet. Il y avoit encore un autre obstacle à leur union , Don Guillem haïssoit

la famille des Lizana. Ce qu'il ne faisoit que trop connoître, par ses discours, quand on la mettoit devant lui sur le tapis. Il sembloit même avoir plus d'aversion pour Don Kimen que pour tout le reste de sa race. Emerenciana vivement affligée de voir son pere dans cette disposition, en concevoit pour son amour, un triste présage. Elle ne laissa pourtant pas, à bon compte, de s'abandonner à son penchant, & d'avoir des entretiens secrets avec Lizana, qui s'introduisoit, de temps en temps, chez elle la nuit par le ministère d'une soubrette.

Il arriva, une de ces nuits, que Don Guillem, qui par hazard étoit éveillé lorsque le galant entra dans sa maison, crut entendre quelque bruit dans l'appartement de sa fille, peu éloigné du sien. Il n'en fallut pas davantage pour inquiéter un pere aussi défiant que lui.

Néanmoins , tout soupçonneux qu'il étoit , Emerenciana tenoit une conduite si adroite , qu'il ne se doutoit nullement de son intelligence avec Don Kimen ; mais n'étant pas un homme à pousser la confiance trop loin , il se leva tout doucement de son lit , alla ouvrir une fenêtre qui donnoit sur la rue , & eut la patience de s'y tenir jusqu'à ce qu'il vit descendre d'un balcon par une échelle de foye , Lizana , qu'il reconnut à la clarté de la Lune.

Quel spectacle pour Stephan , pour le plus vindicatif & le plus barbare mortel qu'ait jamais produit la Sicile , où il avoit pris naissance ! Il ne ceda point d'abord à sa colère , & n'eut garde de faire un éclat qui auroit pû dérober à ses coups la principale Victime , que son ressentiment demandoit. Il se contraignit & attendit que sa fille fût levée le lendemain pour

entrer dans son appartement. Là, se voyant seul avec elle, & la regardant avec des yeux étincelans de fureur, il lui dit : Malheureux, qui, malgré la noblesse de ton sang, n'as pas honte de commettre des actions infâmes, prépare-toi à souffrir un juste châtiment. Ce fer, ajoûta-t-il, en tirant de son sein un poignard, ce fer va t'ôter la vie, si tu ne confesses la vérité. Nomme-moi l'audacieux qui est venu cette nuit deshonorner ma maison.

Emerenciana demeura toute interdite, & si troublée de cette menace, qu'elle ne put proférer une parole. Ah ! misérable, poursuivit le père, ton silence & ton trouble ne m'apprennent que trop ton crime. Eh ! t'imagines-tu, fille indigne de moi, que j'ignore ce qui se passe. J'ai vu cette nuit le téméraire. J'ai reconnu Dom Kimen. Ce n'eût pas été assez de re-

cevoir la nuit un Cavalier dans ton appartement, il falloit encore que ce Cavalier fût mon plus grand ennemi. Mais sachons jusqu'à quel point je suis outragé. Parle sans déguisement; ce n'est que par ta sincérité, que tu peux éviter la mort.

La Dame, à ces derniers mots, concevant quelque espérance d'échapper au sort funeste qui la menaçoit, perdit une partie de sa frayeur, & répondit à Don Guillem: Seigneur, je n'ai pû me défendre d'écouter Lizana. Mais je prens le Ciel a témoin de la pureté de ses sentimens. Comme il sçait que vous haïssez sa famille, il n'a point encore osé vous demander votre aveu; & ce n'est que pour conferer ensemble sur les moyens de l'obtenir, que je lui ai permis quelquefois de s'introduire ici. Eh! de quelle personne; repliqua Stephani; vous ser-

vez-vous l'un & l'autre pour faire
 tenir vos lettres ? C'est , repartir
 sa fille , un de vos Pages , qui nous
 rend ce service. Voilà , reprit le
 pere , tout ce que je voulois sça-
 voir. Il s'agit présentement d'exé-
 cuter le dessein que j'ai formé.
 Là-dessus , toujours la dague à la
 main , il lui fit prendre du papier
 & de l'encre , & l'obligea d'écrire
 à son amant , ce billet qu'il lui
 dicta lui-même : *Cher Epoux , seul
 délice de ma vie , je vous avertis
 que mon pere vient de partir tout à
 l'heure pour sa Terre , d'où il ne re-
 viendra que demain. Profitez de l'oc-
 casion. Je me flatte que vous atten-
 drez la nuit avec autant d'impatience
 que moi.*

Après qu'Emerenciana eut é-
 crit & cacheté ce billet perfide ,
 Don Guillem lui dit : fais venir
 le Page qui s'acquitte si bien de
 l'emploi dont tu le charges , & lui
 ordonne de porter ce papier à Don
 sup

Kimen ; mais n'espere pas me tromper. Je vais me cacher dans une endroit de cette chambre , d'où je t'observerai quand tu lui donneras cette commission ; & si tu lui dis un mot , ou lui fais quelque signe , qui lui rende le message suspect , je te plongerai aussi-tôt le poignard dans le cœur. Emerenciana connoissoit trop son pere , pour oser lui désobéir. Elle remit le billet , comme à l'ordinaire , entre les mains du Page.

Alors Stephani rengaina la dague ; mais il ne quitta point sa fille de toute la journée : il ne la laissa parler à personne en particulier , & fit si bien que Lizana ne put être averti du piège qu'on lui rendoit. Ce jeune homme ne manqua donc pas de se trouver au rendez-vous. A peine fut-il dans la maison de sa maîtresse , qu'il se sentit tout-à-coup saisi par trois hommes des plus vigoureux ,
qui

qui le désarmèrent , sans qu'il pût s'en défendre , lui mirent un linge dans la bouche pour l'empêcher de crier , lui banderent les yeux , & lui lierent les mains derrière le dos. En même temps , ils le porterent , en cet état , dans un carosse préparé pour cela , & dans lequel ils monterent tous trois , pour mieux répondre du Cavalier , qu'ils conduisirent à la Terre de Stephani , située au Village de Miédes , à quatre petites lieues de Siguença. Don Guillem partit un moment après dans un autre carosse avec sa fille , deux femmes de chambre , & une Duegne rebarbative , qu'il avoit fait venir chez lui l'après-dînée , & prise à son service. Il emmena aussi tout le reste de ses gens , à la reserve d'un vieux domestique qui n'avoit aucune connoissance du ravissement de Lizana.

Ils arrivèrent tous avant le jour

à Miédes. Le premier soin du Seigneur Stephani, fut de faire enfermer Don Kimen dans une cave voûtée, qui recevoit une foible lumiere par un soupirail si étroit, qu'un homme n'y pouvoit passer. Il ordonna ensuite à Julion, son valet de confiance, de donner pour toute nourriture au prisonnier, du pain & de l'eau, pour lit une botte de paille, & de lui dire chaque fois qu'il lui porteroit à manger: Tiens, lâche suborneur, voilà de quelle maniere Don Guillem traite ceux qui sont assez hardis pour l'offenser. Ce cruel Sicilien n'en usa pas moins durement avec sa fille; il l'emprisonna dans une chambre qui n'avoit point de vue sur la campagne, lui ôta ses femmes & lui donna pour Géoliere la Duégne qu'il avoit choisie; Duégne sans égale, pour tourmenter les filles commises à sa garde.

Il disposa donc ainsi des deux

amans. Son intention n'étoit pas de s'en tenir là. Il avoit résolu de se défaire de Dom Kimen; mais il vouloit tâcher de commettre ce crime impunément. Ce qui paroïsoit assez difficile. Comme il s'étoit servi de ses valets pour enlever ce Cavalier, il ne pouvoit pas se flatter qu'une action scûe de tant de monde demeureroit toujours secrète. Que faire donc pour n'avoir rien à démêler avec la Justice? Il prit son parti en grand scélerat: Il assembla tous ses complices dans un corps de logis séparé du Château. Il leur témoigna combien il étoit satisfait de leur zèle, & leur dit, que pour le reconnoître, il prétendoit leur donner une bonne somme d'argent après les avoir bien regalés. Il les fit asseoir à une table, & au milieu du festin, Julio les empoisonna par son ordre. Ensuite le maître & le valet mirent le feu au corps de logis; &

avant que les flâmes pussent attirer en cet endroit les habitans du village, ils assassinerent les deux femmes de chambre d'Emerenciana, & le petit Page dont j'ai parlé. Puis ils jettèrent leurs cadavres parmi les autres. Bien-tôt le corps du logis fut enflâmé & réduit en cendres, malgré les efforts que les païsans des environs firent pour éteindre l'embrasement. Il falloit voir pendant ce temps-là les démonstrations de douleur du Sicilien. Il paroissoit inconsolable de la perte de ses domestiques.

S'étant de cette maniere assuré de la discretion des gens qui auroient pû le trahir, il dit à son confident: Mon cher Julio, je suis maintenant tranquille, & je pourrai, quand il me plaira, ôter la vie à Don Kimen. Mais avant que je l'immole à mon honneur, je veux jouir du doux contentement de le

faire souffrir. La misere & l'horreur d'une longue prison seront plus cruelles pour lui que la mort. Véritablement Lizana déplorait sans cesse son malheur, & s'attendant à ne jamais sortir de la cave, il souhaitoit d'être délivré de ses peines par un prompt trépas.

Mais c'étoit en vain que Stephani esperoit avoir l'esprit en repos après l'exploit qu'il venoit de faire. Une nouvelle inquiétude vint l'agiter au bout de trois-jours. Il craignoit que Julio en portant à manger au prisonnier, ne se laissât gagner par des promesses; & cette crainte lui fit prendre la résolution de hâter la perte de l'un & de brûler ensuite la cervelle à l'autre d'un coup de pistolet. Julio de son côté n'étoit pas sans défiance; & jugeant que son maître, après s'être défait de Don Kimer, pourroit bien le sacrifier aussi à sa

sûreté , conçut le dessein de se sauver une belle nuit avec tout ce qu'il y avoit dans la maison de plus facile à emporter.

Voilà ce que ces deux honnêtes gens méditoient chacun en son petit particulier , lors qu'un jour ils furent surpris l'un & l'autre à cent pas du Château , par quinze ou vingt archers de la sainte Herman-dad , qui les environnerent tout-à-coup , en criant *de par le Roi & la Justice*. A cette vûe , Don Guillem pâlit & se troubla. Néanmoins , faisant bonne contenance , il demanda au Commandant à qui il en vouloit ? A vous-même , lui répondit l'Officier. On vous accuse d'avoir enlevé Don Kimen de Lizana. Je suis chargé de faire dans ce Château une exacte recherche de ce Cavalier , & de m'assurer même de votre personne. Stephani , par cette réponse , persuadé qu'il étoit perdu , devint furieux. Il tira

de ses poches deux pistolets , dit qu'il ne souffriroit point qu'on visitât sa maison , & qu'il alloit casser la tête au Commandant , s'il ne se retiroit promptement avec sa troupe. Le Chef de la sainte Confrairie méprisant la menace , s'avança sur le Sicilien , qui lui lâcha un coup de pistolet & le blessa au visage. Mais cette blessure coûta bien-tôt la vie au téméraire qui l'avoit faite ; car deux ou trois archers firent feu sur lui dans le moment , & le jettèrent par terre , tout roide mort , pour venger leur Officier. A l'égard de Julio , il se laissa prendre sans résistance ; & il ne fut pas besoin de l'interroger pour sçavoir de lui si Don Kimen étoit dans le Château. Ce valet avoüa tout , mais voyant son maître sans vie , il le chargea de toute l'iniquité.

Enfin , il mena le Commandant & ses archers à la cave , où ils

trouverent Lizana couché sur la paille , bien lié & garotté. Ce malheureux Cavalier qui vivoit dans une attente continuelle de la mort, crut que tant de gens armés n'entroient dans sa prison , que pour le faire mourir , & il fut agréablement surpris d'apprendre , que ceux qu'il prenoit pour ses bourreaux étoient ses libérateurs. Après qu'ils l'eurent délié & tiré de la cave , il les remercia de sa délivrance, & leur demanda comment ils avoient sçu qu'il étoit prisonnier dans ce Château. C'est , lui dit le Commandant, ce que je vais vous conter en peu de mots.

La nuit de vôtre enlèvement, poursuivit-il , un de vos ravisseurs, qui avoit une amie à deux pas de chez Don Guillem , étant allé lui dire adieu , avant son départ pour la campagne , eut l'indiscrétion de lui révéler le projet de Stepha-
ni. Cette femme garda le secret
pendant

pendant deux ou trois jours ; mais comme le bruit de l'incendie arrivé à Miédes , se répandit dans la Ville de Siguença ; & qu'il parut étrange à tout le monde ; que les domestiques du Sicilien eussent tous péri dans ce malheur , elle se mit dans l'esprit , que cet embrasement devoit être l'ouvrage de Don Guillem. Ainsi , pour venger son amant , elle alla trouver le Seigneur Don Felix votre pere , & lui dit tout ce qu'elle sçavoit. Don Felix effrayé de vous voir à la merci d'un homme capable de tout , mena la femme chez le Corregidor , qui , après l'avoir écoutée , ne douta-point que Stephani n'eût envié de vous faire souffrir de longs & cruels tourmens , & ne fut le diabolique auteur de l'incendie. Ce que voulant approfondir , ce Juge m'a ce matin envoyé ordre à Retortillo où je fais ma demeure , de monter à cheval & de me

rendre avec ma brigade à ce Château , de vous y chercher & de prendre Don Guillem mort ou vif. Je me suis heureusement acquitté de ma commission pour ce qui vous regarde. Mais je suis fâché de ne pouvoir conduire à Siguença le coupable vivant. Il nous a mis , par sa résistance , dans la nécessité de le tuer.

L'Officier ayant parlé de cette sorte , dit à Don Kimen ; Seigneur Cavalier , je vais dresser un procès verbal de tout ce qui vient de se passer ici , après quoi nous partirons pour satisfaire l'impatience que vous devez avoir de tirer votre famille de l'inquiétude que vous lui causez. Attendez , Seigneur Commandant , s'écria Julio dans cet endroit , je vais vous fournir une nouvelle matière pour grossir votre procès verbal. Vous avez encore une autre personne prisonnière à mettre en liberté. Dona

Emerenciana est enfermée dans une chambre obscure où une Duégne impitoyable lui tient sans cesse des discours mortifians & ne la laisse pas un moment en repos. O Ciel ! dit Lizana , le cruel Stephani ne s'est donc pas contenté d'exercer sur moi sa barbarie : Allons promptement délivrer cette Dame infortunée de la tyrannie de sa gouvernante.

Là-dessus , Julio mena le Commandant & Don Kimen , suivis de cinq ou six archers , à la chambre qui servoit de prison à la fille de Don Guillem. Ils frapperent à la porte , & la Duégne vint ouvrir. Vous concevez bien le plaisir que Lizana se faisoit de revoir sa maîtresse , après avoir désespéré de la posséder. Il sentoit renaître son espérance , ou plutôt il ne pouvoit douter de son bonheur , puisque la seule personne qui étoit en droit de s'y opposer , ne vivoit plus. Dès

qu'il apperçut Emerenciana , il courut se jeter à ses pieds ; mais qui pourroit exprimer la douleur dont il fut saisi , lors qu'au lieu de trouver une amante disposée à répondre à ses transports , il ne vit qu'une Dame hors de son bon sens. En effet , elle avoit été tant tourmentée par la Duégné , qu'elle en étoit devenue folle. Elle demeura quelque temps rêveuse , puis s'imaginant tout-à-coup être la belle Angelique , assiegée par les Tartares dans la forteresse d'Albraque , elle regarda tous les hommes qui étoient dans sa chambre comme autant de Paladins qui venoient à son secours. Elle prit le Chef de la sainte Confrérie pour Roland , Lizana pour Brandimart , Julio pour Hubert du Lyon , & les Archers , pour Antifort , Clarion , Adrien , & les deux fils du Marquis Olivier. Elle les reçut avec beaucoup de politesse , & leur dit :

Braves Chevaliers , je ne crains plus , à l'heure qu'il est , l'Empereur Agrican , ni la Reine Marphise. Votre valeur est capable de me défendre contre tous les guerriers de l'Univers.

A ce discours extravagant , l'Officier & ses archers ne pûrent s'empêcher de rire. Il n'en fut pas de même de Don Kimen , vivement affligé de voir sa Dame dans une si triste situation pour l'amour de lui ; il pensa perdre , à son tour , le jugement. Il ne laissa pas toutefois de se flatter , qu'elle reprendroit l'usage de sa raison ; & dans cette espérance : Ma chere Emenciana , lui dit-il tendrement , reconnoissez Lizana. Rappelez votre esprit égaré. Apprenez que nos malheurs sont finis. Le Ciel ne veut pas , que deux cœurs qu'il a joints soient séparés ; & le pere inhumain qui nous a si mal traités , ne peut plus nous être contraire.

La réponse que fit à ces paroles la fille du Roi Galafron , fut encore un discours adressé aux vaillans défenseurs d'Albraque , qui pour le coup n'en rirent point. Le Commandant même , quoique très-peu pitoyable de son naturel , sentit quelques mouvemens de compassion , & dit à Don Kimen , qu'il voyoit accablé de douleur : Seigneur Cavalier , ne désesperez point de la guérison de votre Dame. Vous avez à Siguença des Docteurs en Medecine qui pourront en venir à bout par leurs remedes. Mais ne nous arrêtons pas ici plus long-temps. Vous, Seigneur Hubert du Lyon, ajouta-t-il , en parlant à Julio, vous qui sçavez où sont les écuries de ce Château, menez-y avec vous Antifort & les deux fils du Marquis Olivier. Choisissez les meilleurs coursiers & les mettez au char de la Princesse. Je vais pendant ce temps-

là dresser mon procès verbal.

En disant cela, il tira de ses poches une écritoire & du papier ; & après avoir écrit tout ce qu'il voulut, il présenta la main à Angélique, pour l'aider à descendre dans la cour, où par les soins des Paladins, il se trouva un carrosse à quatre mules, prêt à partir. Il monta dedans avec la Dame & Don Kimen ; & il y fit entrer aussi la Duégne, dont il jugea que le Corregidor seroit bien-aïse d'avoir la déposition. Ce n'est pas tout : Par ordre du Chef de la brigade, on chargea de chaînes Julio, & on le mit dans un autre carrosse auprès du corps de Don Guillem. Les archers remontèrent ensuite sur leurs chevaux ; après quoi, ils prirent, tous ensemble, la route de Siguença.

La fille de Stephani dit en chemin mille extravagances, qui furent autant de coups de poignard

pour son amant. Il ne pouvoit, sans colére, envisager la Duégne ; c'est vous, cruelle vieille, lui disoit-il, c'est vous, qui par vos persécutions avez poussé à bout Emerenciana, & troublé son esprit. La gouvernante se justifioit d'un air hypocrite, & donnoit tout le tort au défunt. C'est au seul Don Guillem, répondoit-elle, qu'il faut imputer ce malheur. Ce pere, trop rigoureux, venoit chaque jour effrayer sa fille par des menaces qui l'ont fait enfin devenir folle.

En arrivant à Siguença, le Commandant alla rendre compte de sa commission au Corregidor, qui sur le champ interrogea Julio & la Duégne, & les envoya dans les prisons de cette Ville, où ils sont encore. Ce Juge reçut aussi la déposition de Lizana, qui prit ensuite congé de lui pour se retirer chez son pere, où il fit succéder la joie à la tristesse & à l'inquiétude. Pour

Dona Emerenciana , le Corregidor eut soin de la faire conduire à Madrid , où elle avoit un oncle du côté maternel. Ce bon parent , qui ne demandoit pas mieux que d'avoir l'administration du bien de sa nièce , fut nommé son Tuteur. Comme il ne pouvoit honnêtement se dispenser de paroître avoir envie qu'elle guérît , il eut recours aux plus fameux Medecins ; mais il n'eut pas sujet de s'en repentir ; car après y avoir perdu leur latin , ils déclarèrent le mal incurable. Sur cette décision , le tuteur n'a pas manqué de faire enfermer ici la pupile , qui suivant les apparences , y demeurera le reste de ses jours.

La triste destinée , s'écria Don Cléofas ! J'en suis véritablement touché. Dona Emerenciana méritoit d'être plus heureuse. Et Don Kimen , ajouta-t-il , qu'est-il devenu ? Je suis curieux de sçavoir

quel parti il a pris. Un fort raisonnable , repartit Asmodée. Quand il a vû , que le mal étoit sans remède , il est allé dans la nouvelle Espagne ; il espere qu'en voyageant il perdra peu à peu, le souvenir d'une Dame que sa raison & son repos veulent qu'il oublie..... Mais , poursuivit le Diable , après vous avoir montré les foux qui sont enfermés , il faut que je vous en fasse voir , qui mériteroient de l'être.

CHAPITRE X.

Dont la matiere est inépuisable.

R Egardons du côté de la ville , & à mesure que je découvrirai des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici , je vous en dirai le caractère. J'en vois déjà un que je ne veux pas laisse

échaper. C'est un nouveau marié. Il y a huit jours , que sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une aventuriere qu'il aimoit , il alla chez elle plein de fureur , brisa une partie de ses meubles , jeta les autres par les fenêtres , & le lendemain il l'épousa. Un homme de la sorte , dit Zambullo , mérite assurément la premiere place vacante dans cette maison.

Il a un voïsin , reprit le Boiteux , que je ne trouve pas plus sage que lui. C'est un garçon de quarante-cinq ans , qui a de quoi vivre & qui veut se mettre au service d'un Grand. J'apperçois la veuve d'un Jurisconsulte. La bonne Dame a douze lustres accomplis. Son mari vient de mourir. Elle veut se retirer dans un Couvent , afin , dit-elle , que sa réputation soit à l'abri de la médisance.

Je découvre aussi deux pucelles , ou pour mieux dire deux filles

de cinquante ans. Elles font des vœux au Ciel pour qu'il ait la bonté d'appeler leur pere qui les tient enfermées comme des mineures. Elles espèrent qu'après sa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouseront par inclination. Pourquoi non, dit l'écolier ? il y a des hommes d'un goût si bizarre ! J'en demeure d'accord, répondit Asmodée. Elles peuvent trouver des épouseurs , mais elles ne doivent pas s'en flatter. C'est en cela que consiste leur folie.

Il n'y a point de país où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans, & une femme de soixante-neuf, allèrent en témoignage chez un Commissaire, pour une veuve de leurs amies, dont on en attaquoit la vertu. Le Commissaire interrogea d'abord la femme mariée, & lui demanda

son âge. Quoiqu'elle eût son extrait baptismal écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment, qu'elle n'avoit que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille: Et vous, Mademoiselle, lui dit-il, quel âge avez-vous? Passons aux autres questions, Monsieur le Commissaire, lui répondit-elle; on ne doit point nous demander cela. Vous n'y pensez pas, reprit-il. Ignorez-vous qu'en Justice.... Oh! il n'y a Justice qui rienne, interrompit brusquement la fille! Eh! qu'importe à la Justice de sçavoir quel âge j'ai? ce ne sont pas ses affaires. Mais je ne puis, dit-il, recevoir votre déposition, si votre âge n'y est pas. C'est une circonstance requise. Si cela est absolument nécessaire, repliqua-t-elle, regardez-moi donc avec attention, & mettez mon âge en conscience.

Le Commissaire la considéra &

fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans. Il lui demanda ensuite, si elle connoissoit la veuve depuis long-temps. Avant son mariage, répondit-elle. J'ai donc mal cotté votre âge, reprit-il, car je ne vous ai donné que vingt-huit ans, & il y en a vingt-neuf que la veuve est mariée. Hé bien ! s'écria la fille, écrivez donc que j'en ai trente. J'ai pû à un an connoître la veuve. Cela ne seroit pas régulier, repliqua-t-il ; ajoutons-en une douzaine. Non pas, s'il vous plaît, dit-elle ; tout ce que je puis faire pour contenter la Justice c'est d'y mettre encore une année ; mais je n'y mettrois pas un mois avec, quand il s'agiroit de mon honneur.

Lorsque les deux déposantes furent sorties de chez le Commissaire, la femme dit à la fille : Admirez, je vous prie, ce nigaud qui nous croit assez sotes pour lui aller dire notre âge au juste.

C'est bien assez vraiment qu'il soit marqué sur les Registres de nos Paroisses, sans qu'il l'écrive encore sur ses papiers, afin que tout le monde en soit instruit. Ne seroit-il pas bien gracieux pour nous, d'entendre lire en plein barreau ; *Madame Richard, âgée de soixante & tant d'années ; & Mademoiselle Perinelle, âgée de quarante-cinq ans, déposent telles & telles choses.* Pour moi, je me moque de cela. J'ai supprimé vingt années à bon compte. Vous avez fort bien fait d'en user de même.

Qu'appellez-vous de même, répondit la fille, d'un ton brusque ? je suis votre servante. Je n'ai tout au plus que trente-cinq ans. Hé ! ma petite, repliqua l'autre, d'un air malin, à qui le dites-vous ? Je vous ai vû naître ; je parle de long-temps. Je me souviens d'avoir vû votre pere. Lorsqu'il mourut, il n'étoit pas jeune, & il y a près de

quarante ans, qu'il est mort. Oh ! mon pere, mon pere, interrompit avec précipitation la fille irritée de la franchise de la femme, quand mon pere épousa ma mere, il étoit déjà si vieux, qu'il ne pouvoit plus faire d'enfans.

Je remarque dans une maison, poursuivit l'Esprit, deux hommes qui ne sont pas trop raisonnables. L'un est un enfant de famille qui ne sçauroit garder d'argent, ni s'en passer. Il a trouvé un bon moien d'en avoir toujours. Quand il est en fond, il achete des livres, & dès qu'il est à sec, il s'en défait pour la moitié de ce qu'ils lui ont coûté. L'autre est un Peintre étranger qui fait des portraits de femmes. Il est habile, il dessigne correctement. Il peint à merveille, & attrape la ressemblance ; mais il ne flatte point, & il s'imagine qu'il aura la presse. *Inter stultos referatur.*

Comment

Comment donc, dit l'écolier, vous parlez latin ! Cela doit-il vous étonner , répondit le Diable ? Je parle parfaitement toute sorte de langues : Je sçai l'Hébreu, le Turc, l'Arabe & le Grec. Cependant je n'en ai pas l'esprit plus orgueilleux, ni plus pédantesque. J'ai cet avantage sur vos *érudits*.

Voyez dans ce grand hôtel, à main gauche, une Dame malade, qu'entourent plusieurs femmes qui la veillent. C'est la veuve d'un riche & fameux Architecte, une femme entêtée de noblesse. Elle vient de faire son testament. Elle a des biens immenses qu'elle donne à des personnes de la première qualité qui ne la connoissent seulement pas. Elle leur fait des legs, à cause de leurs grands noms. On lui a demandé, si elle ne vouloit rien laisser à un certain homme qui lui a rendu des services considéra-

bles. Hélas ! non , a-t-elle répondu d'un air triste , & j'en suis fâchée. Je ne suis point assez ingrate pour refuser d'avouer que je lui ai beaucoup d'obligation ; mais il est roturier, son nom deshonoreroit mon testament.

Seigneur Asmodée , interrompit Léandro , apprenez-moi , de grace , si ce vieillard que je vois occupé à lire , dans un cabinet , ne feroit point par hazard un homme à mériter d'être ici ? Il le mériteroit sans doute , répondit le Démon. Ce personnage est un vieux Licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse. C'est apparemment quelque ouvrage de Morale ou de Théologie , dit Don Cléofas ? Non , repartit le Boiteux , ce sont des Poësies gaillardes qu'il a composées dans sa jeunesse. Au lieu de les brûler ou du moins de les laisser périr avec lui , il les fait imprimer de son vivant , de peur

qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, & que par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel & l'agrément.

J'aurois tort d'oublier une petite femme qui demeure chez ce Licencié. Elle est si persuadée qu'elle plaît aux hommes, qu'elle met tous ceux qui lui parlent, au nombre de ses amans.

Mais venons à un riche Chanoine, que je vois à deux pas de là. Il a une folie fort singulière. S'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété. S'il se passe d'équipage, ce n'est point par avarice. Hé ! pourquoi donc ménage-t-il son revenu ? C'est pour amasser de l'argent. Qu'en veut il faire, des aumônes ? Non. Il en achete des tableaux, des meubles précieux, des bijoux. Et vous croyez que c'est pour en jouir pendant sa vie.

Vous vous trompez ; c'est uniquement pour en parer son inventaire.

Ce que vous dites est outré, interrompit Zambullo. Y a-t-il au monde un homme de ce caractère-là ? Oüi, vous dis-je, reprit le Diable, il a cette manie. Il se fait un plaisir de penser qu'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau ? Il le fait empacquer proprement & serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paroisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort.

Passons à un de ses voisins que vous ne trouverez pas moins fou. C'est un vieux garçon venu depuis peu des Isles Philippines à Madrid avec une riche succession que son pere qui étoit Auditeur de l'Audience de Manille, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire.

On le voit toute la journée dans les anti-chambres du Roi & du premier Ministre. Ne le prenez pas pour un ambitieux qui brigue quelque Charge importante. Il n'en souhaite aucune, & ne demande rien. Hé quoi ! me direz-vous, il n'iroit dans cet endroit-là simplement que pour faire la cour ? Encore moins ; il ne parle jamais au Ministre. Il n'en est pas même connu, & ne se soucie nullement de l'être. Quel est donc son but ? Le voici : il voudroit persuader, qu'il a du crédit.

Le plaisant original, s'écria l'écolier en éclatant de rire ! C'est se donner bien de la peine pour peu de chose. Vous avez raison de le mettre au rang des foux à enfermer. Oh ! reprit Asmodée, je vais vous en montrer beaucoup d'autres qu'il ne seroit pas juste de croire plus sensés. Considérez dans cette grande maison, où vous apper-

cevez tant de bougies allumées ; trois hommes & deux femmes autour d'une table. Ils ont soupé ensemble , & jouënt presentement aux cartes pour achever de passer la nuit ; après quoi , ils se sépareront. Telle est la vie que mènent ces Dames & ces Cavaliers : ils s'assemblent régulièrement tous les soirs & se quittent au lever de l'Aurore , pour aller dormir jusqu'à ce que les ténébres reviennent chasser le jour. Ils ont renoncé à la vûe du Soleil & des beautés de la nature. Ne diroit-on pas à les voir ainsi environnés de flambeaux , que ce sont des morts qui attendent qu'on leur rende les derniers devoirs ? Il n'est pas besoin d'enfermer ces foux-là , dit Don Cléofas , ils le sont déjà.

Je vois dans les bras du sommeil , reprit le boiteux , un homme que j'aime , & qui m'affectionne aussi beaucoup , un sujet pétri d'une pâ-





Dubercelle In et fecit

te de ma façon. C'est un vieux Bachelier qui idolâtre le beau sexe. Vous ne sçauriez lui parler d'une jolie Dame , sans remarquer qu'il vous écoute avec un extrême plaisir. Si vous lui dites qu'elle a une petite bouche , des lèvres vermeilles , des dents d'ivoire , un teint d'albâtre : En un mot , si vous la lui peignez en détail , il soupire à chaque trait ; il tourne les yeux , il lui prend des élans de volupté. Il y a deux jours qu'en passant dans la rue d'Alcala , devant la boutique d'un cordonnier à femmes ; il s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle qu'il y apperçut. Après l'avoir considérée avec plus d'attention qu'elle n'en méritoit , il dit d'un air pâmé à un Cavalier qui l'accompagnoit : Ah ! mon ami , voilà une pantoufle qui m'enchanté l'imagination ! Que le pied pour lequel on l'a fait doit être mignon !

Je prends trop de plaisir à le voir. Eloignons-nous promptement. Il y a du péril à passer par ici.

Il faut marquer de noir ce Bachelier-là , dit Léandro Perez. C'est juger sainement de lui, reprit le Diable, & l'on ne doit pas non plus marquer de blanc son plus proche voisin , un original d'Auditeur , qui parce qu'il a un équipage, rougit de honte quand il est obligé de se servir d'un carrosse de louage. Faisons une accolade de cet Auditeur avec un Licencié de ses parens qui possède une dignité d'un grand revenu dans une Eglise de Madrid , & qui va presque toujours en carrosse de louage, pour en ménager deux fort propres , & quatre belles mules qu'il a chez lui.

Je découvre dans le voisinage de l'Auditeur & du Bachelier , un homme à qui l'on ne peut sans injustice

justice refuser une place parmi les foux. C'est un Cavalier de soixante ans qui fait l'amour à une jeune femme. Il la voit tous les jours, & croit lui plaire en l'entretenant des bonnes fortunes qu'il a eues dans ses beaux jours. Il veut qu'elle lui tienne compte d'avoir autrefois été aimable.

Mettons, avec ce vieillard, un autre qui repose à dix pas de nous: Un Comte François qui est venu à Madrid pour voir la Cour d'Espagne. Ce vieux Seigneur est dans son quatorzième lustre. Il a brillé dans ses belles années à la Cour de son Roi: Tout le monde y admiroit jadis sa taille, son air galant, & l'on étoit sur-tout charmé du goût qu'il y avoit dans la maniere dont il s'habilloit. Il a conservé tous ses habits, & il les porte depuis cinquante ans en dépit de la mode qui change tous les jours dans son pays; mais ce qu'il y a de

plus plaissant , c'est qu'il s'imagine avoir encore aujourd'hui les mêmes graces qu'on lui trouvoit dans sa jeunesse.

Il n'y a point à hésiter , dit Don Cléofas; plaçons ce Seigneur François parmi les personnes qui sont dignes d'être Pensionnaires dans *la casa de los Locos*. J'y retiens une loge; reprit le Démon, pour une Dame qui demeure dans un grenier à côté de l'Hôtel du Comte, C'est une vieille veuve qui par un excès de tendresse pour ses enfans, a eu la bonté de leur faire une donation de tous ses biens; moyennant une petite pension alimentaire que lesdits enfans sont obligés de lui faire, & que par reconnoissance, ils ont grand soin de ne lui pas payer.

J'y veux envoyer aussi un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat, qu'il le dépense; & qui ne pouvant se pas-

fer d'espece , est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse , à qui il devoit trente pistoles , vint les lui demander , en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent , lui dit-il ; car où Diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles ? Hé ! mais , répondit-elle , j'ai encore , outre cela , deux cens ducats. Deux cens ducats ! repliqua-t-il avec émotion , Malpeste ! tu n'as qu'à me les donner , à moi , je t'épouse , & nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot , & la blanchisseuse est devenue sa femme.

Retenons trois places pour ces trois personnes qui reviennent de souper en ville , & qui rentrent dans cet hôtel à main droite où elles font leur résidence. L'un est un Comte qui se pique d'aimer les

belles Lettres ; l'autre , est son frere le Licencié ; & le troisiéme , un bel esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point. Ils vont tous trois ensemble par tout en visite. Le Comte n'a soin que de se louer. Son frere le loue , & se loue aussi lui-même ; mais le bel esprit est chargé de trois soins , de les louer tous deux , & de mêler ses loüanges avec les leurs.

Encore deux places , l'une pour un vieux bourgeois fleuriste , qui n'ayant pas de quoi vivre , veut entretenir un Jardinier & une Jardinier , pour avoir soin d'une douzaine de fleurs qu'il y a dans son jardin. L'autre pour un Histrion , qui plaignant les désagrémens attachés à la vie comique , disoit l'autre jour à quelques uns de ses camarades : Ma foi , mes amis , je suis bien dégoûté de la profession. Oûi , j'aimerois mieux n'être qu'un petit Gentilhomme de cam-

pagne de mille ducats de rente.
 De quelque côté que je tourne
 la vûe, continua l'Esprit, je ne dé-
 couvre que des cerveaux malades.
 J'appergois un Chevalier de Cala-
 trave, qui est si fier & si vain d'a-
 voir des entretiens secrets avec la
 fille d'un Grand, qu'il se croit de
 niveau avec les premières person-
 nes de la Cour. Il ressemble à Vil-
 lius, qui s'imaginoit être gendre de
 Scylla, parce qu'il étoit bien avec
 la fille de ce Dictateur. Cette
 comparaison est d'autant plus juste,
 que ce Chevalier a, comme le Ro-
 main, un longareus, c'est-à-dire,
 un rival de néant, qui est encore
 plus favorisé que lui.

On diroit, que les mêmes hom-
 mes renaissent de temps en temps
 sous de nouveaux traits. Je recon-
 nois dans ce commis de Ministre,
 Bellanus, qui ne gardoit des mesu-
 res avec personne, & qui rompoit
 en visière à tous ceux dont l'abord

lui étoit désagréable. Je revois dans ce vieux Président Fufidius qui prêtoit son argent à cinq pourcent par mois ; & Marsocus qui donna sa maison paternelle à la Comédienne Origo, revit dans ce garçon de famille qui mange avec une femme de théâtre, une maison de campagne qu'il a prêt de l'Escorial.

Asmodée alloit poursuivre ; mais comme il entendit tout-à-coup accorder des instrumens de musique, il s'arrêta, & dit à Don Cléofas ; il y a au bout de cette rue des Musiciens qui vont donner une sérénade à la fille d'un Alcade de Corte. Si vous voulez voir cette fête de près, vous n'avez qu'à parler. J'aime fort ces sortes de concerts, répondit Zambullo ; approchons-nous de ces Symphonistes. Peut-être y a-t-il des voix parmi eux. Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il se trouva sur une maison

voisine de celle de l'Alcade.

Les joueurs d'instrumens jouent d'abord quelques airs Italiens ; après quoi deux chanteurs chantèrent alternativement les couplets suivans :

1. Couplet.

*Si de tu hermafura quieres
Una Copia con mil gracias ;
Escucha , porque pretendo
El pintar la.*

2. Couplet.

*Es tu frente toda Nieve
Y el alabastro , batallas
Offreciò al Amor , haziendo
En ella vaya.*

1. Couplet.

*Si vous voulez une
copie de vos graces. &
de votre beauté, écoutez-moi ; car je prétends en faire le portrait.*

2. Couplet.

*Votre visage tout de
neige & d'albâtre a fait
des desirs à l'amour qui
se mocquoit de lui.*

3. Couplet.

*Amor labrò de tus cejas
 Dos arcos para su Alhaja
 Y debaxo ha descubierto
 Quien le mata.*

4. Couplet.

*Eres Duena de el lugar ,
 Vandolera de las almas ,
 Iman de los atvedrios ,
 Linda Alhaja.*

5. Couplet.

*Un rasgo de tu hermosura
 Quisiera yo retratar la ,
 Que es Estrella ; es Cielo , es Sol
 No es sino el Alva.*

3. Couplet.

*L'amour a fait de
 vos sourcils deux arcs
 pour son carquois ; mais
 il a découvert dessous
 qui le tué.*

desirs , un joli bijou.

4. Couplet.

*Vous êtes souveraine
 de ce séjour , la voleuse
 des cœurs , l'aiman des*

5. Couplet.

*Je voudrois d'un
 seul trait peindre vo-
 tre beauté. C'est une
 étoile , un Ciel , un
 Soleil , non ce n'est
 qu'une aurore ,*

Les couplets sont galans & délicats, s'écria l'écolier. Ils vous semblent tels, dit le Démon, parce que vous êtes Espagnol. S'ils étoient traduits en François, par exemple, ils ne jetteroient pas un trop beau coton. Les Lecteurs de cette nation n'en approuveroient pas les expressions figurées, & y trouveroient une bizarrerie d'imagination qui les feroit rire. Chaque peuple est entêré de son goût & de son génie. Mais laissons-là ces couplets continua-t-il. Vous allez entendre une autre Musique.

Suivez de l'œil ces quatre hommes qui paroissent subitement dans la rue. Les voici qui viennent fondre sur les simphonistes. Ceux-ci se font des boucliers de leurs instrumens, lesquels ne pouvant résister à la force des coups, volent en éclats. Voyez arriver à leur secours deux Cavaliers, dont

l'on est le patron de la sérénade. Avec quelle furie ils chargent les agresseurs ! Mais ces derniers qui les égalent en adresse & en valeur les reçoivent de bonne grace. Quel feu sort de leurs épées ! Remarquez qu'un défenseur de la symphonie tombe. C'est celui qui a donné le concert. Il est mortellement blessé. Son compagnon, qui s'en aperçoit, prend la fuite ; les agresseurs de leur côté se sauvent, & tous les Musiciens disparaissent. Il ne reste sur la place que l'infortuné Cavalier, dont la mort est le prix de sa sérénade. Considérez en même-temps la fille de l'Alcade. Elle est à sa jalousie, d'où elle a observé tout ce qui vient de se passer. Cette Dame est si fière & si vaine de sa beauté, quoi qu'elle soit commune, qu'au lieu d'en déplorer les effets funestes, la cruelle s'en applaudit & s'en croit plus aimable.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, regardez un autre Cavalier qui s'arrête dans la rue auprès de celui qui est noyé dans son sang, pour le secourir, s'il est possible. Mais pendant qu'il s'occupe d'un soin si charitable, prenez garde qu'il est surpris par la ronde qui survient. Là voilà qui le mène en prison, où il demeurera long-temps, & il ne lui en coûtera guère moins que s'il étoit le meurtrier du mort.

Que de malheurs il arrive cette nuit, dit Zambullo ! celui-ci, reprit le Diable, ne fera pas le dernier. Si vous étiez présentement à la porte du Soleil, vous seriez effrayé d'un spectacle qui s'y prépare. Par la négligence d'un Domestique, le feu est dans un Hôtel, où il a déjà réduit en cendres beaucoup de meubles précieux. Mais quelques riches effets qu'il puisse consumer, Don Pedro, de Escorlano, à qui appartient cet Hôtel

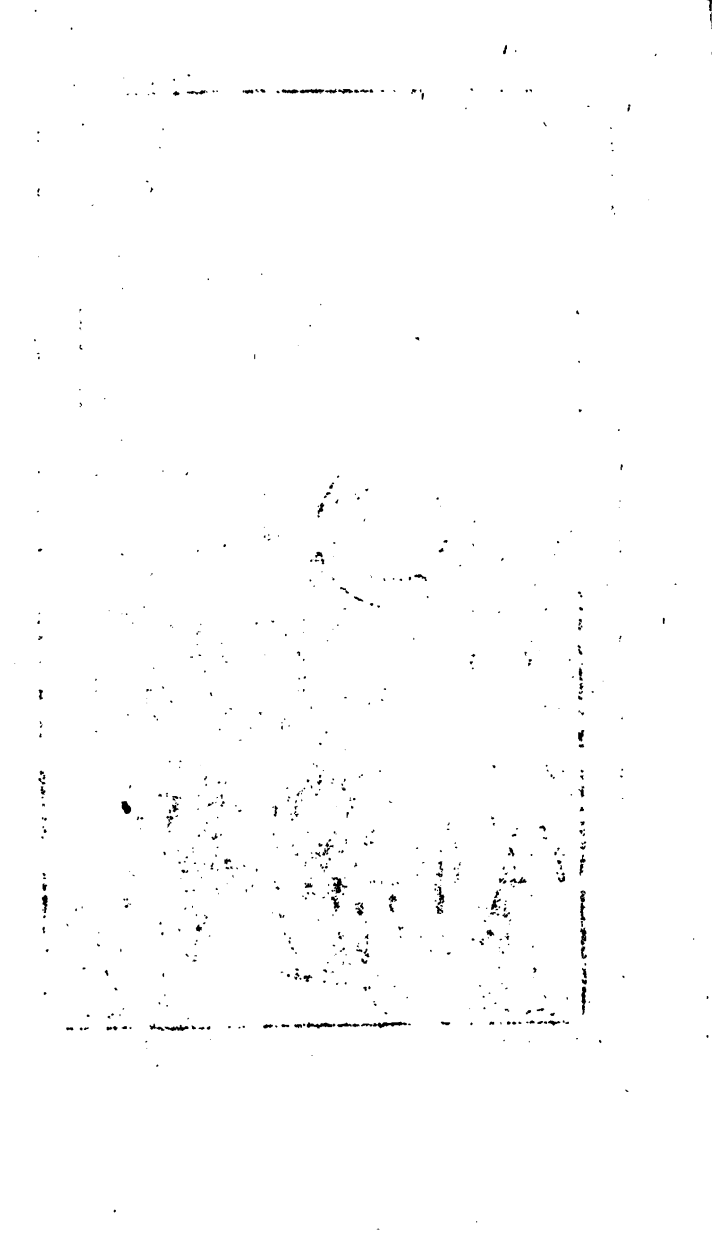
malheureux, n'en regrettera point la perte, s'il peut sauver Séraphine, sa fille unique, qui se trouve en danger de périr. Don Cléofas souhaita de voir cet incendie, & le Boiteux le transporta dans l'instant même à la porte du Soleil sur une grande maison qui faisoit face à celle où étoit le feu.

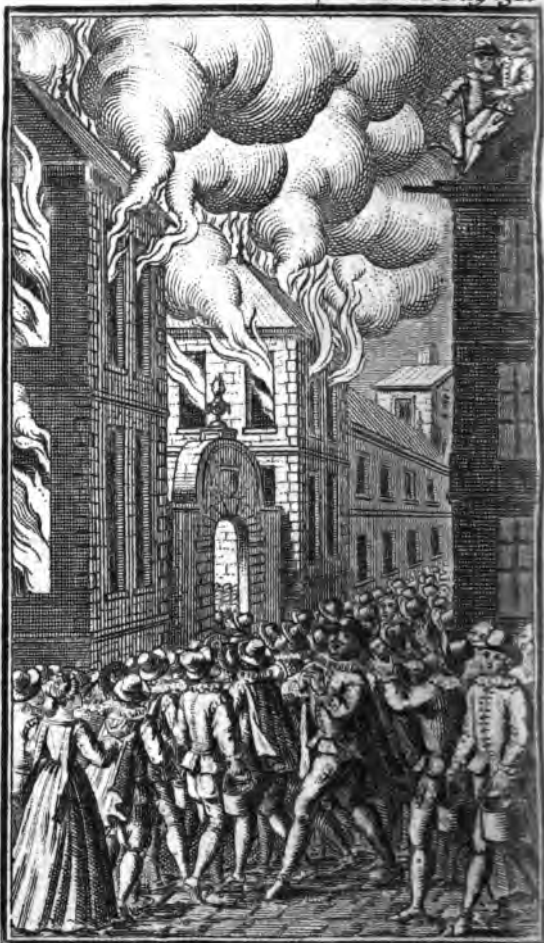
Le coup de feu étoit si grand, qu'il

CHAPITRE XI.

De l'Incendie, & de ce que fit Asmodée en cette occasion par amitié pour Don Cléofas.

ILs entendirent d'abord les voix confuses de plusieurs personnes dont les unes crioient au feu, & les autres demandoient de l'eau. Ils remarquèrent peu de temps après, qu'un grand escalier par où l'on montoit aux principaux ap-



*Dubercelle Scul.*

partemens de l'Hôtel de Don Pedro, étoit tout enflammé. Ils virent ensuite sortir par les fenêtres des tourbillons de flâme & de fumée.

L'incendie est dans sa fureur, dit le Démon, déjà le feu parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage & remplir l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple qui accourt de toutes parts pour l'éteindre, ne peut s'occuper qu'à le regarder. Démez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre; c'est le Seigneur de Escolano; Entendez-vous ses cris & ses lamentations? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent & les conjure d'aller délivrer sa fille; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette Dame, qui n'a que seize ans, & dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'ar-

rache les cheveux & la moustache ; il se frappe la poitrine ; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'une autre côté Seraphine abandonnée de ses femmes, s'est évanouie de frayeur dans son appartement , où bien-tôt une épaisse fumée va l'étouffer. Aucun mortel ne peut la secourir.

Ah ! Seigneur Asmodée , s'écria Léandro Perez , entraîné par les mouvemens d'une généreuse compassion , cédez à la pitié dont je me sens saisir , & ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune Dame de la mort prochaine qui la menace. C'est ce que je vous demande pour prix du service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point , comme tantôt , à mon envie. J'en aurois un chagrin mortel.

Le Diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier : Seigneur Zambulla , lui dit-il , vous avez

toutes les qualités d'un bon Chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, & très-prompt au service des jeunes Damoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu de ces flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Séraphine & la rendre saine & sauve à son pere ? Plût au Ciel ! répondit Don Cléofas, que la chose fût possible, je l'entreprendrois sans balancer. Votre mort, reprit le Boiteux, seroit tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, & il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter, regardez de quelle façon je vais m'y prendre. Observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas si-tôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Léandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peu-

plé, traversa la presse, & se lança dans le feu comme dans son élément, à la vûe des spectateurs, qui furent effraîés de cette action, & qui la blâmerent par un cri général. Quel extravagant, disoit l'un, comment l'intérêt a-t-il pu l'aveugler jusques-là? S'il n'étoit pas entièrement fou, la récompense promise ne l'auroit nullement tenté. Il faut, disoit l'autre, que ce jeune téméraire, soit un amant de la fille de Don Pedre, & que dans la douleur qui le possède il ait résolu de sauver sa maîtresse, ou de se perdre avec elle.

Enfin, ils comptoient tous qu'il auroit le sort d'Empedocle *, lorsqu'une minute après ils le virent sortir des flâmes avec Seraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamation; le peuple donna mille louanges au brave Cavalier qui

* Poète & Philosophe Sicilien, qui se jetta dans les flâmes du Mont-Etna.

avoit fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse, elle ne trouve plus de censeurs, & ce prodige parut à la nation un effet très-naturel du courage Espagnol.

Comme la Dame étoit encore évanouie, son pere n'osa se livrer à la joye. Il craignoit qu'après avoir été si heureusement délivrée du feu, elle ne mourût à ses yeux de l'impression terrible qu'avoit dû faire en son cerveau le péril qu'elle avoit couru. Mais il fut bientôt rassuré. Elle revint de son évanouissement par les soins qu'on prit de le dissiper; elle envisagea le vieillard & lui dit d'un air tendre : Seigneur, je serois plus affligée que réjouie de voir mes jours conservés, si les vôtres ne l'étoient pas. Ah ! ma fille, lui répondit-il, en l'embrassant, puisque je ne vous ai pas perdue, je suis consolé de tout le reste. Remercions, poursuivit-il, en lui présentant le faux

Don Cléofas , remercions tous deux ce jeune Cavalier ; c'est votre libérateur ; c'est à lui que vous devez la vie. Nous ne pouvons lui témoigner assez de reconnoissance ; & la somme que j'ai promise ne scauroit nous acquitter envers lui.

Le Diable prit alors la parole , & dit à Don Pedre d'un air poli : Seigneur, la récompense que vous avez proposée n'a eu aucune parr au service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. Je suis noble & Castillan : le plaisir d'avoir essuyé vos larmes & arraché aux flâmes l'objet charmant qu'elles alloient consumer , est un salaire qui me suffit.

Le désintéressement & la générosité du libérateur , firent concevoir pour lui une estime infinie au Seigneur de Escolano , qui le pria de le venir voir , & lui demanda son amitié , en lui offrant la sienne.

Après bien des complimens de part & d'autre, le pere & la fille se retirerent dans un corps de logis qui étoit au bout du jardin. Ensuite le Démon réjoignit l'écolier, qui le voyant revenir sous sa premiere forme, lui dit : Seigneur Diable, mes yeux m'auroient-ils trompé ? N'étiez-vous pas tout-à-l'heure sous ma figure ? Pardonnez-moi, répondit le Boiteux ; & je vais vous apprendre le motif de cette métamorphose : J'ai formé un grand dessein : je prétends vous faire épouser Séraphine. Je lui ai déjà inspiré, sous vos traits, une passion violente pour votre Seigneurie. Don Pedre est aussi très-satisfait de vous, parce que je lui ai dit fort poliment, qu'en délivrant sa fille, je n'avois eu en vûe, que de leur faire plaisir à l'un & à l'autre, & que l'honneur d'avoir heureusement mis à fin une si périlleuse aventure, étoit une assez

belle récompense pour un Gentilhomme Espagnol. Le bon homme à l'ame noble, il ne voudra pas demeurer en reste de générosité ; & je vous dirai, qu'en ce moment il délibere, en lui-même, s'il vous fera son gendre, pour mesurer sa reconnoissance au service qu'il s' imagine que vous lui avez rendu.

En attendant qu'il s'y détermine, ajouta le Boiteux, gagnons un endroit plus favorable que celui-ci pour continuer nos observations. A ces mots, il emporta l'écolier sur une haute Eglise remplie de Mausolées.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

JArlu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un nouveau Manuscrit du *Diable Boiteux*, & je ne doute point que le Public qui avû avec plaisir l'impression du premier, ne voye avec la même satisfaction l'impression de celui-ci; la même pureté de stile & le même sel qu'on a trouvé dans l'autre, se trouvent dans les Augmentations que l'Auteur y a faites. Fait à Paris le 29. de Novembre 1726.

Signé, M A S S I F.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & fcaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : notre bien amée la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'elle souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public : *La Connoissance parfaite des Chevaux*, par le sieur Delcamp : *Le Diable Boiteux : Hypermenestre*, Tragedie du sieur Ringuirous, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet, de le faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la

feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Presentes. A OUS CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante : Nous lui ayons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit. d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ail-

leurs, & que l'Impétrant se conformera en tout
aux Reglemens de la Librairie; & notamment à
celui du dixième Avril 1725, & qu'avant que de
les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés
qui auront servi de copie à l'impression desdits
Livres, seront tenus dans le même état pour les
Approbations y auront été données, & mains de
notre très-cher & féal Chevalier Garde des
Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en
sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun
dans notre Bibliothèque publique, un dans celle
de notre Château du Louvre, & un dans celle de
notre très-cher & féal Chevalier, Garde des
Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à
peine de nullité des Présentes. Du contenu des-
quelles, vous mandons & enjoignons de faire
jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement
& paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait
aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la
copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout
au long, au commencement ou à la fin desdits
Livres, soient renuë pour dûement significées, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames
& feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée
comme à l'Original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execu-
tion d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans
demander autres permissions, & nonobstant cla-
meur de Haro, Charte Normande, & Lettres à
ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à
Paris, le vingtième jour du mois de Janvier, l'an
de grace mil sept cens trente. Et de notre Regne,
le quinzième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre

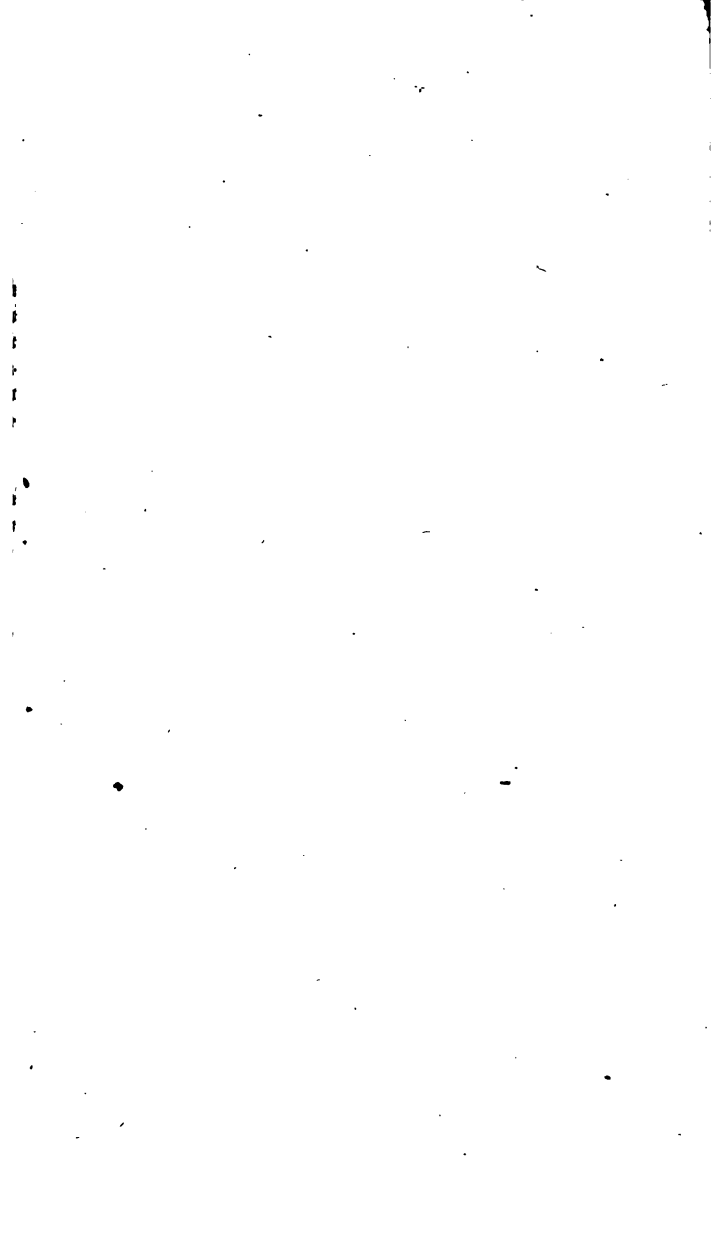
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N°. 502. fol. 409. conformément aux anciens
Règlemens, confirmés par celui du 28. Février
1723. A Paris, le vingt-sept Janvier mil sept
cent trente.

Signé, P. A. L. A. M A R C I A R, Syndic.

Je soussigné, reconnais avoir cédé & vendu
pour toujours, à M. Prault pere, le privilège qui
m'a été accordé pour l'impression du Diable
Boiteux, deux volumes in-douze, par M. le Sa-
ge, & ce sans aucunes réserves, dont ledit sieur
m'a fourni la valeur. A Paris ce premier Decem-
bre 1736. Signé, R. I. D. O. U.

Registré sur le Registre LX. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, page
338. conformément aux Règlemens, & notam-
ment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A
Paris ce premier Decembre 1736.

Signé, G. M. A R T I N, Syndic.



Beulah

17.11.87

[VOLT.]

